This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

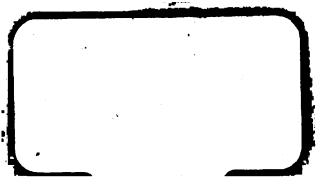
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583194 5



NKW
1755
798

LETTRES PERSANES

Par Mr. De M***.

NOUVELLE EDITION.

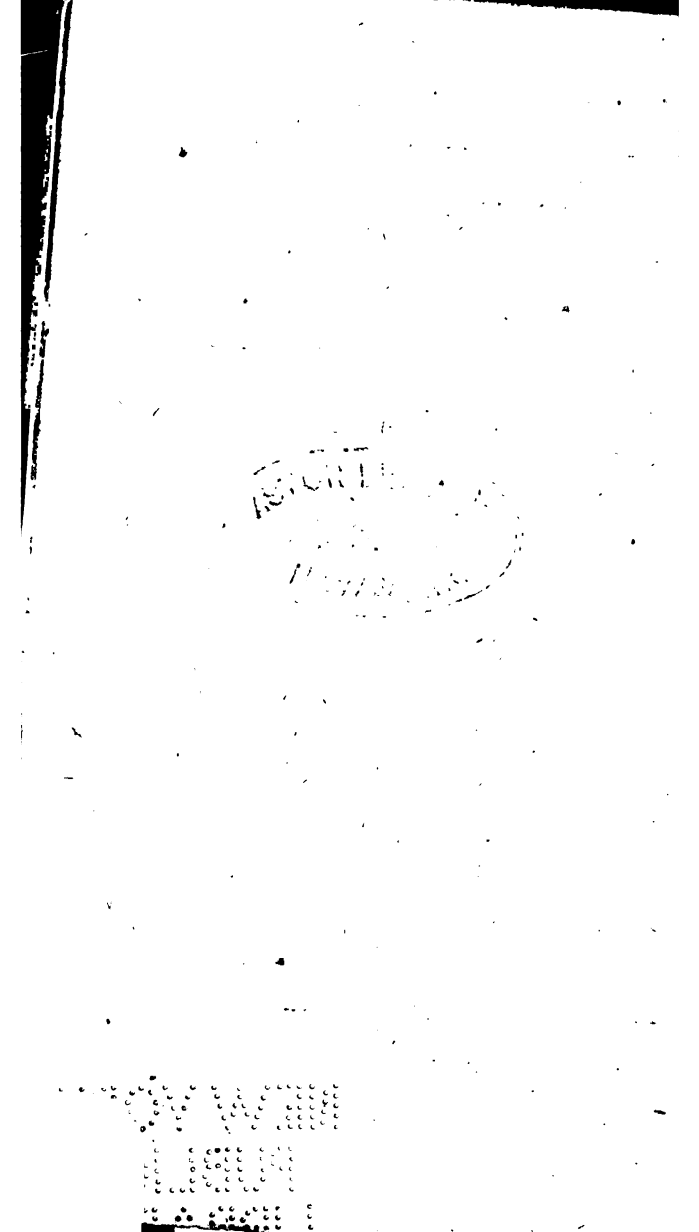
Revuë, corrigée & augmentée d'une Table des sommaires pour chaque Lettre.

A quoi l'on a ajouté LE TEMPLE DE GNIDE *du même Auteur.*

TOME PREMIER.

A COLOGNE,

M. DCC. LV.



LETTRES PERSANES.

JE ne fais point ici d'Epître Dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce Livre ; on le lira s'il eſt bon, & s'il eſt mauvais, je ne me ſoucie pas qu'on le liſe.

J'ai détaché ces premiéres Lettres pour eſſayer le goût du Public ; j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille, que je pourrai lui donner dans la ſuite.

Mais c'eſt à condition que je ne ſerai pas connu ; car ſi l'on vient à ſçavoir mon nom dès ce ce moment je me tais. Je connois une femme, qui marche aſſez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'eſt aſſez des défauts de l'Ouvrage, ſans que je préſente encore à la critique ceux de ma perſonne. Si l'on ſçavoit qui je ſuis,

LETTRES PERSANES

JE ne fais point ici d'[illegible] dicatoire, & je ne [illegible] point de protec[illegible] Livre ; on le lira [illegible] & s'il eſt mauvais [illegible] ſoucie pas qu'on le liſe.

J'ai détaché ces premières [illegible] eſſayer le goût du Public [illegible] nombre d'autres dans [illegible] que je pourrai lui donner [illegible]

Mais c'eſt à condition [illegible] pas connu ; c[illegible] nom de[illegible] nois[illegible] [illegible]

[illegible]ces
[illegible]ir, &
[illegible]teur,
[illegible]ſa glo-
[illegible], & d'en
[illegible]xcellence.
[illegible]nera faci-
lement

on diroit : Son Livre jure avec ſon caractére ; il devroit employer ſon tems à quelque choſe de mieux ; cela n'eſt pas digne d'un homme grave. Les Critiques ne manquent jamais ces ſortes de réflexions, parce qu'on les peut faire ſans eſſayer beaucoup ſon eſprit.

Les Perſans, qui écrivent ici, étoient logés avec moi ; nous paſſions notre vie enſemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens tranſplantés de ſi loin ne pouvoient plus avoir des ſecrets ; ils me communiquoient la plûpart de leurs Lettres ; je les copiai, j'en ſurpris même quelques-unes, dont ils ſe ſeroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalouſie Perſane.

Je ne fais donc que l'office de Traducteur : toute ma peine a été de mettre l'Ouvrage à nos mœurs. J'ai ſoulagé le Lecteur du langage Aſiatique autant que je l'ai pu, & l'ai ſauvé d'une infinité d'expreſſions ſublimes, qui l'auroient ennuyé juſques dans les nues.

Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui ; j'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne ſont pas moins

moins prodigues que nous, & j'ai passé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plûpart de ceux qui nous ont donné des recueils de Lettres avoient fait de même, ils auroient vu leur ouvrage s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné, c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même, des mœurs & des manières de la Nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, & à remarquer des choses, qui, je suis sûr, ont échapé à bien des Allemans, qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long séjour qu'ils ont fait, sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre, parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout Traducteur, & même au plus barbare Commentateur, d'orner la tête de sa version, ou de sa glose, du panégyrique de l'Original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait; on en devinera facile-

lement les raiſons : une des meilleures eſt, que ce ſeroit une choſe très-ennuyeuſe, placée dans un lieu déja très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une Préface.

LETTRE I.

USBEK à ſon ami RUSTAN.

A Iſpahan.

NOus n'avons ſéjourné qu'un jour à Com : lorſque nous eûmes fait nos dévotions ſur le tombeau de la Vierge, qui a mis au monde douze Prophêtes, nous nous remîmes en chemin ; & hier, vingt-cinquiéme jour de notre départ d'Iſpahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi ſommes, peut-être, les premiers parmi les Perſans, que l'envie de ſçavoir ait fait ſortir de leur Pays, & qui ayent renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieuſement la ſageſſe.

Nous ſommes nés dans un Royaume floriſſant ; mais nous n'avons pas cru que ſes bornes fuſſent celles de nos connoiſſances, & que la lumiére Orientale dût ſeule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage, ne me flâte point ; je ne compte pas

pas sur un grand nombre d'aprobateurs ; adresse ta Lettre à Erzeron, où je séjournerai quelque tems. Adieu, mon cher Rustan, sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidéle.

De Tauris, le 15. de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE II.

USBAK au premier Eunuque noir.

A son Serrail d'Ispahan.

TU es le gardien fidéle des plus belles femmes de Perse ; je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, que ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose & jouit d'une sécurité entiére. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour ; tes soins infatigables soutiennent la vertu, lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance ; tu es le fléau du vice & la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéis, tu exécutes aveuglément toutes leurs vo-

dans ce lieu charmant qu'elles embelliſſent. Adieu.

De Tauris, le 18. de la Lune de Sapbar 1711.

LETTRE III.

ZACHI à USBEK.

A Tauris.

NOus avons ordonné au Chef des Eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous eſt arrivé. Quand il fallut traverſer la riviére & quitter nos litiéres, nous nous mîmes, ſelon la coutume, dans des boëtes, deux Eſclaves nous portérent ſur leurs épaules, & nous échapâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Uſbek, dans ton Serrail d'Iſpahan, dans ces lieux, qui, me rapellant ſans ceſſe mes plaiſirs paſſés, irritoient tous les jours mes deſirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'apartemens en apartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais ; mais rencontrant partout un cruel ſouvenir de ma félicité paſſée : tantôt je me vois en ce lieu, où, pour la premiére fois de ma vie, je te re-

çus dans mes bras ; tantôt dans celui, où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes ; chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté : nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens, tu vis avec plaisir les miracles de notre art ; tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire ; mais tu vis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles : tu détruisis tout notre ouvrage ; il fallut nous dépouiller de ces ornemens qui t'étoient devenus incommodes : il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature : je comptai pour rien la pudeur, je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek, que de charmes furent étalés à tes yeux ! Nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura long-tems sans se fixer ; chaque grace nouvelle te demandoit un tribut ; nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets ; tu nous fis passer en un instant dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandemens, & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek,

bek, une passion encore plus vive que l'ambition, me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur : tu me pris, tu me quittas, tu revins à moi, & je sçus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le désespoir pour mes rivales. Il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde : tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au Ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vu mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur, elles auroient vu que si elles pouvoient disputer avec moi des charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité.... Mais où suis-je ? Où m'emmène ce vain récit ? C'est un malheur de n'être point aimée ; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne sçais pas même ce que tu perds ! Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus ; mes larmes coulent, & tu n'en jouis pas : il semble que l'amour respire dans le Serrail ; & ton insensibilité t'en éloigne sans cesse. Ha !

mon cher Usbek, si tu sçavois être heureux !

Du Serrail de Fatmé, le 21. de la Lune de Maharran 1711.

LETTRE IV.

ZÉPHIS à USBEK.

A Erzéron.

ENfin ce monstre noir a résolu de me désespérer : il veut, à toute force, m'ôter mon esclave Zélide, *Zélide* qui me sert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les graces : il ne lui suffit pas que cette séparation soit douloureuse, il veut encore qu'elle soit deshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance ; & parce qu'il s'ennuie derriére la porte, où je le renvoie toujours, il ose supposer qu'il a entendu ou vu des choses que je ne sçais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse ; ma retraite, ni ma vertu ne sçauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans : un vil Esclave vient m'attaquer jusques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de respect pour moi-même pour descendre jusqu'à

juſqu'à des juſtifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite que toi-même, que ton amour, que le mien ; & s'il faut te le dire, cher Uſbek, que mes larmes.

Du Serrail de Fatmé, le 29. de la Lune de Mahárran 1711.

LETTRE V.

RUSTAN à USBEK.

A Erzeron.

TU es le ſujet de toutes les converſations d'Iſpahan ; on ne parle que de ton départ : les uns l'attribuent à une legéreté d'eſprit, les autres à quelque chagrin : tes amis ſeuls te défendent, & ils ne perſuadent perſonne : on ne peut comprendre que tu puiſſes quitter tes femmes, tes parens, ta patrie, tes amis, pour aller dans des climats inconnus aux Perſans. La Mere de Rica eſt inconſolable ; elle te demande ſon Fils que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Uſbek, je me ſens naturellement porté à aprouver tout ce que tu fais ; mais je ne ſçaurois te pardonner ton abſence ; & quelques raiſons que tu m'en puiſſes donner,

mon

mon cœur ne les goutera jamais. Adieu, aime-moi toujours.

D'Ispahan, le 28. de la Lune de Rebiab, 1. 1714.

LETTRE VI.

USBEK à son ami NESSIR.

A Ispahan.

A Une journée d'Erivan nous quittâmes la Perse, pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs; douze jours après nous arrivâmes à Erzeron; où nous séjournâmes trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Nessir, j'ai senti une douleur secrette, quand j'ai perdu la Perse de vue, & que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les Pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit; ma tendresse s'est réveillée; une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que pour mon repos j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes; je ne puis penser à elles

elles que je ne ſois dévoré de chagrin.

Ce n'eſt pas, Neſſir, que je les aime; je me trouve à cet égard dans une inſenſibilité qui ne me laiſſe point de deſirs. Dans le nombreux Serrail, où j'ai vêcu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui même; mais de ma froideur même, il ſort une jalouſie ſecrette qui me dévore: je vois une troupe de femmes laiſſées preſqu'à elles-mêmes; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent: j'aurois peine à être en ſureté, ſi mes Eſclaves n'étoient fidèles: que ſera-ce s'ils ne le ſont pas? Quelles triſtes nouvelles peuvent m'en venir dans les Pays éloignés que je vais parcourir? C'eſt un mal où mes amis ne peuvent porter de reméde; c'eſt un lieu dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets; & qu'y pourroient-ils faire? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obſcure impunité qu'une correction éclatante? Je dépoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Neſſir, c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte dans l'état où je ſuis.

D'Erzeron le 10. *de la Lune de Rebiab*, 2. 1711.

LETTRE VII.

FATME' à USBEK.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Uſbek, & dans l'abattement où je ſuis, je ne puis pas me le perſuader encore. Je cours tout le Serrail, comme ſi tu y étois; je ne ſuis point déſabuſé : que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoutumée à te tenir dans ſes bras, qui n'étoit occupée que du ſoin de te donner des preuves de ſa tendreſſe ? libre par l'avantage de ſa naiſſance, eſclave par la violence de ſon amour.

Quand je t'épouſai, mes yeux n'avoient point encore vu le viſage d'un homme, tu es le ſeul encore dont la vue m'ait été permiſe; * car je ne compte pas au rang des hommes ces Eunuques affreux, dont la moindre imperfection eſt de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton viſage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher

* Les femmes Perſannes ſont beaucoup plus étroitement gardées que les femmes Turques & les femmes Indiennes.

cher de m'eſtimer heureuſe, mon imagination ne me fournit point d'idée plus raviſſante que les charmes enchanteurs de ta perſonne. Je te le jure, Usbek, quand il me ſeroit permis de ſortir de ce lieu, où je ſuis enfermée par la néceſſité de ma condition, quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne, quand il me ſeroit permis de choiſir parmi tous les hommes qui vivent dans cette Capitale des Nations, Usbek, je te le jure, je ne choiſirois que toi ; il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne penſe pas que ton abſence m'ait fait négliger une beauté qui t'eſt chére : quoique je ne doive être vue de perſonne, & que les ornemens dont je me pare, ſoyent inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire, je ne me couche point que je ne me ſois parfumée des eſſences les plus délicieuſes : je me rapelle ce tems heureux, où tu venois dans mes bras ; un ſonge flateur qui me ſéduit, me montre ce cher objet de mon amour : mon imagination ſe perd dans ſes déſirs, comme elle ſe flate dans ſes eſpérances : je penſe quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous ;

le

la nuit se passe dans des songes qui n'appartiennent, ni à la veille, ni au sommeil; je te cherche à mes côtés, & il me semble que tu me fuis; enfin, le feu qui me dévore, dissipe lui-même ces enchantemens & rapelle mes esprits; je me trouve pour lors si animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek, il est impossible de vivre dans cet état; le feu coule dans mes veines; que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien! & comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer! Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des désirs si violens! Lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire, que livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs & dans la fureur d'une passion irritée, que, bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'une autre; ornement inutile d'un Serrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de son Epoux.

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmés que nous ayons des désirs que nous ne puissions pas satisfaire; vous nous traitez comme si nous

nous étions insensibles, & vous seriez bien fachés que nous le fussions : vous croyez que nos désirs, si long tems mortifiés, seront irrités à votre vue, il y a de lá peine à se faire aimer ; il est plus court d'obtenir de notre tempérament ce que vous n'osez espérer de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu ; compte que je ne vis que pour t'adorer, mon ame est toute pleine de toi ; & ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour ; s'il pouvoit devenir plus violent.

Du Serrail d'Ispahan, le 12. de la Lune de Rebiab, 1. 1711.

LETTRE VIII.

USBEK à son ami RUSTAN.

A Ispahan.

TA Lettre m'a été rendue à Erzeron ; où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit ; je ne m'en suis point mis en peine : que veux-tu que je suive, la prudence de mes ennemis, ou la mienne ?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeunesse ; je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point : je formai même un grand

grand deſſein, j'oſai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en aprochai enſuite pour le démaſquer. Je portai la vérité juſqu'aux pieds du trône; j'y parlerai un langage juſqu'alors inconnu, je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en mêmetems les Adorateurs & l'Idole.

Mais quand je vis que ma ſincérité m'avoit fait des ennemis, que je m'étois attiré la jalouſie des Miniſtres, ſans avoir la faveur du Prince, que dans une Cour corrompue je ne me ſoutenois plus que par une foible vertu, je réſolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les ſciences, & à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires: & je me retirai dans une maiſon de campagne. Mais ce parti même avoit ſes inconvéniens: je reſtois toujours expoſé à la malice de mes ennemis, & je m'étois preſque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis ſecrets me firent penſer à moi ſérieuſement. Je réſolus de m'exiler de ma Patrie, & ma retraite même de la Cour m'en fournit un prétexte plauſible. J'allai au Roi, je lui marquai l'envie que j'avois de m'inſtruire dans les ſciences de l'Occident, je lui inſinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de

mes

mes voyages, je trouvai grace devant ſes yeux, je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Ruſtan, le véritable motif de mon voyage : laiſſe parler Iſpahan ; ne me défens que devant ceux qui m'aiment ; laiſſe à mes ennemis leurs interprétations malignes : je ſuis trop heureux que ce ſoit le ſeul mal qu'ils me puiſſent faire.

On parle de moi à preſent ; & peut-être ne ſerai-je que trop oublié, & que mes amis..... Non, Ruſtan, je ne veux point me livrer à cette triſte penſée : je leur ſerai toujours cher ; je compte ſur leur fidélité, comme ſur la tienne.

D'Erzeron, le 20. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE IX.

Le premier Eunuque à IBBI.

A Erzeron.

TU ſuis ton ancien Maître dans ſes voyages, tu parcours les Provinces & les Royaumes ; les chagrins ne ſçauroient faire d'impreſſion ſur toi ; chaque inſtant te montre des choſes nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée, & te fait paſſer le tems ſans le ſentir.

Il

Il n'en eſt pas de même de moi, qui, enfermé dans une affreuſe priſon, ſuis toujours environné des mêmes objets, & dévoré de mêmes chagrins ; je gémis, accablé ſous le poids des ſoins & des inquiétudes de cinquante années ; & dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour ſerein & un moment tranquille.

Lorſque mon premier Maître eut formé le cruel projet de me confier ſes femmes, & m'eut obligé par des ſéductions ſoutenues de mille menaces, de me ſéparer pour jamais de moi-même, las de ſervir dans les emplois les plus pénibles, je comptai ſacrifier mes paſſions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois ! Mon eſprit préoccupé me faiſoit voir le dédommagement & non pas la perte : j'eſpérois que je ſerois délivré des atteintes de l'Amour par l'impuiſſance de le ſatisfaire. Hélas ! on éteignit en moi l'effet de mes paſſions, ſans en éteindre la cauſe, & bien loin d'en être ſoulagé, je me trouvai environné d'objets, qui les irritoient ſans ceſſe. J'entrai dans le Serrail, où tout m'inſpiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me ſentois animé à chaque inſtant ; mille graces naturelles ſembloient ne ſe découvrir à ma vue que

pour

pour me désoler : pour comble de malheur, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon Maître, je ne l'ai jamais deshabillée, que je ne sois rentré chez moi la rage dans le cœur & un affreux désespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse : je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer ; & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres, je ne les enviſageois qu'avec des regards sévéres ; j'étois perdu si elles m'avoient pénétré : quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté, que je perdis entiérement la raison, & que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus, à la premiére réfléxion, que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant assez heureux pour échaper à mille morts, mais la beauté, que j'avois faite confidente de ma foiblesse, me vendit bien cher son silence ; je perdis entiérement mon autorité sur elle, & elle m'a obligé depuis à des condescendances qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

En

Enfin, les feux de la jeuneſſe ont paſſé ; je ſuis vieux, & je me trouve, à cet égard, dans un état tranquille : je regarde les femmes avec indifférence, & je leur rends bien tous leurs mépris & tous les tourmens qu'elles m'ont fait ſouffrir. Je me ſouviens toujours que j'étois né pour les commander ; & il me ſemble que je redeviens homme dans les occaſions où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les enviſage de ſens froid, & que ma raiſon me laiſſe voir toutes leurs foibleſſes : quoique je les garde pour un autre, le plaiſir de me faire obéir me donne une joie ſecrette. Quand je les prive de tout, il me ſemble que c'eſt pour moi, & il m'en revient toujours une ſatisfaction indirecte : je me trouve dans le Serrail comme dans un petit Empire ; & mon ambition, la ſeule paſſion qui me reſte, ſe ſatisfait un peu. Je vois avec plaiſir que tout roule ſur moi, & qu'à tous les inſtans je ſuis néceſſaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poſte où je ſuis ; auſſi n'ont-elles pas à faire à un ingrat : elles me trouve au-devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens ; je me préſente toujours à elles comme une barriére inébranlable ; elles forment des projets, & je les

arrête

arrête soudain. Je m'arme de refus, je me hérisse de scrupule, je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modestie : je les désespére en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe, & de l'autorité du Maître. Je me plains ensuite d'être obligé à tant de sévérité, & je semble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aye un nombre infini de désagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir sur ceux que je leur donne : elles ont des revers terribles. Il y a entre nous comme un flux & reflux d'empire & de soumission : elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple ; & sans égard pour ma vieillesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle. Je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il semble qu'elles se relayent pour m'exercer, & que leurs fantaisies se succédent. Souvent elles se plaisent à me faire redoubler des soins ; elles me font faire de fausses confidences : tantôt on vient me

dire qu'il a paru un jeune-homme autour de ces murs, une autre fois qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble ; elles ſont charmées de me voir ainſi me tourmenter moi-même. Une autre fois elles m'attachent derriére la porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles ſavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs ; elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent : il faut dans ces occaſions une obéïſſance aveugle & une complaiſance ſans bornes : un refus dans la bouche d'un homme comme moi, ſeroit une choſe inouïe ; & ſi je balançois à leur obéir, elles ſeroient en droit de me châtier : j'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de deſcendre à cette humiliation.

Ce n'eſt pas tout : je ne ſuis jamais sûr d'être un inſtant dans la faveur de mon Maître : j'ai autant d'ennemis dans ſon cœur, qui ne ſongent qu'à me perdre : elles ont des quarts-d'heure où je ne ſuis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuſe rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort : je méne dans le lit de mon Maître des femmes irritées ; crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon

mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens & de leurs plaisirs mêmes : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles ; les services présens effacent dans un moment tous mes services passés ; & rien ne peut me répondre d'un Maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrace ! Le jour que je fus fouetté si indignement autour du Serrail, qu'avois-je fait ? Je laisse une femme dans les bras de mon Maître : dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes, elle se plaignit, & ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu, lorsque je m'y attendois le moins, je fus la victime d'une négociation amoureuse, & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux ! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek ; il t'est facile de lui plaire, & de te main-

tenir dans sa faveur jusqu'au dernier de tes jours.

Du Serrail d'Ispahan, le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE X.

MIRZA à son ami USBEK.

A Erzeron.

TU étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica, & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek, tu étois l'ame de notre société : qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'esprit ont formés !

Nous disputons ici beaucoup ; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question : Si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu ? Je t'ai souvent ouï-dire que les hommes étoient nés pour être vertueux, & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des Mollaks, qui me désespérent avec leurs passages de l'Alcoran ; car

car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE XI.

USBEK à MIRZA.

A Ispahan.

TU renonces à ta raison pour essayer la mienne, tu descends jusqu'à me consulter, tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi; c'est ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits: il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir; telles sont les vérités de Morale; peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une Philosophie subtile.

Il y avoit en Arabie un petit Peuple, apellé Troglodite, qui descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les Histoires, ressembloient plus

à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne siffloient point, ils avoient des yeux; mais ils étoient si méchans & si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avoient un Roi d'une origine étrangére, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévérement; mais ils conjurérent contre lui, le tuérent, & exterminérent toute la Famille Royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblérent pour choisir un gouvernement, & après bien des dissensions, ils créérent des Magistrats; mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insuportables, & ils les massacrérent encore.

Ce Peuple libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéïroient plus à personne; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres,

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers; ils disoient: Qu'ai-je à faire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi, je vivrai heureux; que m'importe que les autres

le soient ? Je me procurerai tous mes besoins, & pourvu que je les aye, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres ; chacun dit : Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit Royaume n'étoient pas de même nature ; il y en avoit d'arides & de montagneuses, & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-grande, de maniére que les terres qui étoient dans les lieux élevés, manquérent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées, furent très-fertiles ; ainsi les Peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refusérent de partager la récolte.

L'année ensuite fut très-pluvieuse : les lieux élevés se trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres basses furent submergées. La moitié du Peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvérent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ; ſon voiſin en devint amoureux & l'enleva. Il s'émût une grande querelle, & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la déciſion d'un Troglodite, qui, pendant que la République ſubſiſtoit, avoit eu quelque crédit. Ils allérent à lui, & voulurent lui dire leurs raiſons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme ſoit à vous, ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai, peut-être, pas employer mon tems à terminer vos différends, & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes ; je vous prie de me laiſſer en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles : là-deſſus il les quitta, & s'en alla travailler ſes terres. Le raviſſeur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plûtôt que de rendre cette femme ; & l'autre, pénétré de l'injuſtice de ſon voiſin & de la dureté du Juge, s'en retournoit déſeſpéré, lorſqu'il trouva dans ſon chemin une femme jeune & belle qui revenoit de la fontaine. Il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut, & elle lui plut bien davantage, lorſqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour Juge, & qui avoit été ſi peu ſenſible à ſon malheur ;

heur ; il l'enleva, & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin ; deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassérent de sa maison, occupérent son champ : ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper, & effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois ; mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre, & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long ; deux autres Troglodites vinrent l'attaquer, il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite, presque tout nud, vit de la laine qui étoit à vendre, il en demanda le prix ; le Marchand dit en lui-même : Naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled, mais je vais la vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien-aise, dit le Marchand, j'aurai du bled à présent. Que dites-vous, reprit l'étranger, vous avez besoin de bled ? J'en ai à vendre, il n'y a

que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous saurez que le bled est extrêmement cher, & que la famine régne presque par-tout ; mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un Médecin habile y arriva du Pays voisin, & donna ses remédes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son Pays, & il y arriva accablé de fatigues d'un si long voyage ; mais bien-tôt après il a aprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allérent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vint chez eux : Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les régles de l'équité vous sont inconnues ; je croirois offenser les Dieux qui vous punissent, si

je

je m'opposois à la justice de leur colére.

A Erzeron, le 3 de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XII.

USBEK au même.

A Ispahan.

TU as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles il n'en resta que deux, qui échapérent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce Pays deux hommes bien singuliers; ils avoient de l'humanité, il connoissoient la justice, ils aimoient la vertu; autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié: c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun; ils n'avoient de différends que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître; & dans l'endroit du Pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes, indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse & tranquille: la ter-

re sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris : toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu : ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leur compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si touchant : ils leur faisoient sur-tout sentir, que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible, & que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des Péres vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune Peuple, qui s'éleva sous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit representer ici le bonheur de ces Troglodites ? Un Peuple si juste devoit être chéri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit

prit à les craindre ; & la Religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laiſſé de trop rude.

Ils inſtituérent des fêtes en l'honneur des Dieux : les jeunes filles, ornées de fleurs, & les jeunes garçons, les célébroient par leurs danſes & par les accords d'une muſique champêtre. On faiſoit enſuite des feſtins, où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité : c'étoit dans ces aſſemblées que parloit la nature naïve ; c'eſt là qu'on aprenoit à donner le cœur & à le recevoir, c'eſt là que la pudeur virginale faiſoit en rougiſſant un aveu ſurpris, mais bientôt confirmé par le conſentement des Péres, & c'eſt là que les tendres Méres ſe plaiſoient à prévoir par avance une union douce & fidéle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des Dieux ; ce n'étoit pas les richeſſes & une onéreuſe abondance, de pareils ſouhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne ſavoient les déſirer que pour leurs compatriotes : ils n'étoient aux pieds des Autels que pour demander la ſanté de leurs Péres, l'union de leurs Fréres, la tendreſſe de leurs femmes, l'amour & l'obéïſſance de leurs enfans ; les filles y venoient aporter le tendre ſacrifice de leur cœur & ne leur demandoient d'au-

d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assembloient, & dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites & leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau Peuple & sa félicité ; ils chantoient ensuite les grandeurs des Dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, & leur colére inévitable à ceux qui ne les craignent pas ; ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence : bientôt ils s'abandonnoient à un sommeil, que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Dans ce Pays heureux la cupidité étoit étrangére : ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit, croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille, les troupeaux étoient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XIII.

USBEK au même.

JE ne saurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : Mon pére doit demain labourer son champ, je me leverai deux heures avant lui, & quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même, Il me semble que ma Sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens, il faut que je parle à mon Pére, & que je le détermine à faire ce mariage.

Ont vint dire à un autre, que des voleurs avoient enlevé son troupeau : J'en suis bien fâché, dit-il, car il y avoit une géniſſe toute blanche que je voulois offrir aux Dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au Temple remercier les Dieux, car mon Frére, que mon Pére aime tant, & que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien : Il y a un champ qui touche celui de mon Pére, & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil ; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens

gens puiſſent aller quelquefois ſe repoſer ſous leur ombre.

Un jour que pluſieurs Troglodites étoient aſſemblés, un vieillard parla d'un jeune-homme, qu'il ſoupçonnoit d'avoir commis une mauvaiſe action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites; mais s'il l'a fait, puiſſe-t'il mourir le dernier de ſa famille.

On vint dire à un Troglodite, que des étrangers avoient pillé ſa maiſon, & avoient tout emporté : S'ils n'étoient pas injuſtes, répondit-il, je ſouhaiterois que les Dieux leur en donnaſſent un plus long uſage qu'à moi.

Tant de proſpérités ne furent pas regardées ſans envie : les peuples voiſins s'aſſemblérent, & ſous un vain prétexte, ils réſolurent d'enlever leurs troupeaux : Dès que cette réſolution fut connue, les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des Ambaſſadeurs, qui leur parlérent ainſi:

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont ils enlevé vos femmes, dérobé vos beſtiaux, ravagé vos campagnes ? Non, nous ſommes juſtes, & nous craignons les Dieux. Que voulez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait pour vos trou-

troupeaux, ou des fruits de nos terres ? Posez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela ; mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un Peuple injuste, & nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris. Ces peuples sauvages entrérent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense : ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux ; ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre ; une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur ; l'un vouloit mourir pour son Pére, un autre pour sa femme & ses enfans, celui-ci pour ses fréres, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple Troglodite ; la place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par une autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particuliére à venger.

Tel fut le combat de l'injustice & de la vertu. Ces Peuples lâches, qui ne cherchoient

choient que le butin, n'eureut pas même honte de fuir, & ils cédérent à la vertu des Troglodites, même ſans en être touchés.

D'Erzeron, le 9. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XIV.

USBEK au même.

COmme le Peuple groſſiſſoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de ſe choiſir un Roi. Ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juſte ; & ils jettérent tous les yeux ſur un vieillard, vénérable par ſon âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu ſe trouver à cette aſſemblée, il s'étoit retiré dans ſa maiſon, le cœur ſerré de triſteſſe.

Lorſqu'on lui envoya des Députés, pour lui aprendre le choix qu'on avoit fait de lui ; A Dieu ne plaiſe, dit-il, que je faſſe tort aux Troglodites, que l'on puiſſe croire qu'il n'y a perſonne parmi eux de plus juſte que moi ; vous me déférez la couronne, & ſi vous le voulez abſolument, il faudra bien que je le prenne ; mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu en naiſſant les Troglodites

dites libres, & de les voir aujourd'hui aſſujettis.. A ces mots il ſe mit à répandre un torrent de larmes : Malheureux jour, diſoit-il ! & pourquoi ai-je tant vêcu ! Puis, il s'écria d'une voix ſévére : Je vois bien ce que c'eſt, ô Troglodites ! votre vertu commence à vous peſer, dans l'état où vous êtes, n'ayant point de Chef, il faut que vous ſoyez vertueux malgré vous, ſans cela vous ne ſauriez ſubſiſter, & vous tomberiez dans le malheur de vos prémiers Péres : mais ce joug vous paroît trop dur, vous aimez mieux être ſoumis à un Prince, & obéïr à ſes loix moins rigides que vos mœurs ; vous ſavez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richeſſes, & langnir dans une lâche volupté ; que pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas beſoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ſes larmes coulérent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je faſſe ? Comment ſe peut-il que je commande quelque choſe à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il faſſe une action vertueuſe, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même ſans moi, & par le ſeul penchant de la nature ? O Troglodites ! je ſuis à la fin de mes jours, mon ſang eſt glacé dans mes

mes veines ; je vais bientôt revoir vos sacrés Ayeux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je sois obligé de leur dire, que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu ?

D'Erzeron, le 10 de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XV.

USBEK au Mollak MEHEMET HALI, Gardien des trois Tombeaux.

A Com.

POurquoi vis-tu dans les Tombeaux, divin Mollak ? Tu es bien plus fait pour le séjour des Etoiles ; tu te caches, sans doute, de peur d'obscurcir le Soleil ; tu n'as point de taches comme cet Astre ; mais comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta science est un abîme plus profond que l'Océan, ton esprit est plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes ; tu fais ce qui se passe dans les neuf Chœurs des Puissances célestes ; tu lis l'Alcoran sur la poitrine de notre divin Prophête, & lorsque tu trouves quelque passage obscur, un Ange par son ordre déploie ses aîles rapides, & descend du trône pour t'en révéler le secret.

Je

Je pourrois par ton moyen avoir avec les Séraphins une intime correſpondance; car enfin, treiziéme Iman, n'es-tu pas le centre, où le ciel & la terre aboutiſſent, & le point de communication entre l'abîme & l'empirée ?

Je ſuis au milieu d'un Peuple profane, permets que je me purifie avec toi; ſouffre que je tourne mon viſage vers les lieux ſacrés que tu habites, diſtingue-moi des méchans, comme on diſtingue au lever de l'Aurore le filet blanc d'avec le filet noir; aide-moi de tes conſeils; prens ſoin de mon ame, enyvre-là de l'eſprit des Prophêtes, nourris-la de la ſcience du Paradis, & permets que je mette ſes plaies à tes pieds. Adreſſe tes Lettres ſacrées à Erzeron, où je reſterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11. *de la Lune de Gemmadi, le* 2. 1711.

LETTRE XVI.

USBEK au même.

JE ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience; je ne ſaurois attendre ta ſuplime réponſe; j'ai des doutes, il faut les fixer: je ſens que ma raiſon s'égare, raméne-la dans le droit chemin, viens m'éclai-

clairer, ſource de la lumiére, foudroie avec ta plume divine les difficultés que je vais te propoſer, fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la queſtion que je vais te faire.

D'où vient que notre Légiſlateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il apelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort, & que pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver ſans ceſſe le corps ? Il me ſemble que les choſes ne ſont en elles-mêmes ni pûres, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au ſujet qui puiſſe les rendre telles. La bouë ne nous paroît ſale, que parce qu'elle bleſſe notre vue, ou quelqu'autre de nos ſens ; mais en elle-même, elle ne l'eſt pas plus que l'or & les diamans : l'idée de ſouillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous eſt venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons : ſi les corps de ceux qui ne ſe lavent point, ne bleſſoient ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fuſſent impurs ?

Les ſens, divin Mollak, doivent donc être les ſeuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choſes ; mais comme les ob-

objets n'affectent point les hommes de la même maniére, que ce qui donne une ſenſation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres, il ſuit que le témoignage des ſens ne peut ſervir ici de régle, à moins qu'on ne diſe que chacun peut, à ſa fantaiſie, décider ce point, & diſtinguer pour ce qui le concerne, les choſes pures d'avec celles qui ne le ſont pas.

Mais cela même, ſacré Mollak, ne renverſeroit-il pas les diſtinctions établies par notre divin Prophéte, & les points fondamentaux de la Loi, qui a été écrite de la main des Anges ?

D'Erzeron, le 2. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XVII.

MEHEMET HALI, Serviteur des Prophétes, à USBEK.

A Erzeron.

VOus nous faites toujours des queſtions qu'on a faites mille fois à notre ſaint Prophéte. Que ne liſez-vous les Traditions des Docteurs ? Que n'allez-vous à cette ſource pure de toute intelligence ? vous trouveriez tous vos doutes réſolus.

Mal-

Malheureux, qui, toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du Ciel, & qui révérez la condition des Mollaks sans oser ni l'embrasser, ni la suivre.

Profanes, qui n'entrez jamais dans les secrets de l'Eternel, vos lumiéres ressemblent aux ténébres de l'abîme, & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiére que vos pieds font élever, lorsque le Soleil est dans son midi dans le mois ardent de Chahban.

Aussi le Zénith de votre esprit ne va pas au Nadir de celui du moindre des Immaums : * votre vaine Philosophie est cet éclair, qui annonce l'orage & l'obscurité ; vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté, il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint Prophête, lorsque tenté par les Chrétiens, éprouvé par les Juifs, il confondit également les uns & les autres,

Le Juif Abdias Ibesalon † lui demanda, pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau ? Ce n'est pas

* Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

† Tradition Mahométane.

pas sans raison, reprit le Prophête, c'est un animal immonde, & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main avec de la boue la figure d'un homme, la jetta à terre, & lui cria : Levez-vous. Sur le champ un homme se leva, & dit : Je suis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort, lui dit le saint Prophête ? Non, répondit-il ; mais quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du Jugement étoit venu, & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Oh çà, raconte-moi, lui dit l'Envoyé de Dieu, toute l'Histoire de l'Arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois, après quoi il parla ainsi :

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'Arche, ce qui la fit si fort pencher, que nous en eûmes une pour mortelle, sur-tout nos femmes, qui se lamentoient de la belle maniére. Notre Pere Noé, ayant été au conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'Eléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en nâquit un Cochon. Croyez-vous, Usbek, que depuis ce tems-là nous nous en soyons ab-

ſtenus? & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde?

Mais comme le Cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'Arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer, & il ſortit de ſon nez un Rat, qui alloit rongeant tout ce qui ſe trouvoit devant lui; ce qui devint ſi inſuportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de conſulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au Lion un grand coup ſur le front, qui éternua auſſi, & fit ſortir de ſon nez un Chat. Croyez-vous que ces animaux ſoyent encore immondes? Que vous en ſemble?

Quand donc vous n'appercevez pas la raiſon de l'impureté de certaines choſes, c'eſt que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre Dieu, les Anges & les Hommes. Vous ne ſçavez pas l'Hiſtoire de l'Eternité, vous n'avez point lu les Livres qui ſont écrits au Ciel; ce qui vous en a été révélé, n'eſt qu'une petite partie de la Bibliothéque Divine; & ceux qui, comme nous, en approchent de plus près, tandis qu'ils ſont en cette vie, ſont encore dans l'obſcurité & les ténébres. Adieu, Mahomet ſoit dans votre cœur.

A Com, le dernier de la Lune de Chahban 1711.

LETTRE XVIII.

USBEK à son ami RUSTAN.

A Ispahan.

NOus n'avons séjourné que huit jours à Tocat ; après trente-cinq jours de marche, nous sommes arrivés à Smirne. De Tocat à Smirne on ne trouve pas une seule Ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foiblesse de l'Empire des Osmanlins : ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remédes violens qui l'épuisent & le minent sans cesse.

Les Bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les Provinces, & les ravagent comme des Pays de conquête. Une Milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices : les Places sont démantelées, les Villes désertes, les Campagnes désolées, la culture des Terres & le Commerce entiérement abandonnés.

L'impunité régne dans ce Gouvernement sévére : les Chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui lévent les tributs, sont exposés à mille violences.

La propriété des terres eſt incertaine, & par conſéquent l'ardeur de les faire valoir ralentie : il n'y a ni titre, ni poſſeſſion qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les Arts, qu'ils ont négligé juſqu'à l'Art Militaire : pendant que les Nations de l'Europe ſe rafinent tous les jours, ils reſtent dans leur ancienne ignorance, & ils ne s'aviſent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en ſont ſervies mille fois contre eux.

Ils n'ont nulle expérience ſur la mer, nulle habileté dans la manœuvre : on dit qu'une poignée de Chrétiens, ſortis d'un rocher, * font ſuer tous les Ottomans, & fatiguent leur Empire.

Incapables de faire le commerce, ils ſouffrent preſque avec peine que les Européens toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire : ils croyent faire grace à ces Etrangers, que de permettre qu'ils les enrichiſſent.

Dans toute cette vaſte étendue de Pays que j'ai traverſé, je n'ai trouvé que Smirne, qu'on puiſſe regarder comme une Ville riche & puiſſante : ce ſont les Européens qui la rendent telle, & il ne tient pas

* Ce ſont apparemment les Chevaliers de Malte.

pas aux Turcs qu'elle ne reſſemble à toutes les autres.

Voilà, cher Ruſtan, une juſte idée de cet Empire, qui, avant deux ſiécles, ſera le théâtre des triomphes de quelque Conquérant.

A Smirne, le 2. de la Lune de Rahmazan 1711.

LETTRE XIX.

USBEK à ZACHI ſa femme.

Au Serrail d'Iſpahan.

VOus m'avez offenſé, Zachi, & je ſens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, ſi mon éloignement ne vous laiſſoit le tems de changer de conduite, & d'apaiſer la violente jalouſie dont je ſuis tourmenté.

J'aprens qu'on vous a trouvée ſeule avec Nadir, Eunuque blanc, qui payera de ſa tête ſon infidélité & ſa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée, juſqu'à ne pas ſentir qu'il ne vous eſt pas permis de recevoir dans votre chambre un Eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs deſtinés à vous ſervir? Vous avez beau me dire que des Eunuques ne ſont pas des hommes, & que votre vertu

vous met au-dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite. Cela ne suffit, ni pour vous, ni pour moi ; pour vous, parce que vous faites une chose que les loix du Serrail vous défendent ; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur en vous exposant à des regards ; que dis-je à des regards ? Peut-être aux entreprises d'un perfide qui vous aura souillée par ses crimes, & plus encore par ses regrets & le désespoir de son impuissance.

Vous me direz, peut-être, que vous m'avez été toujours fidèle. Hé ! pouviez-vous ne l'être pas ? Comment auriez-vous trompé la vigilance des Eunuques noirs, qui sont si surpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pu briser ces verrouils, & ces portes qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une vertu qui n'est pas libre, &, peut-être, que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite, & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner ; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacriléges ; que vous ayez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son Maître ; que couverte de vos habits, vous ayez laissé

laissé cette foible barrière entre lui & vous ; que frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux ; que manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare ; quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir ; & si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos inclinations déréglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire ? Que feriez-vous encore, si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un azile favorable contre les atteintes du vice, un Temple sacré où votre sexe perd sa foiblesse, & se trouve invincible, malgré tous les désavantages de la nature ? Que feriez-vous, si laissée à vous-même, vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi, qui est si grièvement offensé, & votre devoir que vous avez si indignement trahi ? Que les mœurs du Pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent à l'attentat des plus vils Esclaves ! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le Chef des Eunuques, parce qu'il a toujours les yeux

ſur votre conduite, & qu'il vous donne ſes ſages conſeils; ſa laideur, dites-vous, eſt ſi grande, que vous ne pouvez le voir ſans peine, comme ſi dans ces ſortes de poſtes; on mettoit de plus beaux objets: ce qui vous afflige, eſt de n'avoir pas à ſa place l'Eunuque blanc qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre premiére Eſclave? Elle vous a dit que les familiarités que vous prenez avec le jeune Zélide, étoient contre la bienſéance; voilà la raiſon de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un Juge ſévére; je ne ſuis qu'un Epoux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle Epouſe, m'a laiſſé toute la tendreſſe que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle: je partage mon amour entre vous deux, & Roxane n'a d'autre avantage, que celui que la vertu peut ajoûter à la beauté.

De Smirne, le 12. de la Lune de Zilcade 1712.

LETTRE XX.

USBEK au premier Eunuque blanc.

VOus devez trembler à l'ouverture de cette Lettre, ou plûtôt vous le deviez,

viez, lorſque vous ſouffrîtes la perfidie de Nadir ; vous, qui dans une vieilleſſe froide & languiſſante, ne pouvez ſans crime lever les yeux ſur les redoutables objets de mon amour ; vous, à qui il n'eſt jamais permis de mettre un pied ſacrilége ſur la porte du lieu terrible, qui les dérobe à tous les regards, vous ſouffrez que ceux, dont la conduite vous eſt confiée, ayent fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire, & vous n'apercevez pas la foudre toute prête à tomber ſur eux & ſur vous.

Et qui êtes-vous ? que de vils inſtrumens, que je puis briſer à ma fantaiſie ; qui n'exiſtez qu'autant que vous ſçavez obéir, qui n'êtes dans le monde que pour vivre ſous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne, qui ne reſpirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalouſie même ont beſoin de votre baſſeſſe, & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la ſoumiſſion, d'autre ame que mes volontés, d'autre eſpérance que ma félicité ?

Je ſçais que quelques-unes de mes femmes ſouffrent impatiemment les loix auſtéres du devoir ; que la preſence continuelle d'un Eunuque noir les ennuye ; qu'elles ſont fatiguées de ces objets af-

freux, qui leur ſont donnés pour les amener à leur Epoux, je le ſçais; mais vous, qui vous prêtez à ce déſordre, vous ſerez puni d'une maniére à faire trembler tous ceux qui abuſent de ma confiance.

Je jure par tous les prophétes du Ciel, & par Hali, le plus grand de tous, que ſi vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des inſectes, que je trouve ſous mes pieds.

A Smirne, le 2. de la Lune de Zilcade 1711.

LETTRE XXI.

USBEK à ſon ami IBBEN.

A Smirne.

NOus ſommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'eſt une Ville nouvelle; elle eſt un témoignage du génie des Ducs de Toſcane, qui ont fait d'un Village marécageux, la Ville d'Italie la plus floriſſante.

Les femmes y jouiſſent d'une grande liberté; elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalouſie; elles peuvent ſortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent?

gnent; elles n'ont qu'un voile. * Leurs Beaufréres, leurs Oncles, leurs Neveux peuvent les voir, ſans que le Mari s'en formaliſe preſque jamais.

C'eſt un grand ſpectacle pour un Mahométan de voir, pour la premiére fois, une Ville Chrétienne. Je ne parle pas des choſes qui frapent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coûtumes; il y a juſques dans les moindres bagatelles quelque choſe de ſingulier que je ſens, & que je ne ſçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marſeille, notre ſéjour n'y ſera pas long; le deſſein de Rica & le mien, eſt de nous rendre inceſſamment à Paris, qui eſt le ſiége de l'Empire de l'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes Villes, qui ſont une eſpéce de patrie commune à tous les étrangers. Adieu, ſois perſuadé que je t'aimerai toujours.

A Livourne, le 11. de la Lune de Saphar 1711.

*Les Perſanes en ont quatre.

LETTRE XXI.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

NOus ſommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel ; il faut bien des affaires avant qu'on ſoit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on eſt adreſſé, & qu'on ſe ſoit pourvu des choſes néceſſaires qui manquent toutes à la fois.

Paris eſt auſſi grand qu'Iſpahan ; les maiſons y ſont ſi hautes, qu'on jugeroit qu'elles ne ſont habitées que par des Aſtrologues. Tu juges bien qu'une Ville bâtie en l'air, qui a ſix ou ſept maiſons les unes ſur les autres, eſt extrêmement peuplée, & que quand tout le monde eſt deſcendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être ; depuis un mois que je ſuis ici, je n'y ai encore vu marcher perſonne : il n'y a point de gens au monde, qui tirent mieux parti de leurs machines que les François, ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Aſie, le pas réglé de nos chameaux les feroient tomber en ſyncope. Pour moi, qui

qui ne ſuis point fait à ce train, & qui vais ſouvent à pied, ſans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un Chrétien; car encore, paſſe qu'on m'éclabouſſe depuis les pieds juſqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois réguliérement & périodiquement. Un homme qui vient après moi & qui me paſſe, me fait faire un demi-tour, & un autre qui me croiſe de l'autre côté, me remet ſoudain où le premier m'avoit pris, & je n'ai pas fait cent pas, que je ſuis plus briſé, que ſi j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puiſſe, quant-à-preſent, te parler à fond des mœurs & des coûtumes Européennes, je n'en ai moi-même qu'une legére idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le Roi de France eſt le plus puiſſant Prince de l'Europe; il n'a point de mines d'or comme le Roi d'Eſpagne ſon voiſin; mais il a plus de richeſſes que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ſes ſujets, plus inépuiſable que les mines. On lui a vu entreprendre, ou ſoutenir de grandes guerres, n'ayant d'autre fonds que des titres d'honneur à vendre, & par un prodige de l'orgueil humain, ſes troupes ſe trouvoient payées, ſes Places munies, & ſes Flottes équipées.

D'ailleurs,

D'ailleurs, ce Roi eſt un grand Magicien : il exerce ſon Empire ſur l'eſprit même de ſes ſujets ; il les fait penſer comme il veut. S'il n'a qu'un milion d'écus dans ſon tréſor, & qu'il en ait beſoin de deux, il n'a qu'à leur perſuader qu'un écu en vaut deux, & ils le croyent. S'il a une guerre difficile à ſoutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier eſt de l'argent, & ils en ſont auſſi-tôt convaincus : il va même juſqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes ſortes de maux en les touchant, tant eſt grande la force & la puiſſance qu'il a ſur les eſprits.

Ce que je dis de ce Prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre Magicien plus fort que lui, qui n'eſt pas moins maître de ſon eſprit, qu'il l'eſt lui-même de celui des autres. Ce Magicien s'apelle le Pape : tantôt il lui fait croire que trois ne ſont qu'un, que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin, & mille autres choſes de cette eſpéce.

Et pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire, il lui donne de tems en tems pour l'exercer de certains Articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand

grand Ecrit, qu'il apella *Conſtitution*, & voulut obliger, ſous de grandes peines, ce Prince & ſes ſujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réüſſit à l'égard du Prince, qui ſe ſoumit auſſi-tôt, & donna l'exemple à ſes ſujets; mais quelques-uns d'entre eux ſe révoltérent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet Ecrit: ce ſont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui diviſe toute la Cour, tout le Royaume &, toutes les familles. Cette Conſtitution leur défend de lire un Livre, que tous les Chrétiens diſent avoir été apporté du Ciel; c'eſt proprement leur Alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur ſexe, ſoulévent tout contre la Conſtitution; elles ont mis les hommes de leur parti, qui dans cette occaſion ne veulent point avoir de privilége. Il faut pourtant avouer que ce Mouſti ne raiſonne pas mal; & par le grand Hali, il faut qu'il ait été inſtruit des principes de notre ſainte Loi; car puiſque les femmes ſont d'une création inférieure à la nôtre, & que nos Prophêtes nous diſent qu'elles n'entreront point dans le Paradis, pourquoi faut-il qu'elles ſe mêlent de lire un Livre, qui n'eſt fait que pour aprendre le chemin du Paradis?

J'ai

J'ai oui raconter du Roi des choſes qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que pendant qu'il faiſoit la guerre à ſes voiſins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans ſon Royaumes un nombre innombrable d'ennemis inviſibles qui l'entouroient : on ajoûte qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans, & que malgré les ſoins infatigables de certains Dervis, qui ont ſa confiance, il n'en a pu trouver un ſeul : ils vivent avec lui, ils ſont à ſa Cour, dans ſa Capitale, dans ſes Troupes, dans ſes Tribunaux, & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir ſans les avoir trouvés : on diroit qu'ils exiſtent en général, & qu'ils ne ſont plus rien en particulier ; c'eſt un Corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce Prince de n'avoir pas été aſſez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puiſqu'il lui en donne d'inviſibles, & dont le genie & le deſtin ſont au-deſſus du ſien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'aprendrai des choſes bien éloignées du caractére & du génie Perſan : c'eſt bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du Pays où je vis, & ceux

ceux du Pays où tu es, ſont des hommes bien différens.

De Paris, le 4. de la Lune de Rebiab, 2. 1712.

LETTRE XXIII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

J'Ai reçu une Lettre de ton neveu Rhedi : il me mande qu'il quitte Smirne dans le deſſein de voir l'Italie, que l'unique but de ſon voyage, eſt de s'inſtruire, & de ſe rendre par-là plus digne de toi ; je te félicite d'avoir un Neveu, qui ſera quelque jour la conſolation de ta vieilleſſe.

Rica t'écrit une longue Lettre ; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce Pays-ci : la vivacité de ſon eſprit fait qu'il ſaiſit tout avec promptitude ; pour moi, qui penſe plus lentement, je ne ſuis pas en état de te rien dire.

Tu es le ſujet de nos converſations les plus tendres : nous ne pouvons aſſez parler du bon accueil que tu nous as fait à Smirne, & des ſervices que ton amitié nous rend tous les jours. Puiſſes-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis auſſi reconnoiſſans & auſſi fidéles que nous ! Puis-

Puisse-je te revoir bientôt & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent si doucement entre deux amis! Adieu.

De Paris, le 4. de la Lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXIV.

USBEK à ROXANE.

Au Serrail d'Ispahan.

QUe vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux Pays de Perse, & non pas dans ces climats empoisonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu! Que vous êtes heureuse! Vous vivez dans mon Serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains: vous vous trouvez avec joie dans une heureuse impuissance de faillir; jamais homme ne vous a souillée de ses regards lascifs; votre Beaupére même dans la liberté des festins, n'a jamais vu votre belle bouche; vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des Eunuques qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui

foi votre vuë : moi-même, à qui le Ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce tresor ; que vous défendiez avec tant de constance ! Quel chagrin pour moi dans les premiers jours de notre mariage de ne pas vous voir ! Et quelle impatience quand je vous eus vuë ! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas ; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obstinés d'une pudeur allarmée ; vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour, où je vous perdis parmi vos Esclaves ; qui vous trahirent, & vous dérobérent à mes recherches ? Vous souvient-il de cet autre, où voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre Mere, pour arrêter les fureurs de mon amour ? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquérent, de celle que vous trouvâtes dans votre courage ? Vous mîtes le poignard à la main, & menaçâtes d'immoler un Epoux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre Epoux même ? Deux mois se passérent dans ce combat de l'Amour & de la Vertu. Vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules ; vous ne vous rendîtes par

pas même après avoir été vaincue ; vous défendîtes jusqu'à la derniére extrêmité une virginité mourante ; vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un Epoux qui vous avoit aimée ; vous fûtes plus de trois mois, que vous n'osiez me regarder sans rougir ; votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris ; je n'avois pas même une possession tranquille ; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces ; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs, sans en avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce Pays-ci, vous n'auriez pas été si troublée : les femmes y ont perdu toute retenue ; elles se presente devant les hommes à visage découvert, comme si elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards, elles les voyent dans les Mosquées, les promenades, chez elles mêmes ; l'usage de se faire servir par des Eunuques leur est inconnu ; au lieu de cette noble simplicité, & de cette aimable pudeur qui régne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoûtumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici, vous

vous

vous ſentiriez outragée dans l'affreuſe ignominie où votre ſexe eſt deſcendu, vous fuiriez ces abominables lieux, & vous ſoupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes ſûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, ſans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs, quand vous vous parfumez tout le corps des eſſences les plus précieuſes, quand vous vous parez de vos plus beaux habits, quand vous cherchez à vous diſtinguer de vos compagnes par les graces de la danſe, & par la douceur de votre chant, que vous combattez gracieuſement avec elles de charmes, de douceurs & d'enjoûment, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire, & quand je vous vois rougir modeſtement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous inſinuez dans mon cœur par des paroles douces & flateuſes, je ne ſçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penſer des femmes d'Europe ? L'art de compoſer leur teint, les ornemens dont elles ſe parent, les ſoins

soins qu'elles prennent de leur personne, le desir continuel de plaire qui les occupe, sont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur Epoux.

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles poussent l'attentat aussi loin, qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer absolument la foi conjugale ; il y a bien peu de femmes assez abandonnées, pour porter le crime si loin : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractére de vertu, qui est gravé, que la naissance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas : elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige ; mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se révolte. Aussi quand nous vous enfermons si étroitement, que nous vous faisons garder par tant d'Esclaves, que nous gênons si fort vos desirs, lorsqu'ils volent trop loin, ce n'est pas que nous craignions la derniére infidélité ; mais c'est que nous sçavons que la pureté ne sçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane, votre chasteté si long-tems éprouvée méritoit un Epoux, qui ne vous eût jamais quittée, & qui

qui pût lui-même imprimer les desirs que votre seule vertu fait soumettre.

De Paris, le 7. de la Lune de Regeb 1712.

LETTRE XXV.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

NOus sommes à present à Paris, cette superbe rivale de la Ville du Soleil. *

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelque present pour toi; tu recevras cette Lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou six cens lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je conçois des siennes aussi facilement, que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoie mes Lettres à Marseille d'où il part continuellement des Vaisseaux pour Smirne; delà il envoie celles qui sont pour la Perse, par les Caravanes d'Arméniens, qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite: la force de sa constitution, sa jeunesse & sa gayeté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais

* Ispahan.

Mais pour moi, je ne me porte pas bien : mon corps & mon esprit sont abattus, je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes ; ma santé qui s'affoiblit, me tourne vers ma Patrie, & me rend ce Pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis : si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes, & si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes Eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bien-tôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce sexe qui se fait entendre aux rochers & remue les choses inanimées.

Adieu, Nessir, j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5. de la Lune de Chabban 1711.

LETTRE XXVI.

Riga à ***.

JE vis hier une chose assez singuliére, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris. Tout le peuple s'assemble sur la fin de

de l'après-dîné, & va jouer une eſpéce de Scéne, que j'ai entendu apeller Comédie : le grand mouvement eſt ſur une eſtrade, qu'on nomme le Théâtre ; aux deux côtés on voit dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent enſemble des Scénes muettes, à peu près comme celles qui ſont en uſage en notre Perſe.

Tantôt c'eſt une Amante affligée, qui exprime ſa langueur ; tantôt une autre avec des yeux vifs & un air paſſionné, dévore des yeux ſon Amant, qui la regarde de même ; toutes les paſſions ſont peintes ſur les viſages, & exprimées avec une éloquence qui n'en eſt que plus vive, pour être muette. Là les Acteurs ne paroiſſent qu'à demi-corps, & ont ordinairement un manchon par modeſtie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui ſe moquent de ceux qui ſont en haut ſur le Théâtre, & ces derniers rient à leur tour de ceux qui ſont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, ſont quelques jeunes gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour ſoutenir à la fatigue ; ils ſont obligés d'être par-tout, ils paſſent par des endroits qu'eux ſeuls connoiſſent, mon-

tent avec une adreſſe ſurprenante d'étage en étage ; ils ſont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainſi dire, on les perd, ils reparoiſſent, ſouvent ils quittent le lieu de la Scéne, & vont jouer dans un autre ; on en voit même, qui par un prodige, qu'on n'auroit oſé eſpérer de leurs béquilles, marchent & vont comme les autres ; enfin, on ſe rend à des ſales, où l'on joue une Comédie particuliére : on commence par des révérences, on continue par des embraſſades, on dit que la connoiſſance la plus legére met un homme en droit d'en étouffer un autre, il ſemble que le lieu inſpire de la tendreſſe ; en effet, on dit que les Princeſſes qui y régnent, ne ſont point cruelles, & ſi on en excepte deux ou trois heures par jour, où elles ſont aſſez ſauvages, on peut dire que le reſte du tems elles ſont traitables, & que c'eſt une yvreſſe qui les quitte aiſément.

Tout ce que je te dis ici, ſe paſſe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'Opéra : toute la différence eſt, que l'on parle à l'un & chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge, où ſe deshabilloit une des principales Actrices ; nous fîmes ſi bien connoiſſance, que le lendemain je reçus d'elle cette Lettre.

MON-

MONSIBUR,

JE suis la plus malheureuse fille du monde ; j'ai toujours été la plus vertueuse Actrice de l'Opéra : il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge, où vous me vîtes hier ; comme je m'habillois en Prêtresse de Diane, un jeune Abbé vint m'y trouver, & sans respect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence ; j'eus beau lui exagérer le sacrifice que je lui ai fait, il se mit à rire, & me soutient qu'il m'a trouvée très-profane : cependant je suis si grosse, que je n'ose plus me présenter sur le Théâtre ; car je suis sur le chapitre de l'honneur d'une délicatesse inconcevable ; & je soutiens toujours qu'à une fille bien née, il est plus facile de faire perdre la vertu que la modestie ; avec cette délicatesse vous jugez bien que ce jeune Abbé n'eût jamais réussi, s'il ne m'avoit promis de se marier avec moi : un motif si légitime me fit passer sur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir ; mais puisque son infidélité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne guéres dequoi vivre, car à present que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes,

ma pension, qui est toujours la même, semble diminuer tous les jours. J'ai apris par un homme de votre suite, que l'on faisoit un cas infini dans votre Pays d'une bonne Danseuse, & que si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussi-tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce Pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille, qui, par sa vertu & sa conduite, ne se rendroit pas indigne de vos bontés. Je suis...

De Paris, le 2. de la Lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXVII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

LE Pape est le Chef des Chrétiens; c'est une vieille Idole qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux Princes même; car il les déposoit aussi facilement, que nos magnifiques Sultans déposent les Rois d'Irimette & de Géorgie, mais on ne le craint plus. Il se dit Successeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on apelle saint Pierre, & c'est certainement une riche succession; car il

a

a des treſors immenſes, & un grand Pays ſous ſa domination.

Les Evêques ſont des gens de Loi, qui lui ſont ſubordonnés, & ont ſous ſon autorité deux fonctions bien différentes. Quand ils ſont aſſemblés, ils font comme lui des Articles de Foi; quand ils ſont en particulier, ils n'ont guéres d'autre fonction que de diſpenſer d'accomplir la Loi. Car tu ſçauras que la Religion Chrétienne eſt chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles; & comme on a jugé qu'il eſt moins aiſé de remplir ſes devoirs, que d'avoir des Evêques qui en diſpenſent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique: ainſi, ſi on ne veut pas faire le Rhamazan, ſi on ne veut pas s'aſſujettir aux formalités des mariages, ſi on veut rompre ſes vœux, ſi on veut ſe marier contre les défenſes de la Loi, quelquefois même ſi on veut revenir contre ſon ſerment, on va à l'Evêque, ou au Pape, qui donne auſſi-tôt la diſpenſe.

Les Evêques ne font pas des Articles de Foi de leur propre mouvement; il y a un nombre infini de Docteurs, la plûpart Dervis, qui ſoulévent entre eux mille queſtions nouvelles ſur la Religion: on les laiſſe diſputer long-tems, & la guerre dure juſqu'à ce qu'une déciſion vienne la terminer.

Auſſi puis-je t'aſſurer qu'il n'y a jamais eu de Royaume, où il y ait eu tant de guerres civiles que dans celui de Chriſt.

Ceux qui mettent au jour quelque Propoſition nouvelle, ſont d'abord apellés Hérétiques. Chaque héréſie a ſon nom, qui eſt pour ceux qui y ſont engagés, comme le mot de ralliment; mais n'eſt Hérétique qui ne veut, il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une diſtinction à ceux qui accuſent d'héréſie, & quelle que ſoit la diſtinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut ſe faire apeller Orthodoxe.

Ce que je te dis eſt bon pour la France & l'Allemagne; car j'ai oui dire qu'en Eſpagne & en Italie, il y a de certains Dervis qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec des petits morceaux de bois à la main; qui a porté ſur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une Province qu'on apelle la Galice; ſans cela, un pauvre diable eſt bien embarraſſé; quand il jureroit comme un Payen qu'il eſt Orthodoxe, on pourroit bien

ne

ne pas demeurer d'accord des qualités ; & le brûler comme Hérétique ; il auroit beau donner sa distinction, point de distinction, il seroit en cendres, avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres Juges présument qu'un accusé est innocent, ceux-ci le présument toujours coupable : dans le doute, ils tiennent pour régle de se déterminer du côté de la rigueur, aparemment parce qu'ils croyent les hommes mauvais ; mais d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font dans leur Sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux & qu'ils abhorrent le sang, & sont au désespoir de les voir condamnés ; mais pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des Prophêtes ; ces tristes spectacles y sont inconnus, * la sainte Réligion

D 4 que

* Les Persans sont les plus tolérans de tous les Mahométans.

que les Anges y ont aportée, se défend par sa vérité même, elle n'a point besoin de ces moyens violens pour se maintenir.

A Paris, le 4. de la Lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXVIII.

RICA au même.

A Smirne.

LEs habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du Ciel; vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir: si je sortois, tous le monde se mettoit aux fenêtres; si j'étois aux Thuilleries, je voyois aussi-tôt un cercle se former autour de moi, les femmes même faisoient un arc-en-ciel, nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit; si j'étois aux spectacles, je voyois aussi-tôt cent lorgnettes dressées contre ma figure; enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens, qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entre eux il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable! je trouvois de

mes

mes portraits par-tout, je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux & si rare ; & quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande Ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan, & à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers, je me vis aprécié au plus juste : j'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre en un instant l'attention & l'estime publique ; car j'entrois tout-à-coup dans un néant affreux : je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un, par hazard, aprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussi-tôt autour de moi un bourdonnement : Ha, ha, Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraor-

dinaire ! Comment peut-on être Persan ?

A Paris, le 6. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXIX.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

JE suis à present à Venise, mon cher Usbek ; on peut avoir vu toutes les Ville du monde, & être surpris en arrivant à Venise. On sera toujours étonné de voir une Ville, des Tours & des Mosquées sortir de dessous l'eau, & de trouver un Peuple innombrable dans un endroit, où il ne devroit y avoir que des poissons.

Mais cette Ville profane manque du tresor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire, d'eau-vive : il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint Prophête, & il ne la regarde jamais du haut du Ciel qu'avec colére.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre dans une Ville où mon esprit se forme ; tous les jours je m'instruis des secrets du Commerce, des intérêts des Princes, de la forme de leur gouver-

vernement ; je ne néglige pas même les superstitions Européennes, je m'aplique à la Médecine, à la Physique, à l'Astronomie, j'étudie, les Arts ; enfin, je sors des nuages qui couvroient mes yeux dans le Pays de ma naissance.

A Venise, le 16. de la Lune de Chalval 1712

LETTRE XXX.

Rica à ***.

J'Allai l'autre jour voir une maison, où l'on entretient environ trois cens personnes assez pauvrement ; j'eus bientôt fait, car l'Eglise, ni les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison, étoient assez gais, plusieurs d'entre eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi, & m'ayant entendu demander le chemin du Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris : j'y vais, me dit-il, je vous y conduirai, suivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me sauva adroitement des carosses & des voitures ; nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité

me prit : Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point ſçavoir qui vous êtes ? Je ſuis aveugle, Monſieur, me répondit-il. Comment, lui dis-je, vous êtes aveugle ? Et que ne priez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire ? Il eſt aveugle auſſi, me répondit-il ; il y a quatre cens ans que nous ſommes trois cens aveugles dans cette maiſon où vous m'avez trouvé ; mais il faut que je vous quitte, voilà la rue que vous demandiez, je vais me mettre dans la foule, j'entre dans cette Egliſe, où, je vous jure, j'embarraſſerai plus les gens, qu'ils ne m'embarraſſeront.

De Paris, le 17. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXXI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

LE vin eſt ſi cher à Paris par les impôts que l'on y met, qu'il ſemble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin Alcoran, qui défend d'en boire.

Lorſque je penſe aux funeſtes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la re-

regarder comme le préſent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque choſe a flétri la vie & la réputation de nos Monarques, ça été leur intempérance; c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſtices & de leurs cruautés.

Je le dirai à la honte des hommes, la Loi interdit à nos Princes l'uſage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même. Cet uſage, au contraire, eſt permis aux Princes Chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur faſſe faire aucune faute. L'eſprit humain eſt la contradiction même dans une débauche licencieuſe; on ſe révolte avec fureur contre les préceptes, & la Loi faite pour nous rendre plus juſtes, ne ſert ſouvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je déſaprouve l'uſage de cette liqueur, qui fait perdre la raiſon, je ne condamne pas de même ces boiſſons qui l'égayent. C'eſt la ſageſſe des Orientaux de chercher des remédes contre la triſteſſe, avec autant de ſoin que contre les maladies les plus dangereuſes. Lorſqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre reſſource que la lecture d'un Philoſophe, qu'on apelle Séneque; mais les Aſiatiques, plus ſenſés qu'eux,

qu'eux, & meilleurs Phyſiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le ſouvenir de ſes peines.

Il n'y a rien de ſi affligeant que les conſolations tirées de la néceſſité du mal, de l'inutilité des remédes, de la fatalité du deſtin, de l'ordre de la Providence, & du malheur de la condition humaine; c'eſt ſe moquer de vouloir adoucir un mal, par la conſidération que l'on eſt né miſérable, il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réfléxions, & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame unie avec le corps, en eſt ſans ceſſe tirannisée: ſi le mouvement du ſang eſt trop lent, ſi les eſprits ne ſont pas aſſez épurés, s'ils ne ſont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablement & dans la triſteſſe; mais ſi nous prenons des breuvages qui puiſſe changer cette diſpoſition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impreſſions qui l'égayent, & elle ſent un plaiſir ſecret de voir ſa machine reprendre, pour ainſi dire, ſon mouvement & ſa vie.

A Paris, le 25. de la Lune de Zilcade, 1713.

LET-

LETTRE XXXII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LEs femmes de Perſe ſont plus belles que celles de France ; mais celles de France ſont plus jolies : il eſt difficile de ne point aimer les premiéres, de ne ſe point plaire avec les ſecondes ; les unes ſont plus tendres & plus modeſtes, les autres ſont plus gayes & plus enjouées.

Ce qui rend le ſang ſi beau en Perſe, c'eſt la vie réglée que les femmes y ménent ; elles ne jouent, ni ne veillent, elles ne boivent point de vin, & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avouer que le Serrail eſt plûtôt fait pour la ſanté que pour les plaiſirs : c'eſt une vie unie, qui ne pique point ; tout s'y reſſent de la ſubordination & du devoir ; les plaiſirs mêmes y ſont graves, & les joies ſévéres, & on ne les goûte preſque jamais, que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perſe la même gayeté que les François : on ne leur voit point cette liberté d'eſprit & cet air content, que je trouve ici dans tous les

les états & dans toutes les conditions.

C'eſt bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles, où de pere en fils perſonne n'a ri depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Aſiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entre eux : ils ne ſe voyent que lorſqu'ils y ſont forcés par la cérémonie ; l'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur eſt preſque inconnue ; ils ſe retirent dans leurs maiſons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend, de maniére que chaque famille eſt, pour ainſi dire, iſolée des autres.

Un jour que je m'entretenois là-deſſus avec un homme de ce pays-ci, il me dit : Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'eſt que vous êtes obligés de vivre avec des Eſclaves, dont le cœur & l'eſprit ſe ſentent toujours de la baſſeſſe de leur condition : ces gens lâches affoibliſſent en vous les ſentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les minent depuis l'enfance qu'ils vous obſédent. Car enfin, défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miſérable, qui fait conſiſter ſon honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui ſoit parmi

parmi les humains ; qui eſt mépriſable par ſa fidélité même, qui eſt la ſeule de ſes vertus, parce qu'il y eſt porté par envie, par jalouſie & par déſeſpoir ; qui, brûlant de ſe venger des deux ſexes, dont il eſt le rebut, conſent à être tirannisé par le plus fort, pourvu qu'il puiſſe déſoler le plus foible ; qui, tirant de ſon imperfection, de ſa laideur & de ſa difformité tout l'éclat de ſa condition, n'eſt eſtimé que parce qu'il eſt indigne de l'être ; qui, enfin, arrivé pour jamais à la porte où il eſt attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, ſe vante de cinquante ans de vie dans ce poſte indigne, où, chargé de la jalouſie de ſon Maître, il a exercé toute ſa baſſeſſe ?

A Paris, le 14. de la Lune de Zilbazé, 2. 1713.

LETTRE XXXIII.

USBEK à GEMCHID ſon Couſin, Dervis au brillant Monaſtére de Tauris.

QUe penſes-tu des Chrétiens ; ſublime Dervis ? Crois-tu qu'au jour du Jugement ils ſeront comme les Infidèles Turcs, qui ſerviront d'ânes aux Juifs, & ſeront menés par eux au grand trot en enfer ?

fer? Je ſçais bien qu'ils n'iront point dans le ſéjour des Prophêtes, & que le grand Hali n'eſt point venu pour eux. Mais parce qu'ils n'ont pas été aſſez heureux pour trouver des Moſquées dans leurs Pays, crois-tu qu'ils ſoyent condamnés à des châtimens, éternels & que Dieu les puniſſe pour n'avoir pas pratiqué une Réligion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire, j'ai ſouvent examiné ces Chrétiens, je les ai interrogés pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes, j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne reſſemblent point à ces Infidéles, que nos ſaints Prophêtes faiſoient paſſer au fil de l'épée, parce qu'ils refuſoient de croire aux miracles du Ciel; ils ſont plûtôt comme ces malheureux, qui vivoient dans les ténèbres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiére vint éclairer le viſage de notre grand Prophête.

D'ailleurs, ſi l'on examine de près leur Religion, on y trouvera comme une ſemence de nos Dogmes. J'ai ſouvent admiré les ſecrets de la Providence, qui ſemble les avoir voulu préparer par-là à la converſion générale. J'ai oui parler d'un Livre de leurs Docteurs, intitulé, *la Poly-*

Polygamie Triomphante, dans lequel il eſt prouvé, que la Polygamie eſt ordonnée aux Chrétiens : leur Baptême eſt l'image de nos ablutions légales ; & les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiére ablution, qu'ils croyent devoir ſuffire pour toutes les autres : leurs Prêtres & leurs Moines prient comme nous ſept fois le jour ; ils eſpérent de jouir d'un Paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la réſurrection des corps ; ils ont comme nous des jeûnes marqués, des mortifications, avec leſquelles ils eſpérent fléchir la miſéricorde Divine ; ils rendent un culte aux bons Anges, & ſe méfient des mauvais ; ils ont une ſainte crédulité pour les miracles que Dieu opére par le miniſtére de ſes Serviteurs ; ils reconnoiſſent comme nous l'inſuffiſance de leurs mérites, & le beſoin qu'ils ont d'un Interceſſeur auprès de Dieu. Je vois par tout le Mahométiſme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire ; la vérité s'échape & perce toujours les ténébres qui l'environnent. Il viendra un jour, où l'Eternel ne verra ſur la terre que des vrais Croyans : le tems, qui conſume tout, détruira les erreurs mêmes ; tous les hommes ſeront étonnés de ſe voir ſous le même étendart ;

dart ; tout, jusqu'à la Loi, sera consommé ; les divins exemplaires seront enlevés de la terre, & portés dans ses célestes Archives.

A Paris, le 20. de la Lune de Zilbazé 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE caffé est très en usage à Paris ; il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons on dit des nouvelles, dans d'autres on joue aux échecs ; il y en a une, où l'on aprête le caffé de telle maniére, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent ; au moins de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croye qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur Patrie, & qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles. Par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qui se puisse imaginer : il s'agissoit de la

la réputation d'un vieux Poëte Grec, dont depuis deux mille ans on ignore la Patrie auſſi-bien que le tems de ſa mort. Les deux Parties avoüoient que c'étoit un Poëte excellent ; il n'étoit queſtion que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux ; mais parmi ces diſtributeurs de réputation, les uns faiſoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle, elle étoit bien vive ; car on ſe diſoit cordialement de part & d'autre des injures ſi groſſiéres, on faiſoit des plaiſanteries ſi améres, que je n'admirois pas moins la maniére de diſputer, que le ſujet de la diſpute. Si quelqu'un, diſois-je en moi-même, étoit aſſez étourdi pour aller devant un de ces défenſeurs du Poëte Grec attaquer la réputation de quelque honnête Citoyen, il ne ſeroit pas mal relevé, & je crois que ce zéle ſi délicat ſur la réputation des morts, s'embraſeroit d'une bonne maniére pour défendre celle des vivans ; mais quoiqu'il en ſoit, ajoutois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des Cenſeurs de ce Poëte, que le ſéjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine ſi implacable : ils frapent à preſent des coups en l'air, mais que ſeroit-ce ſi leur fureur étoit animée par la préſence d'un ennemi ?

Ceux, dont je te viens de parler, disputent en langue vulgaire, & il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare, qui semble ajouter quelque chose à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers, où l'on voit comme une mêlée noire & épaisse de ces sortes de gens; ils se nourrissent de distinctions, ils vivent de raisonnemens obscurs & de fausses conséquences; ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre: on a vu une nation entiére chassée de son Pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle, pour parer aux nécessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

A Paris le dernier de la Lune de Zilbazé, 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE Roi de France est vieux; nous n'avons point d'exemples dans nos Histoires d'un Monarque qui ait si long-tems régné. On dit qu'il posséde à un très-haut degré

degré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie, sa famille, sa Cour, son Etat ; on lui a souvent entendu dire que de tous les Gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre Auguste Sultan, lui plairoit le mieux, tant il fait cas de la politique Orientale.

J'ai étudié son caractère, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre. Par exemple, il a un Ministre qui n'a que dix-huit ans, & une Maîtresse qui en a quatre-vingt, il aime sa Religion, & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur ; quoiqu'il fuie le tumulte des Villes, & qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jusqu'au soir, qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires, mais il craint autant de voir un bon Général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être en même-tems comblé de plus de richesses, qu'un Prince n'en sçauroit espérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent ; mais il paye aussi libéralement les assiduités, ou plutôt l'oisiveté de ses Courtisans,

ſans, que les campagnes laborieuſes de ſes Capitaines; ſouvent il préfére un homme qui le deshabille, ou qui lui donne la ſerviette, lorſqu'il ſe met à table, à un autre qui lui prend des Villes, ou lui gagne des Batailles: il ne croit pas que la grandeur ſouveraine doive être gênée dans la diſtribution des graces; & ſans examiner ſi celui qu'il comble de biens, eſt homme de mérite, il croit que ſon choix va le rendre tel; auſſi lui a-t'on vu donner une petite penſion à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il eſt magnifique, ſur-tout dans ſes bâtimens: il y a plus de Statues dans les Jardins de ſon Palais, que de Citoyens dans une grande Ville. Sa Garde eſt auſſi forte que celle du Prince, devant qui tous les trônes ſe renverſent; ſes armées ſont auſſi nombreuſes, ſes reſſources auſſi grandes, & les finances auſſi inépuiſables.

A Paris, le 7. de la Lune de Maharran 1713.

LETTRE XXXVI.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

C'Eſt une grande queſtion parmi les hommes, de ſçavoir, s'il eſt plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laiſſer; il me ſemble qu'il y a bien des raiſons pour & contre. Si les Européens diſent, qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuſes les perſonnes que l'on aime, nos Aſiatiques répondent, qu'il y a de la baſſeſſe aux hommes de renoncer à l'empire, que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit, que le grand nombre des femmes enfermées eſt embarraſſant, ils répondent que dix femmes qui obéiſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent à leur tour, que les Européens ne ſçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur ſont pas fidéles, on leur répond que cette fidélité qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites; que nos femmes ſont trop à nous; qu'une poſſeſſion ſi tranquile ne nous laiſſe rien à déſirer, ni à craindre; qu'un peu de co-

quetterie est un sel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi, seroit embarrassé de décider; car si les Asiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'Amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde; ils seront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de sçavoir, si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un Philosophe très-galant, la nature n'a jamais dicté une telle loi, l'empire que nous avons sur elle, est une véritable tirannie; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conséquent plus d'humanité & de raison; ces avantages qui devoient, sans doute, leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il eſt vrai que nous n'avons ſur les femmes qu'un pouvoir tirannique, il ne l'eſt pas moins qu'elles ont ſur nous un empire naturel, celui de la beauté, à qui rien ne réſiſte. Le nôtre n'eſt pas de tous les Pays, mais celui de la beauté eſt univerſel; pourquoi aurions-nous donc un privilége? Eſt-ce parce que nous ſommes les plus forts? Mais c'eſt une véritable injuſtice; nous employons toutes ſortes de moyens pour leur abattre le courage; les forces ſeroient égales, ſi l'éducation l'étoit auſſi: éprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis, & nous verrons ſi nous ſommes ſi forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité ſur leurs maris; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Iſis, & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On diſoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéiſſoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la ſervitude du ſexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puiſſe être cité.

Tu verras, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce Pays-ci, où l'on aime à

ſoutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le Prophête a décidé la queſtion, & a réglé les droits de l'un & de l'autre ſexe : Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris, leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré ſur elles.

A Paris, le 26. de la Lune de Gemmadi, 2. 1713.

LETTRE XXXVIII.

HAGI * IBBI au Juif BEN JOSUE', Proſélite Mahométan.

A Smirne.

IL me ſemble, Ben Joſué, qu'il y a toujours des ſignes éclatans, qui préparent la naiſſance des hommes extraordinaires, comme ſi la nature ſouffroit une eſpéce de criſe, & que la puiſſance céleſte ne produiſit qu'avec effort.

Il n'y a rien de ſi merveilleux que la naiſſance de Mahomet. Dieu, qui par les Décrets de ſa Providence, avoit réſolu dès le commencement d'envoyer aux hommes ce grand Prophête, pour enchaîner Satan, créa une lumiére deux mille ans

* Hagi eſt une homme qui a fait le pélerinage de la Méque.

ans avant Adam qui passant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusqu'à lui, comme un témoignage autentique qu'il étoit descendu des Patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même Prophête, que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne cessât d'être Immonde, & que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, & la joye parut sur son visage dès sa naissance : la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même ; toutes les Idoles se prosternérent, les Trônes furent renversés, Lucifer fut jetté au fond de la mer, & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abîme, & s'enfuit sur le Mont Cabés, d'où avec une voix terrible, il apella les Anges.

Cette nuit Dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne pût passer : l'art des Magiciens & Négromans se trouva sans vertu, on entendit une voix du Ciel qui disoit ces paroles : J'ai envoyé au monde mon ami fidéle.

Selon le témoignage d'Isben Aben, Historien Arabe, les générations des Oiseaux, des Nuées, des Vents, & tous les escadrons des Anges se réunirent pour

élever cet enfant, & se disputérent cet avantage. Les Oiseaux disoient dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les Vents murmuroient, & disoient : C'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui aporter de tous les endroits les odeurs les plus agréables. Non, non, disoient les Nuées, non, c'est à nos soins qu'il sera confié ; parce que nous lui ferons part à tous les instans de la fraîcheur des eaux. Là-dessus les Anges indignés, s'écrioient : Que nous restera-t'il donc à faire ? Mais une voix du Ciel fut entenduë, qui termina toutes les disputes : Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce qu'heureuses les mammelles qui l'alaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maison qu'il habitera, & le lit où il reposera.

Après tant de témoignaggés si éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte Loi. Que pouvoit faire davantage le Ciel, pour autoriser sa Mission divine, à moins que de renverser la nature, & de faire périr les hommes mêmes, qu'il vouloit convaincre.

De Paris, le 20. de la Lune de Regeb 1713.

LET-

LETTRE XXXVIII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

DE's qu'un grand eſt mort, on s'aſſemble dans une Moſquée, l'on fait ſon Oraiſon funébre, qui eſt un diſcours à ſa louange, avec lequel on ſeroit bien embarraſſé de décider au juſte du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funébres; il faut pleurer les hommes à leur naiſſance & non pas à leur mort. A quoi ſervent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ſes derniers momens, les larmes mêmes de ſa famille, & la douleur de ſes amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſçavons quand nous devons nous affliger ou nous réjouir; nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes, ou de fauſſes joyes.

Quand je vois le Mogol, qui toutes les années va ſottement ſe mettre dans une balance, & ſe faire peſer comme un bœuf; quand je vois les peuples ſe réjouir

de ce que ce Prince eſt devenu plus matériel, c'eſt-à-dire, moins capable de les gouverner, j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 1c. de la Lune de Regeb. 1713.

LETTRE XXXIX.

Le premier Eunuque noir à USBEK.

ISmaël, un de tes Eunuques noirs, vient de mourir, magnifique Seigneur, & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les Eunuques ſont extrêmement rares à préſent, j'avois penſé de me ſervir d'un Eſclave noir, que tu as à la campagne; mais je n'ai pu juſqu'ici le porter à ſouffrir qu'on le conſacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'eſt ſon avantage, je voulus l'autre jour uſer à ſon égard d'un peu de rigueur, & de concert avec l'Intendant de tes jardins, j'ordonnai que malgré lui on le mit en état de te rendre les ſervices qui flatent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'oſe pas même regarder; mais il ſe mit à hurler comme ſi on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échapa de nos mains, & évita

ta le fatal couteau. Je viens d'aprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant que je n'ai conçu ce dessein, que par un desir infatigable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi; cependant je te jure par les cent mille Prophêtes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chére, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

Du Serrail de Fatmé, le 7. de la Lune de Mabarran 1713.

LETTRE XL.

PHARAN à USBEK, son Souverain Seigneur.

SI tu étois ici, magnifique Seigneur, je paroitrois à ta vuë tout couvert de papier blanc; il n'y en auroit pas assez encore pour écrire toutes les insultes que ton premier Eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable; il a animé contre

moi le cruel Intendant de tes jardins, qui depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : J'ai un Maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux Esclave qui soit sur la terre !

Je te l'avouë, magnifique Seigneur, je ne me croyois pas destiné à de plus grandes misères ; mais ce traître d'Eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées, c'est-à-dire à une exécution, qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui en naissant ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, se consolent, peut-être, sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur ; mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, si je ne mourrois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime Seigneur, dans une humilité profonde : fais en sorte que je sente les effets de cette vertu si respectée, & qu'il ne soit pas dit que par ton ordre

ordre il y ait sur la terre un malheureux de plus.

Des Jardins de Fatmé, le 7. de la Lune de Mabarran 1713.

LETTRE XLI.

USBEK à PHARAN.

Aux Jardins de Fatmé.

RECevez la joye dans votre cœur, & reconnoissez ces sacrés caractères, faites-les baiser au grand Eunuque & à l'Intendant de mes jardins ; je leur défens de mettre la main sur vous jusqu'à mon retour : dites-leur d'acheter l'Eunuque qui manque ; acquittez-vous de votre devoir, comme si vous m'aviez toujours devant les yeux ; car sçachez que plus mes bontés sont grandes, plus vous en serez puni, si vous en abusez.

De Paris, le 25. de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XLII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL y a en France trois sortes d'Etats, l'Eglise, l'Epée & la Robe. Chacun a un

mépris ſouverain pour les deux autres ; tel, par exemple, que l'on devroit mépriſer, parce qu'il eſt un ſot, ne l'eſt ſouvent que parce qu'il eſt homme de Robe.

Il n'y a pas juſqu'aux plus vils artiſans qui ne diſputent ſur l'excellence de l'art qu'ils ont choiſi ; chacun s'éleve au-deſſus de celui qui eſt d'une profeſſion différente, à proportion de l'idée qu'il s'eſt fait de la ſupériorité de la ſienne.

Les hommes reſſemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la Province d'Erivan, qui, ayant reçu quelque grace d'un de nos Monarques, lui ſouhaita mille fois dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le Ciel le fit Gouverneur d'Erivan.

J'ai lû dans une Relation, qu'un Vaiſſeau François ayant relâché à la Côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la juſtice à ſes Sujets ſous un arbre ; il étoit ſur ſon trône, c'eſt-à-dire, ſur un morceau de bois, auſſi fier que s'il eût été aſſis ſur celui du Grand Mogol : il avoit trois ou quatre Gardes avec des piques de bois ; un Paraſol, en forme de Dais, le couvroit de l'ardeur du ſoleil ; tous ſes ornemens & ceux de la Reine ſa femme, conſiſtoient en leur peau noire, & quelques

ques bagues. Ce Prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers, si on parloit beaucoup de lui en France, il croyoit que son nom devroit être porté d'un Pole à l'autre; & à la différence de ce Conquérant, de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit lui, qu'il devoit faire parler tout l'Univers.

Quand le Can de Tartarie a dîné, un Héraut crie, que tous les Princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble, & ce Barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les Rois du monde comme ses Esclaves, & les insulte réguliérement deux fois par jour.

A Paris, le 28. de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XLIII.

RHEDI A USBEK.

*A ****

HIer matin, comme j'étois au lit, j'entendis fraper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée par un homme avec qui j'avois lié quelque société, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son

Son habillement étoit beaucoup plus que modeſte, ſa perruque de travers n'avoit pas même été peignée, il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre ſon pourpoint noir, & il avoit renoncé pour ce jour-là aux ſages précautions, avec leſquelles il avoit coûtume de déguiſer le délabrement de ſon équipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai beſoin de vous tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes à faire, & je ſerai bien-aiſe que ce ſoit avec vous: il faut premiérement que nous allions à la rue Saint-Honoré parler à un Notaire, qui eſt chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres, je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me ſuis arrêté un moment au Fauxbourg Saint-Germain, où j'ai loué un Hôtel deux mille écus, & j'eſpére paſſer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment deſcendre: Commençons, me dit-il, par aller acheter un caroſſe, & établiſſons d'abord l'équipage: en effet, nous achetâmes non-ſeulement un caroſſe, mais auſſi pour cent mille francs de marchandiſe en moins d'une heure: tout cela ſe fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais, auſſi

ne

ne déplaça-t'il pas. Je rêvois ſur tout ceci, & quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication ſingulière de richeſſes & de pauvreté, de maniére que je ne ſçavois que croire; mais enfin je rompis le ſilence, & le tirant à quartier, je lui dis: Monſieur, qui eſt-ce qui payera tout cela? Moi, me dit-il, venez dans ma chambre, je vous montrerai des tréſors immenſes, & des richeſſes enviées des plus grands Monarques; mais elles ne le ſeront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le ſuis, nous grimpons à un cinquiéme étage, & par une échelle nous nous guindons à un ſixiéme, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de baſſins de terre remplis de diverſes liqueurs. Je me ſuis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui eſt d'aller viſiter mon œuvre: j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui ſoit ſur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à preſent toutes les qualités que les Philoſophes demandent pour faire la tranſmutation des métaux: j'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui ſont de vrai or par leur couleur,

leur quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouvra, mais que Raimon Lulle, & un million d'autres cherchérent toujours, est venu jusqu'à moi, & je me trouve aujourd'hui un heureux Adepte. Fasse le Ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire!

Je sortis, & je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colére, & laissai cet homme si riche dans son Hôpital. Adieu, mon cher Usbek, j'irai te voir demain, & si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

De Paris, le dernier de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XLIV.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

JE vois ici des gens qui disputent sans fin sur la Religion; mais il semble qu'ils combattent en même-tems à qui l'observera le moins.

Non-seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens, mais même meilleurs Citoyens, & c'est ce qui me touche; car dans

dans quelque Religion qu'on vive, l'observation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de Religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité, qui a établi la Religion qu'il professe ? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir, est sans doute, d'observer les régles de la société, & les devoirs de l'humanité ; car en quelque Religion qu'on vive, dès qu'on en supose une, il faut bien que l'on supose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une Religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes, on est sûr de lui plaire en les aimant aussi, c'est-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent.

On est bien plus sûr par-là de plaire à Dieu, qu'en observant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes, elles ne sont bonnes qu'avec égard, & dans la supposition que Dieu les a commandées : mais c'est la matiére d'une grande discussion ; on peut facilement s'y tromper, car il faut choisir celles d'une Religion entre celles de deux mille.

Un

Un homme faiſoit tous les jours à Dieu cette priére Seigneur, je n'entens rien dans les diſputes que l'on fait ſans ceſſe à votre ſujet : je voudrois vous ſervir ſelon votre volonté ; mais chaque homme que je conſulte, veut que je vous ſerve à la ſienne. Lorſque je veux vous faire ma priére, je ne ſçais en quelle langue je dois vous parler, je ne ſçais pas non plus en quelle poſture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout, l'autre veut que je ſois aſſis, l'autre exige que mon corps porte ſur mes genoux. Ce n'eſt pas tous, il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide, d'autres ſoutiennent que vous me regarderez avec horreur, ſi je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un Carvanſerai ; trois hommes qui étoient auprès de-là, me firent trembler : ils me ſoutinrent tous trois que je vous avois griévement offenſé ; l'un,* parce que cet animal étoit immonde ; l'autre, † parce qu'il étoit étouffé, l'autre enfin, § parce qu'il n'étoit pas poiſſon. Un Brachmane, qui paſſoit par-là, & que je pris pour Juge, me dit : Ils ont tort, car aparemment vous n'avez pas tué vous-même

* Un Juif. † Un Turc. § Un Arménien.

même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah ! vous avez commis une action abominable, & que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il, d'une voix sévére : que sçavez-vous si l'ame de votre Pere n'étoit pas passée dans cette bête ? Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne sois menacé de vous offenser ; cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous : je ne sçais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, est de vivre en bon Citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, & en bon Pere dans la famille que vous m'avez donnée.

A Paris, le 8. de la Lune de Chahban 1713.

LETTRE XLV.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

J'Ai une grande nouvelle à t'aprendre, je me suis réconciliée avec Zéphis ; le Serrail partagé entre nous s'est réuni ; il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix régne : oui, mon cher Usbek, viens y faire triompher l'Amour. Je

Je donnai à Zéphis un grand feſtin, où ta Mere, tes Femmes, & tes principales Concubines furent invitées ; tes tantes & pluſieurs de tes couſines s'y trouvérent auſſi ; elles étoient venues à cheval, couvertes du ſombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes de la campagne, où nous eſpérions être plus libres ; nous montâmes ſur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite bruſquement, nous n'eûmes pas le tems d'envoyer à la ronde, annoncer le Courouc : mais le premier Eunuque, toujours induſtrieux, prit une autre précaution ; car il joignit à la toile, qui nous empêchoit d'être vuës, un rideau ſi épais que nous ne pouvions abſolument voir perſonne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviére, qu'il faut traverſer, chacune de nous ſe mit, ſelon la coûtume, dans une boëte, & ſe fit porter dans le bateau ; car on nous dit que la riviére étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'aprocha de trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiére du jour. Un autre, qu'on trouva ſe baignant tout nud ſur le rivage, eut

le

le même ſort, & tes fidéles Eunuques ſacrifiérent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reſte de nos avantures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent ſi impétueux s'éleva, & un nuage ſi affreux couvrit les airs, que nos Matelots commencérent à ſe déſeſpérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes preſque toutes. Je me ſouviens que j'entendis la voix & la diſpute de nos Eunuques, dont les uns diſoient qu'il falloit nous avertir du péril, & nous tirer de notre priſon, mais leur Chef ſoutint toujours qu'il mourroit plutôt, que de ſouffrir que ſon Maître fût ainſi deshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le ſein de celui qui feroit des propositions ſi hardies. Une de mes Eſclaves, toute hors d'elle, courut vers moi deshabillée pour me ſecourir; mais un Eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit ſortie, pour lors je m'évanouis, & je ne revins à moi, que lorſque le péril fut paſſé.

Que les voyages ſont embarraſſans pour les femmes! les hommes ne ſont expoſés qu'aux périls qui menacent leur vie, & nous ſommes à tous les inſtans dans le péril de perdre notre vie, ou notre vertu.

Adieu

Adieu, mon cher Usbek, je t'adorerai toujours.

Du Serrail de Fatmé, le premier de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

CEux qui aiment à s'inſtruire, né ſont jamais oiſifs : quoique je ne ſois chargé d'aucune affaire importante, je ſuis cependant dans une occupation continuelle. Je paſſe ma vie à examiner ; j'écris le ſoir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vû, ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéreſſe, tout m'étonne : je ſuis comme un enfant, dont les organes encore tendres, ſont vivement frapés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être, nous ſommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les ſociétés : je crois devoir beaucoup à l'eſprit vif, & à la gayeté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en eſt également recherché : notre air étranger n'offenſe plus perſonne, nous jouiſſons même de la ſurpriſe où l'on eſt de

de nous trouver quelque politesse ; car les François n'imaginent pas que notre climat produise des hommes : cependant, il faut l'avouer, ils valent bien la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui : il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modestie une gayeté, que la vie retirée ôte toujours à nos Dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier, selon ma coûtume, sur cette foule de gens, qui y abordoient sans cesse, dont les caractéres me présentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme, dont la simplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi, de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laissant ces conversations générales à elles-mêmes : Vous trouverez, peut-être, en moi, lui dis-je, plus de curiosité que de politesse ; mais je vous suplie d'agréer que je vous fasse quelques questions ; car je m'ennuye de n'être au fait de rien, & de vivre avec des

des gens que je ne ſçaurois démêler : mon eſprit travaille depuis deux jours ; il n'y a pas un ſeul de ces hommes, qui ne m'ait donné la torture plus de deux cens fois, & cependant je ne les devinerois de mille ans ; ils me ſont plus inviſibles que les femmes de notre grand Monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous inſtruirai de tout ce que vous ſouhaiterez, d'autant mieux que je vous crois homme diſcret, & que vous n'abuſerez pas de ma confiance.

Qui eſt cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux Grands, qui eſt ſi familier avec vos Ducs, & qui parle ſi ſouvent à vos Miniſtres qu'on me dit être d'un accès ſi difficile ? Il faut bien que ce ſoit un homme de qualité ; mais il a la phyſionnmie ſi baſſe, qu'il ne fait guéres honneur aux gens de qualité, & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger, mais il me ſemble qu'il y a en général une certaine politeſſe commune à toutes les Nations, je ne lui trouve point de celle-là ; eſt-ce que vos gens de qualité ſont plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, eſt un Fermier : il eſt autant au-deſſus des autres par ſes richeſſes, qu'il eſt au-deſſous de tout le monde par

ſa

sa naissance, il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui : il est bien impertinent, comme vous voyez, mais il excelle par son Cuisinier ; aussi n'en est-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette Dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t'il un habit si lugubre avec un air si gai, & un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle, sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répondit-il, un Prédicateur, &, qui pis est, un Directeur ; tel que vous le voyez, il en sçait plus que les maris : il connoît le foible des femmes, elles sçavent aussi bien qu'il a le sien. Comment, dis-je ? il parle toujours de quelque chose qu'il apelle la Grace ? Non pas toujours, me répondit-il ; à l'oreille d'une jolie femme il parle encore plus volontiers de sa chûte : il foudroie en public, mais il est doux comme un agneau en particulier. Il me semble, dis-je pour lors, qu'on le distingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment si on le distingue ? C'est un homme nécessaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conseils, soins offi-

cieux, visites marquées; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde, c'est un homme excellent.

Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé, qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres, qui n'a pas d'esprit pour parler, mais parle pour avoir de l'esprit? C'est, me répondit-il, un Poëte, & le grotesque du genre humain: ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont, cela est vrai, & aussi ce qu'ils seront toute leur vie, c'est-à-dire, presque toujours les plus ridicules de tous les hommes; aussi ne les épargne-t'on point: on verse sur eux le mépris à pleines mains; la famine a fait entrer celui-ci dans cette maison, & il y est bien reçu du Maître & de la Maîtresse, dont la bonté & la politesse ne se démentent à l'égard de personne: il fit leur épithalame lorsqu'ils se mariérent; c'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie, car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajoûta-t'il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'Orient: il y a parmi nous des mariages heureux, & des femmes, dont la vertu est un gardien sévére. Les

gens,

gens, dont nous parlons, goûtent entre eux une paix qui ne peut être troublée; ils sont aimés & estimés de tout le monde: il n'y a qu'une chose, c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde, ce qui fait qu'il y a quelquefois mauvaise compagnie: ce n'est pas que je les désaprouve, il faut vivre avec les gens tels qu'ils sont: les gens qu'on dit être de bonne compagnie, ne sont souvent que ceux dont le vice est plus raffiné, & peut être, qu'il en est comme des poisons, dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis je tout bas, qui a l'air si chagrin? je l'ai pris d'abord pour un étranger; car, outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France, & n'aprouve pas votre Gouvernement. C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles, où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siége, où il n'ait pas monté à la tranchée: il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la Mo-

narchie ; & à la différence de ces Philoſophes, qui diſent qu'on ne jouit que du preſent, & que le paſſé n'eſt rien ; il ne jouit, au contraire, que du paſſé, & n'éxiſte que dans les campagnes qu'il a faites : il reſpire dans les tems qui ſe ſont écoulés, comme les Héros doivent vivre dans ceux qui paſſeront après eux. Mais pourquoi, dis je, a-t'il quitté le ſervice ? Il ne l'a pas quitté, me répondit ; mais le ſervice l'a quitté ; on l'a employé dans une petite place, où il racontera le reſte de ſes jours ; mais il n'ira jamais plus loin, le chemin des honneurs lui eſt fermé. Et pourquoi cela, lui dis-je ? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'eſt de n'élever jamais les Officiers, dont la patience a langui dans les emplois ſubalternes ; nous les regardons comme des gens, dont l'eſprit s'eſt comme rétréci dans les détails, & qui, par une habitude de petites choſes, ſont devenus incapables des plus grandes : nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualités d'un Général à trente ans, ne les aura jamais ; que celui qui n'a pas ce coup d'œil, qui montre tout d'un coup un terrain de pluſieurs lieues dans toutes ces ſituations différentes, cette preſence d'eſprit, qui fait que dans une victoire on ſe ſert de tous ſes

avan-

avantages, & dans un échec de toutes ſes reſſources, n'acquerra jamais ces talens. C'eſt pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands & ſublimes, que le Ciel a partagés non-ſeulement d'un cœur, mais auſſi d'un génie héroïque, & des emplois ſubalternes pour ceux, dont les talens le ſont auſſi. De ce nombre ſont ces gens, qui ont vieilli dans une guerre obſcure; ils ne réuſſiſſent, tout au plus, qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie, & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoibliſſent.

Un moment après, la curioſité me reprit, & je lui dis: Je m'engage à ne vous plus faire de queſtions, ſi vous voulez encore ſouffrir celle-ci. Qui eſt ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'eſprit, & tant d'impertinence? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & ſe ſçait ſi bon gré d'être au monde? C'eſt un homme à bonnes fortunes, me dit-il. A ces mots des gens entrérent, d'autres ſortirent, on ſe leva, quelqu'un vint parler à mon Gentilhomme, & je reſtai auſſi peu inſtruit qu'auparavant. Mais un moment après, je ne ſçais par quel hazard, ce jeune homme ſe trouva auprès de moi, & m'adreſſant la parole: Il faut

beau, voudriez-vous, Monsieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la Maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal : il y a bien certaine femme dans le monde, qui pestera un peu, mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris, mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder ; car, entre vous & moi, je ne vaut pas grand'chose. Aparemment, Monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, Monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un pere, j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de me perdre : nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris, & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprens, lui dis je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave Magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages, vous deviendriez plus propre à garder nos Dames qu'à leur plaire. Le

feu

feu me monta au visage, & je crois que pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un Pays, où l'on tolére de pareilles gens, & où on laisse vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie, & l'injustice conduisent à la considération ? où l'on estime un homme, parce qu'il ôte une fille à son pere, une femme à son mari, & trouble les sociétés les plus douces & les plus saintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la séduction ; la lumiére du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu, qui les rend semblables aux Anges & aux Puissances incorporelles. Terre natale & chérie, sur qui le soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles, qui obligent cet astre à se cacher, dès qu'il paroît dans le noir Occident.

A Paris, le 5. de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVII.

RICA à USBEK.

A ***.

ETant l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un Dervis extraordinairement habillé; sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde, il avoit les pieds nuds, son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu; le tout me parut si bizarre, que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un Peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'aprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus Capucin. On m'a dit, ajouta-t'il, Monsieur, que vous retournez bien-tôt à la Cour de Perse, où vous tenez un rang distingué; je viens vous demander votre protection, & vous prier de nous obtenir du Roi une petite habitation auprès de Casbin, pour deux ou trois Religieux. Mon Pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse? Moi, Monsieur, me dit-il? Je m'en donnerai bien de garde; je suis ici Provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Et que

que diable me demandez-vous donc ? C'eſt, me répondit-il, que ſi nous avions cet hoſpice, nos Peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs Religieux. Vous les connoiſſez aparamment, lui dis-je, ces Religieux ? Non, Monſieur, je ne les connois pas. Hé morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perſe ? C'eſt un beau projet de faire reſpirer l'air de Caſbin à deux Capucins ; cela ſera très-utile, & à l'Europe, & à l'Aſie ; il eſt fort néceſſaire d'intéreſſer là-dedans des Monarques. Voilà ce qui s'apelle de belles Colonies ; allez, vous & vos ſemblables, n'êtes point faits pour être tranſplantés, & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

A Paris, le 15. de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVIII.

RICA à ***.

J'Ai vu des gens chez qui la vertu étoit ſi naturelle, qu'elles ne ſe faiſoit pas même ſentir ; ils s'attachoient à leur devoir ſans s'y plier, & s'y portoient comme par inſtinct : bien loin de relever par

leurs discours leurs rares qualités, il semble qu'elles n'avoient pas percé jusqu'à eux. Voilà les gens que j'aime, non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige, dont le recit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le Ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces insectes, qui osent faire paroître un orgueil qui deshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes; leurs conversations sont un miroir qui presente toujours leur impertinente figure: ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent, les grossisse à vos yeux; ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé; ils sont un modéle universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractére nous accabla pendant deux heures, de lui, de son mérite & de ses talens; mais comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de

de parler ; la conversation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme, qui paroissoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations ; quoi toujours des sots, qui se peignent eux-mêmes, & qui ramènent tout à eux ? Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur ; ; il n'y a qu'à faire comme moi, je ne me loue jamais, j'ai du bien, de la naissance, je fais de la dépense, mes amis disent que j'ai quelque esprit ; mais je ne parle jamais de tout cela : si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent, & pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas : Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres.

A Paris, le 20. de la Lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE XLIX.

NARGUM, Envoyé de Perſe en Moſcovie, à USBEK.

A Paris.

ON m'a écrit d'Iſpahan, que tu avois quitté la Perſe, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'aprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans dans ce Pays-ci, où j'ai terminé pluſieurs négociations importantes.

Tu ſçais que le Czar eſt le ſeul des Princes Chrétiens, dont les intérêts ſoient mêlés avec ceux de la Perſe, parce qu'il eſt ennemi des Turcs comme nous.

Son empire eſt plus grand que le nôtre; car on compte deux mille lieues depuis Moſcou juſqu'à la dernière place de ſes Etats du côté de la Chine.

Il eſt le maître abſolu de la vie & des biens de ſes Sujets, qui ſont tous eſclaves, à la réſerve de quatre familles. Le Lieutenant des Prophêtes, le Roi des Rois, qui a le Ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de ſa puiſſance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fut une peine d'en être exilé ; cependant dès qu'un Grand est disgracié, on le relégue en Sibérie.

Comme la Loi de notre Prophête nous défend de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniére de recevoir leurs Hôtes, qui n'est point du tout Persane. Dès qu'un étranger entre dans la maison, le mari lui presente sa femme, l'étranger la baise, & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les Peres, au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas ; cependant on ne sçauroit croire combien les femmes Moscovites aiment à être battues ; elles ne peuvent comprendre qu'elles possédent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut : une conduite opposée de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une Lettre qu'une d'elles écrivit derniérement à sa Mére.

MA CHERE MERE,

JE suis la plus malheureuse femme du monde : il n'y a rien que je n'aye fait

pour

pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réuſſir. Hier j'avois mille affaires dans la maiſon, je ſortis & je demeurai tout le jour dehors : je crus à mon retour qu'il me battroit fort bien ; mais il ne me dit pas un ſeul mot. Ma ſœur eſt bien autrement traitée : ſon mari la roue de coups tous les jours ; elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'aſſomme ſoudain ; ils s'aiment beaucoup auſſi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'eſt ce qui la rend ſi fiére, mais je ne lui donnerai pas long-tems ſujet de me mépriſer ; j'ai réſolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce ſoit : je le ferai ſi bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié, il ne ſera pas dit que je ne ſerai pas battuë, & que je vivrai dans la maiſon ſans que l'on penſe à moi ; la moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon, & je crois que ſi quelque voiſin venoit au ſecours, je l'étranglerois. Je vous ſuplie, ma chére Mere, de vouloir bien repreſenter à mon mari, qu'il me traite d'une maniére indigne. Mon Pere, qui eſt un ſi honnête homme, n'agiſſoit pas de même ; & il me ſouvient, lorſque j'étois petite fille, qu'il me ſembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embraſſe, ma chére Mére.

Les

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'Empire, quand ce seroit pour voyager : ainsi séparés des autres Nations par les loix du Pays, ils ont conservé leurs anciennes coûtumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fut possible qu'on en pût avoir d'autres.

Mais le Prince, qui régne à present, a voulu tout changer ; il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe : le Clergé & les Moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les Arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa Nation oubliée jusqu'ici ; & presque uniquement comme d'elle-même.

Inquiet & sans cesse agité ; il erre dans ses vastes Etats, laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres Provinces & de nouveaux Royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek, donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscou, le 2. de la Lune de Chalvæl 1713.

LET-

LETTRE LI.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'Etois l'autre jour dans une ſociété, où je me divertis aſſez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges : une de quatre-vingt ans une de ſoixante, une de quarante, laquelle avoit une niéce, qui pouvoit en avoir vingt ou vingt-deux. Un certain inſtinct me fit aprocher de cette derniere, & elle me dit à l'oreille : Que dites-vous de ma tante, qui, à ſon âge, veut avoir des Amans, & fait encore la jolie ? Elle a tort, lui dis-je, c'eſt un deſſein qui ne convient qu'à vous. Un moment après je me trouvai auprès de ſa tante, qui me dit : Que dites-vous de cette femme, qui a pour le moins ſoixante ans, qui a paſſé aujourd'hui plus d'une heure à ſa toilette ? C'eſt du tems perdu, lui dis-je, & il faut avoir vos charmes pour devoir y ſonger. J'allai à cette malheureuſe femme de ſoixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorſqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t'il rien de ſi ridicule ? Voyez cette femme, qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans couleur de feu ; elle

elle veut faire la jeune, & elle y réuſſit, car cela aproche de l'enfance. Ah ! bon Dieu : dis-je en moi-même, ne ſentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'eſt, peut être, un bonheur, diſois-je enſuite, que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui. Cependans j'étois en train de me divertir, & je dis : Nous avons aſſez monté, deſcendons à preſent, & commençons par la vieille qui eſt au ſommet. Madame, vous vous reſſemblez ſi fort, cette Dame à qui je viens de parler, & vous, qu'il ſemble que vous ſoyez deux ſœurs, & je ne crois pas que vous ſoyez plus âgées l'une que l'autre. Hé vraiment, Monſieur, me dit elle, lorſque l'un mourra, l'autre devra avoir grand'peur ; je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de ſoixante ans. Il faut, Madame, que vous décidiez un parti que j'ai fait : J'ai gagé que cette Dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait ſix mois de différence. Bon, m'y voilà ; continuons. Je deſcendis encore ; & j'allai à la femme de quarante ans Madame, faites-moi la grace de me dire, ſi c'eſt pour rire que vous apel-

apellez cette Demoiselle, qui est à l'autre table, votre niéce ? Vous êtes aussi jeune qu'elle, elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint.... Attendez, me dit elle, je suis sa tante ; mais sa mere avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi ; nous n'étions pas de même lit ; j'ai ouï dire à feu ma sœur, que sa fille & moi nâquîmes la même année. Je le disois bien, Madame, & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse ; hé, comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? Elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes & pour se dérober la plus affligeante de toutes les idées.

A Paris, le 3 de la Lune de Chalval 1713.

LETTRE LII.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

JAmais passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou, Eunuque blanc,

blanc, pour mon Esclave Zélide ; il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferai-je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui presente ?

Que veut elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie, qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile, qui se rapellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus ; qui toujours prêt à se donner, & ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, & lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition ?

Eh quoi ? être toujours dans les images & dans les fantômes, ne vivre que pour imaginer ? se trouver toujours auprès des plaisirs, & jamais dans les plaisirs ? languissante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets ?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espéce, fait uniquement pour garder, & jamais pour posséder. Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préfères mon air libre & ma ſenſibilité pour les plaiſirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai ouï dire mille fois, que les Eunuques goûtent avec les femmes une ſorte de volupté, qui nous eſt inconnue; que la nature ſe dédommage de ſes pertes, qu'elle a des reſſources qui réparent le déſavantage de leur condition, qu'on peut bien ceſſer d'être homme, mais non pas d'être ſenſible, & que dans cet état on eſt comme dans un troiſiéme ſens, où l'on ne fait, pour ainſi dire, que changer de plaiſir.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre; c'eſt quelque choſe de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-deſſus, & fais-moi ſçavoir ſi tu veux que le mariage s'accompliſſe dans le Serrail. Adieu.

Du Serrail d'Iſpahan, le 5. de la Lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIII.

RICA à USBEK.

*A. ***.*

J'Etois ce matin dans ma chambre, laquelle, comme tu ſçais, n'eſt ſéparée des

des autres que par une cloiſon fort mince, & percée en pluſieurs endroits ; de maniére qu'on entend tout ce qui ſe dit dans la chambre voiſine. Un homme qui ſe promenoit à grands pas, diſoit à un autre : Je ne ſçais ce que c'eſt, mais tout ſe tourne contre moi ; il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur, & je me ſuis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les converſations, ſans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adreſſé la parole. J'avois préparé quelques ſaillies pour relever mon diſcours, jamais on n'a voulu ſouffrir que je les fiſſe venir : j'avois un conte fort joli à faire, mais à meſure que j'ai voulu l'aprocher, on l'a eſquivé comme ſi je l'avois fait exprès : j'ai quelques bons mots, qui depuis quatre jours vieilliſſent dans ma tête, ſans que j'en aye pu faire le moindre uſage : ſi cela continue, je crois qu'à la fin je ſerai un ſot : il ſemble que ce ſoit mon étoile, & que je ne puiſſe m'en diſpenſer. Hier j'avois eſpéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'impoſent point, & je devois dire les plus jolies choſes du monde ; je fus plus d'un quart-d'heure à diriger ma converſation ; mais elles ne tinrent jamais un propos ſui-

vi, & elles coupérent, comme des Parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise, la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir; je ne sçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient dans l'idée une chose, reprit l'autre : Travaillons de concert a nous donner de l'esprit, associons-nous pour cela : nous nous dirons chacun tous les jours de quoi nous devons parler, & nous ous secourerons si bien, que si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos pièces, nous l'attirerons nous-mêmes; & s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence : nous conviendrons des endroits où il faudra aprouver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait, & à gorge déployée : tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, & qu'on admirera la vivacité de notre esprit, & le bonheur de nos reparties : nous nous protégerons par des signes de tête mutuels : tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second : j'entrerai avec toi dans une maison, & je m'écrierai en te montant : Il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que Monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue, & je me tournerai vers toi; il ne

s'y

s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je reciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras: J'y étois quand il les fit; c'étoit dans un soupé, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira: Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent, ils ne s'épargnent pas; voyons comment il sortira de-là, à merveille; quelle presence d'esprit! Voilà une véritable bataille; mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés dès la veille. Il faudra acheter de certains Livres, qui sont des recueils de bons mots, composés à l'usage de ceux qui n'ont pas d'esprit & qui en veulent contrefaire; tout dépend d'avoir des modéles. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure toute remplie de bons mots; mais il faudra avoir une attention, c'est de soutenir leur fortune; ce n'est pas tout que de dire un bon mot, il faut le publier, il faut le répandre & le semer par tout, sans cela autant de perdu, & je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, & que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito*, & c'est la seule chose qui peut nous consoler dans

dans cette occaſion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre : fais ce que je te dirai, & je te promets avant ſix mois une place à l'Académie, c'eſt pour te dire que le travail ne ſera pas long ; car pour lors tu pourras renoncer à ton art, tu ſeras homme d'eſprit, malgré que tu en aies. On remarque en France que dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on apelle l'eſprit du corps : tu en feras de même, & je ne crains pour toi que l'embarras des aplaudiſſemens.

A Paris, le 4. de la Lune de Zilcade, 1714.

LETTRE LIV.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

CHez les Peuples d'Europe, le premier quart-d'heure du mariage aplanit toutes les difficultés ; les dernières faveurs ſont toujours de même date que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Perſanes, qui diſputent le terrein quelquefois des mois entiers ; il n'y a rien de ſi plénier : ſi elles ne perdent rien, c'eſt qu'elles n'ont rien à perdre ; mais on ſait toujours, choſe honteuſe ! le moment de

de leur défaite, & sans consulter les Astres, on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque jamais de leurs femmes, c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux, que personne ne console, ce sont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes méprisent, ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t'il point de Pays où ils soient en si petit nombre, que chez les François: leur tranquilité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes; c'est, au contraire, sur la mauvaise opinion qu'ils en ont: toutes les sages précautions des Asiatiques, les voiles qui les couvrent, les prisons où elles sont détenues, la vigilance des Eunuques, leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie du sexe, qu'à la lasser. Ici les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit seul posséder sa femme, seroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un

insensé, qui voudroit jouir de la lumiére du soleil, à l'exclusion des autres hommes.

Ici un mari qui aime sa femme, est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre, qui abuse de la nécessité de la loi pour supléer aux agrémens qui lui manquent, qui se sert de tous ses avantages au préjudice d'une société entiére, qui s'aproprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement, & qui agit autant qu'il est en lui pour renverser une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude : on se sent en état de faire diversion par-tout. Un Prince se console de la perte d'une place, par la prise d'une autre. Dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahor ?

Un homme, qui en général souffre les infidélités de sa femme, n'est point désaprouvé, au contraire on le loue de sa prudence ; il n'y a que les cas particuliers qui deshonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Dames vertueuses, & on peut dire qu'elles sont distinguées, mon conducteur me les faisoit toujours remarquer ; mais elles étoient toutes

toutes si laides, qu'il faut être un Saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce Pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guéres de constance : ils croyent qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme, qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle de son côté leur promet d'être toujours aimable, & si elle manque à sa parole, ils ne se croyent plus engagés à la leur.

A Paris, le 7. de la Lune de Zilcade 2. 1713.

LETTRE LV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE jeu est très en usage en Europe ; c'est un état que d'être joueur : ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de probité ; il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens sans examen : quoiqu'il n'y ait personne qui ne sçache qu'en jugeant ainsi, il s'est trompé

très-souvent ; mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur-tout très-adonnées : il est vrai qu'elles ne s'y livrent guére dans leur jeunesse, que pour favoriser une passion plus chére ; mais à mesure qu'elles veillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir, & cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris, & pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'a la vieillesse la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'achéve.

J'ai vu souvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix siécles, rangées autour d'une table, je les ai vues dans leurs espérances, dans leurs craintes, dans leurs joies, sur-tout dans leurs fureurs, tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'apaiser, & que la vie alloit les quitter avant leur désespoir ; tu aurois été en doute, si ceux qu'elles payoient, étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il semble que notre saint Prophête ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison ; il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient

tient ensévelie ; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de hazard, & quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'amour parmi nous ne porte ni trouble, ni fureur ; c'est une passion languissante, qui laisse notre ame dans le calme ; la pluralité des femmes nous sauve de leur empire, elle tempére la violence de nos desirs.

A Paris, le 18. de la Lune de Zilbazé, 1714.

LETTRE LVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LEs libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de Dervis ; ces Dervis font trois vœux, d'obéissance, de pauvreté & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous ; quant au second, je te répons qu'il ne l'est point, je te laisse à juger du troisiéme.

Mais quelques riches que soyent ces Dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres : notre glorieux Sultan renonceroit plûtôt à ses magnifiques & su-

blimes titres ; ils ont raiſon, car ce titre de pauvre les empêche de l'être.

Les Médecins, & quelques-uns de ces Dervis, qu'on apelle Confeſſeurs, ſont toujours ici ou trop eſtimés, ou trop mépriſés ; cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des Médecins que des Confeſſeurs.

Je fus l'autre jour dans un Couvent de ces Dervis : un d'entr'eux, vénérable par ſes cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement, & après m'avoir fait voir toute la maiſon, il me mena dans le jardin, où nous nous mîmes à diſcourir. Mon Pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la Communauté ? Monſieur, me répondit il avec un air très-content de ma queſtion, je ſuis Caſuiſte. Caſuiſte, repris-je ? Depuis que je ſuis en France, je n'ai pas ouï parler de cette charge. Hé quoi ! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un Caſuiſte ? Hé bien écoutez, je vais vous en donner une idée, qui ne vous laiſſera rien à deſirer. Il y a deux ſortes de péchés ; de mortels, qui excluent abſolument du Paradis ; de véniels, qui offenſent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : or, tout notre art conſiſte à bien diſtinguer ces deux ſortes de péchés ; car,

à

à la réserve de quelques libertins, tous les Chrétiens veulent gagner le Paradis; mais il n'y a guéres personne qui ne le veuille gagner au meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait son affaire: il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection, & comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premiéres places, aussi ils entrent en Paradis le plus juste qu'ils peuvent; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit; leur but est de n'en faire, ni plus, ni moins. Ce sont des gens qui raviſſent le Ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui disent à Dieu: Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur, vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses; comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires, Monsieur. Ce n'est pas tout pourtant, vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui le commet: celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sûreté de

conscience ; & comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un Casuiste peut leur donner un degré de bonté, qu'elles n'ont point en les qualifiant telles ; & pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli ; je vous en fais voir les rafinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. Mon Pere, lui dis-je, cela est fort bon ; mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel ? Si le Grand Sophi avoit dans sa Cour un homme comme vous, qui fit à son égard ce que vous faites contre votre Dieu, qui mît de la différence entre ses ordres, & qui aprît à ses Sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure. Là-dessus je saluai mon Dervis, & le quittai sans attendre sa réponse.

A Paris, le 23. de la Lune de Maharran 1714.

LET-

LETTRE LVII.

RICA à RHEDI.

A Veniſe.

A Paris, mon cher Rhedi, il y a bien des métiers. Là un homme obligeant vient pour un peu d'argent, vous offrir le ſecret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les Eſprits Aëriens, pourvu que vous ſoyez ſeulement trente ans ſans voir de femmes.

Vous trouverez enſuite des devins ſi habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils ayent ſeulement eu un quart d'heure de converſation avec vos domeſtiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt, & renaît tous les jours, & ſe cueillit la centiéme fois plus douloureuſement que la premiére.

Il y en a d'autres, qui réparant par la force de leur art toutes les injures du tems, ſçavent rétablir ſur un viſage une beauté qui chancelle, & même rapeller une femme du ſommet de la vieilleſſe, pour la faire deſcendre juſqu'à la jeuneſſe la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre dans une Ville, qui eſt la mere de l'invention.

Les revenus des Citoyens ne s'y affermment point, & ils ne conſiſtent qu'en eſprit & en induſtrie; chacun a la ſienne, qu'il fait valoir de ſon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de Loi, qui pourſuivent le revenu de quelque Moſquée, auroit auſſi-tôt compté les ſables de la mer, & les Eſclaves de notre Monarque.

Un nombre infini de Maîtres de langues, d'arts & de ſciences, enſeignent ce qu'ils ne ſçavent pas; & ce talent eſt bien conſidérable, car il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour montrer ce qu'on ſçait; mais il en faut infiniment pour enſeigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que ſubitement, la mort ne ſçauroit autrement exercer ſon empire; car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remédes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques ſont tendues de filets inviſibles, où ſe vont prendre tous les acheteurs: l'on en ſort pourtant quelquefois à bon marché; une jeune Marchande cajole un homme une heure entiére, pour lui faire acheter un paquet de curdents.

Il

Il n'y a perſonne qui ne ſorte de cette Ville plus précautionné qu'il n'y eſt entré : à force de faire part de ſon bien aux autres, on aprend à le conſerver, ſeul avantage des étrangers dans cette Ville enchantereſſe.

A Paris, le 10. de la Lune de Saphar 1714.

LETTRE LVIII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'Etois l'autre jour dans une maiſon, où il y avoit un cercle de gens de toute eſpéce : je trouvai la converſation occupée par deux vieilles femmes qui avoient en vain travaillé tout le matin à ſe rajeunir. Il faut avouer, diſoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui ſont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeuneſſe : ils étoient polis, gracieux, complaiſans, mais à preſent je les trouve d'une brutalité inſuportable. Tout eſt changé, dit pour lors un homme qui paroiſſoit accablé de goutte : le tems n'eſt plus comme il étoit il y a quarante ans ; tout le monde ſe portoit bien, on marchoit, on étoit gai,

on ne demandoit qu'à rire & à danſer, à préſent tout le monde eſt d'une triſteſſe inſuportable. Un moment après la converſation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux Seigneur, l'Etat n'eſt plus gouverné : trouvez-moi à préſent un Miniſtre comme Monſieur Colbert ; je le connoiſſois beaucoup ce Monſieur Colbert, il étoit de mes amis, il me faiſoit toujours payer de mes penſions avant qui que ce fût ; le bel ordre qu'il y avoit dans les Finances ! Tout le monde étoit à ſon aiſe ; mais aujourd'hui je ſuis ruiné. Monſieur, dit pour lors un Eccléſiaſtique, vous parlez-là du tems le plus miraculeux de notre invincible Monarque : y a-t'il rien de ſi grand que ce qu'il faiſoit alors pour détruire l'Héréſie ? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit d'un air content un autre homme, qui n'avoit point encore parlé ? La remarque eſt judicieuſe, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme eſt charmé de l'Edit, & il l'obſerve ſi bien, qu'il y a ſix mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne le pas violer.

Il me ſemble, Uſbek, que nous ne jugeons jamais des choſes que par un retour ſecret que nous faiſons ſur nous-mêmes. Je ne ſuis pas ſurpris que les Né-

Négres peignent le Diable d'une blancheur éblouissante, & leurs Dieux noirs comme du charbon; que la Vénus de certains Peuples ait des mammelles qui lui pendent jusques aux cuisses; & qu'enfin tous les Idolâtres ayent representé leurs Dieux avec une figure humaine, & leur ayent fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que si les Triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire, la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modéles de la Providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

De Paris, le 14. de la Lune de Saphar 1714.

LETTRE LIX

USBEK À IBBEN.

A Smirne.

TU me demandes s'il y a des Juifs en France? Sçache que par-tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font: Précisément ce

ce qu'ils font en Perſe : rien ne reſſemble plus à un Juif d'Aſie, qu'un Juif Européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens, comme parmi nous, une obſtination invincible pour leur Religion, qui va juſqu'à la folie.

La Religion Juive eſt un vieux tronc, qui a produit deux branches, qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahométiſme & le Chriſtianiſme ; ou plutôt, c'eſt une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille playes ; car en fait de Religion, les plus proches ſont les plus grandes ennemies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçue, elle ne laiſſe pas de ſe glorifier de les avoir miſes au monde : elle ſe ſert de l'un & de l'autre pour embraſſer le monde entier, tandis que d'un autre côté ſa vieilleſſe vénérable embraſſe tous les tems.

Les Juifs ſe regardent donc comme la ſource de toute ſainteté, & l'origine de toute Religion : ils nous regardent, au contraire, comme des Hérétiques, qui ont changé la Loi, ou plûtôt comme des Juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait inſenſiblement, ils croyent qu'ils auroient été facilement

lement séduits ; mais comme il s'est fait tout-à-coup, & d'une manière violence, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges, & se tiennent fermes à une Religion, que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire parmi les Chrétiens de cet esprit d'intolérance qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés, & en France d'avoir fatigué des Chrétiens, dont la croyance différoit un peu de celle du Prince. On s'est aperçu que le zèle pour les progrès de la Religion, est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle, & que pour l'aimer & l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr & de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos Musulmans pensassent aussi sensément sur cet article que les Chrétiens ; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laisser à Dieu le soin de décider des mérites de ces saints Prophêtes : je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de respect, & non

non pas par de vaines préférences, & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, soit à sa droite ou bien sous le marche-pied de son trône.

A Paris, le 18. de la Lune de Saphar 1714.

LETTRE LX.

USBEK à RHED[illegible]

A Venise.

J'Entrai l'autre jour dans une Eglise fameuse, qu'on apelle Notre-Dame: pendant que j'admirois ce superbe Edifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un Ecclésiastique, que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. La plûpart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raison, cependant il a ses désagrémens; nous ne sommes point si séparés du monde, que nous n'y soyons apellés en mille occasions: là nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

Les gens du monde sont étonnans, ils ne peuvent souffrir notre aprobation, ni nos censures: si nous les voulons corriger,

riger, ils nous trouvent ridicules; si nous les aprouvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractére. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'imposer aux libertins, non pas par un caractére décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons, de la maniére dont nous recevons leurs discours; il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela, cet état de neutralité est difficile : les gens du monde, qui hazardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui, selon le succès, les poussent, ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

Ce n'est pas tout, cet état si heureux & si tranquille que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer; on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priére à un homme qui ne croit pas en Dieu, la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame; l'entrepriſe est laborieuse, & les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus, une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions, nous tourmente sans cesse, &

est,

est, pour ainsi dire, attachée à notre profession. Cela est aussi ridicule, que si on voyoit les Européens travailler en faveur de la nature humaine, à blanchir le visages des Africains. Nous troublons l'Etat; nous nous tourmentons nous-mêmes à faire recevoir des points de Religion, qui ne sont point fondamentaux, & nous ressemblons à ce Conquérant de la Chine, qui poussa ses Sujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux, ou les ongles.

Le zele même que nous avons pour faire remplir à ceux dont nous sommes chargés, les devoirs de notre sainte Religion, est souvent dangereux, & il ne sauroit être accompagné de trop de prudence. Un Empereur, nommé Théodose, fit passer au fil de l'épée tous les habitans d'une Ville, même les femmes & les petits enfans. S'étant ensuite presenté pour entrer dans une Eglise, un Evêque, nommé Ambroise, lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un sacrilége, & en cela il fit une action héroïque. Cet Empereur, ayant ensuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, ayant été admis dans l'Eglise, s'alla placer parmi les Prêtres, le même Evêque l'en fit sortir; & en cela il commit l'action

tion d'un fanatique & d'un fou, tant il eſt vrai que l'on doit ſe défier de ſon zèle. Qu'importoit à la Religion, ou à l'Etat, que ce Prince eût, ou n'eût pas une place parmi les Prêtres ?

A Paris, le premier de la Lune de Rebiab, 1. 1714.

LETTRE LXI.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint ſa ſeptiéme année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire paſſer dans les apartemens, intérieurs du Serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux Eunuques noirs. On ne ſauroit de trop bonne heure priver une jeune perſonne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation ſainte dans les ſacrés murs, où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres, qui ne renferment leurs filles que lorſqu'elles ſont ſur le point de leur donner un époux, qui les condamnant au Serrail plûtôt qu'elles ne les y conſacrent, leur font embraſſer violemment une maniére de vie qu'elles auroient dû

leur

leur inſpirer. Faut-il tout attendre de la force de la raiſon, & rien de la douceur de l'habitude ?

C'eſt en vain que l'on nous parle de la ſubordination, où la nature nous a miſes ; ce n'eſt pas aſſez de nous la faire ſentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous ſoutienne dans ce tems critique, où les paſſions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier ; ſi nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais quand les loix nous donnent à un homme ; elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent auſſi loin d'eux, que ſi nous en étions à cent mille lieues.

La nature, induſtrieuſe en faveur des hommes, ne s'eſt pas bornée à leur donner des déſirs ; elle a voulu que nous en euſſions nous mêmes, & que nous fuſſions des inſtrumens animés de leur félicité, elle nous a mis dans le feu des paſſions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils ſortent de leur inſenſibilité, elle nous a deſtinées à les y faire rentrer, ſans que nous puiſſions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cepen-

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne ; j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas : mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix ; j'ai vêcu, & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même, où tu me retiens, je suis plus libre que toi : tu ne saurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquiétudes ; & tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins, sont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek, fais veiller sur moi nuit & jour ; ne te fie pas même aux précautions ordinaires ; augmente mon bonheur en assurant le tien, & sache que je ne redoute rien, que ton indifférence.

Du Serrail d'Ispahan, le 2. de la Lune de Rebiab, 1. 1714.

LETTRE LXII.

RICA à USBEK.

A ***.

JE crois que tu veux passer ta vie à la campagne ; je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, &

& en voilà quinze que je ne t'ai vu ; il eſt vrai que tu es dans une maiſon charmante, que tu y trouves une ſociété qui te convient, que tu y raiſonnes tout à ton aiſe ; il n'en faut pas davantage pour ſe faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mene à peu près la même vie que tu m'as vu mener : je me répans dans le monde, & je cherche à le connoître ; mon eſprit perd inſenſiblement tout ce qui lui reſte d'Aſiatique, & ſe plie ſans effort aux mœurs Européennes. Je ne ſuis plus ſi étonné de voir dans une maiſon cinq ou ſix femmes avec cinq ou ſix hommes, & je trouve que cela n'eſt pas mal imaginé.

Je le puis dire, je ne connois les femmes que depuis que je ſuis ici ; j'en ai plus apris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un Serrail.

Chez nous les caractéres ſont tous uniformes, parce qu'ils ſont forcés ; on ne voit point les gens tels qu'ils ſont, mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette ſervitude du cœur & de l'eſprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, & non pas la nature, qui s'exprime ſi différemment, & qui paroît ſous tant de formes.

La diſſimulation, cet art parmi nous ſi pra-

pratiqué & si néceſſaire, eſt ici inconnue: tout parle, tout ſe voit, tout s'entend; le cœur ſe montre comme le viſage; dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on aperçoit toujours quelque choſe de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage: il conſiſte dans une eſpéce de badinage dans l'eſprit, qui les amuſe, en ce qu'il ſemble leur promettre à chaque inſtant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, ſemble être venu à former le caractére générale de la Nation; on badine au Conſeil, on badine à la tête d'une armée, ou badine avec un Ambaſſadeur: les profeſſions ne paroiſſent ridicules qu'à proportion du ſérieux qu'on y met: un Médecin ne le ſeroit plus, ſi ſes habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ſes malades en badinant.

De Paris, le 10. de la Lune de Rebiab 1. 1714.

LET-

LETTRE LXIII.

Le Chef des Eunuques noirs à USBEK, *A Paris.*

JE ſuis dans un embarras que je ne ſaurois t'exprimer, Magnifique Seigneur : le Serrail eſt dans un déſordre & une confuſion épouventable : la guerre régne entre tes femmes ; tes Eunuques ſont partagés ; on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches ; mes remontrances ſont mépriſées ; tout ſemble permis dans ce tems de licence, & je n'ai plus qu'un vain titre dans le Serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne ſe juge au-deſſus des autres pas ſa naiſſance, par ſa beauté, par ſes richeſſes, par ſon eſprit, par ton amour, & qui ne faſſe valoir quelques-uns de ces titres-là, pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque inſtant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes ; ma prudence, ma complaiſance même, vertu ſi rare & ſi étrangére dans le poſte que j'occupe, ont été inutiles.

Veux tu que je te découvre, Magnifique Seigneur, la cauſe de tous ces déſordres ?

drés ? Elle eſt toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main, ſi au lieu de la voie des remontrances, tu me laiſſois celle des châtimens, ſi, ſans te laiſſer attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bien-tôt au joug qu'elles doivent porter, & je laſſerois leur humeur impérieuſe & indépendante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un Maître, qui avoit plus de vingt femmes, ou concubines. Ayant jugé à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au Serrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel, & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuſe dans la ſuite, parce qu'elle m'aprocha de l'oreille & de la confiance de mes Maîtres. J'entrai dans ce Serrail, qui fut pour moi un nouveau monde ; le premier Eunuque, l'homme le plus ſévére que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire abſolu. On n'y entendoit parler, ni de diviſions, ni de querelles ; un ſilence profond régnoit par-tout : toutes ces femmes étoient couchées à la

même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées a la même heure ; elles entroient dans le bain tour à tour, elles en sortoient au moindre signe que nous leur en faisions : le reste du tems, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une régle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. Je suis, disoi-til, Esclave, mais je le suis d'un homme, qui est votre Maître & le mien ; & j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous ; c'est lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon Maître, qu'elles n'y fussent apellées ; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées sans se plaindre : enfin moi, qui étoit le dernier des noirs dans ce Serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté, que je ne le suis dans le rien, où je les commande tous.

Dès que ce grand Eunuque eût connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté, il parla de moi à mon Maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vues, & de lui succéder dans

dans le poste qu'il remplissoit : il ne fut point étonné de ma grande jeunesse ; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai je ? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus de difficulté de me confier les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand Maître que j'apris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible : j'étudiai sous lui le cœur des femmes ; il m'aprit à profiter de leurs foiblesses, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les faire exercer, & les conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance ; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, & vouloit que je parusse pour quelque tems plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens, où il les trouvoit tout près du désespoir, entre les priéres & les reproches, il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir. Voilà, disoit-il, d'un air content, comment il faut gouverner les femmes, leur nombre ne m'embarrasse pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand Monarque. Comment un homme peut il espérer de captiver leur cœur, si les si-

des Eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit ?

Il avoit non-seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration : il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations ; leurs gestes étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien ; il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secrettes ; il se servoit des unes pour connoître les autres, & se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'Eunuque y apelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son Maître sur celles qu'il avoit en vue, & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé : il avoit persuadé à son Maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, Magnifique Seigneur, dans un Serrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eut en Perse.

Laisse-moi les mains libres, permets que je me fasse obéir, huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion ; c'est ce que ta gloire demande, & que ta sureté exige.

De ton Serrail d'Ispahan, le 9. de la Lune de Rebiab, 1. 1714.

LET-

LETTRE LXIV.

USBEK à ſes Femmes.

Au Serrail d'Iſpahan.

J'Aprens que le Serrail eſt dans le deſordre, & qu'il eſt rempli de querelles & de diviſions inteſtines. Que vous recommandai je en partant, que la paix & la bonne intelligence ? Vous me le promîtes, étoit-ce pour me tromper ?

C'eſt vous, qui ſeriez trompées, ſi je voulois ſuivre les conſeils que me donne le grand Eunuque, ſi je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne ſçais me ſervir de ces moyens violens, que lorſque j'ai tenté tous les autres : faites donc en votre conſidération ce que vous n'avez pas voulu faire pour la mienne.

Le premier Eunuque a grand ſujet de ſe plaindre, il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modeſtie de votre état ? N'eſt-ce pas à lui que pendant mon abſence votre vertu eſt confiée ? C'eſt un tréſor ſacré

dont il eſt le dépoſitaire ; mais ces mépris que vous lui témoignez, ſont une marque que ceux qui ſont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur, vous ſont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie, & faites en ſorte que je puiſſe une autre fois rejetter les propoſitions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos ; car je voudrois vous faire oublier que je ſuis votre Maître, pour me ſouvenir ſeulement que je ſuis votre Epoux.

A Paris, le 8. de la Lune de Chabban, 1714.

LETTRE LXV.

RICA à ***.

ON s'attache ici beaucoup aux ſciences ; mais je ne ſçais ſi on eſt fort ſçavant. Celui qui doute de tout comme Philoſophe, n'oſe rien nier comme Théologien ; cet homme contradictoire eſt toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plûpart des François, c'eſt d'avoir de l'eſprit, & la fureur de ceux

ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé : la nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les sottises des hommes fussent passagéres, & les livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui ; il veut encore tourmenter les races futures ; il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau ; il veut que la postérité soit informé qu'il a vécu, & qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les Auteurs, il n'y en a point que je mépriſe plus que les compilateurs, qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils placent dans les leurs, comme des piéces de gazon dans un parterre : ils ne sont point au-dessus de ces Ouvriers d'Imprimerie, qui rangent des caractéres, qui, combinés ensemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les livres originaux, & il me semble que c'est une espéce de profanation de tirer les piéces qui les composent, du sanctuaire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il ? Qu'a-t'on à faire de ces doubles emplois ? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme, c'est-à-dire, que vous venez dans ma Bibliothéque, & vous mettez en bas les livres qui sont en haut, & en haut ceux qui sont en bas ; vous avez fait un chef-d'œuvre.

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je suis outré d'un livre que je viens de quitter, qui est si gros, qu'il sembloit contenir la science universelle ; mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien apris. Adieu.

De Paris, le 8. de la Lune de Chabban. 1714.

LETTRE LXVI.

USBEK à IBBEN.

A Paris.

TRois Vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir aporté aucune de tes nouvelles. Es-tu malade, ou te plais-tu à m'inquiéter.

Si tu ne m'aimes pas dans un Pays où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille ?

le ! mais peut-être que je me trompe ; tu es assez aimable pour trouver par-tout des amis, le cœur est citoyen de tous les Pays, comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ? Je te l'avoue ; je respecte les anciennes amitiés, mais je ne suis pas fâché d'en faire par-tout des nouvelles.

En quelque Pays que j'aye été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie ; j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux, la même compassion, ou plutôt la même tendresse pour les malheureux, la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractére ; par-tout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre, qui, après toi, a, je crois, la premiére place dans mon cœur ; c'est l'ame de la probité même : des raisons particuliéres l'ont obligé de se retirer dans cette Ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses ; & quoiqu'il cherche la vie obscure, il y a plus d'héroïsme dans son cœur, que dans celui des plus grands Monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui

montre toutes tes Lettres, je remarque que cela lui fait plaisir, & je vois déja que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales avantures ; quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuser à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE

D'APHERIDON & D'ASTARTÉ.

JE suis né parmi les Guebres, d'une Religion qui est, peut-être, la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux, que l'amour me vint avant la raison. J'avois à peine six ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur ! mes yeux s'attachoient toujours sur elle, & lorsqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge que mon amour. Mon Pere, étonné d'une si forte sympatie auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres, introduit par Cambyse ; mais la crainte des Mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre Nation de penser à ces alliances saintes, que notre

tre Religion ordonne plutôt qu'elle ne permet, & qui sont des images si naives de l'union déja formée par la nature.

Mon Pere, voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naissante, mais qui texta déja à son dernier période; il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes, car ma Mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le déseſpoir de cette séparation: j'embrassai ma sœur toute baignée de larmes; mais je n'en versai point, car, la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Tefflis; & mon Pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laissa, & s'en retourna chez lui.

Quelque-tems après, j'apris qu'il avoit, par le crédit d'un de ses amis, fait entrer ma sœur dans le Beiram du Roi, où elle étoit au service d'une Sultane. Si l'on m'avoit apris sa mort, je n'en aurois pas été plus frapé; car, outre que je n'espérois plus de la revoir, son entrée dans le Beiram l'avoit rendue Mahométane, & elle ne pouvoit plus, suivant le préjugé de cette Religion, me

regarder qu'avec horreur. Cependant ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premiéres paroles furent amères à mon Pere; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu, où l'on ne peut entrer qu'en changeant de Religion : Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la colére de Dieu & du soleil qui vous éclaire; vous avez plus fait que si vous aviez souillé les élémens, puisque vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour; mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu vous fasse sentir ! A ces mots je sortis, & pendant deux ans, je passai ma vie à aller regarder les murailles du Beiram, & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être, m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les Eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon Pere mourut, & la Sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, & la maria avec un Eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen ma sœur sortit du Serrail, & prit avec son Eunuque une maison à Ispahan.

Je

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler ; l'Eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin j'entrai dans son Beiram, & il me lui fit parler au travers d'une jalousie : des yeux de linx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit envelopée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis si près, & si éloigné d'elle ! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses, mais je le traitai comme le dernier des Esclaves. Il fut bien embarrassé, quand il vit que je parlois à ma sœur une langue qui lui étoit inconnue, c'étoit l'ancien Persan, qui est notre langue sacrée. Quoi, ma sœur, lui dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la Religion de vos peres ? Je sçais qu'entrant au Beiram vous avez dû faire profession du Mahométisme ; mais, dites-moi, votre cœur a t'il pu consentir comme votre bouche, à quitter une Religion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez vous cette Religion, qui nous doit être si chére ? pour un misérable encor flétri des fers

fers qu'il a portés ; qui, s'il étoit homme, ſeroit le dernier de tous? Mon frére, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, eſt mon mari ; il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît, & je ſerois auſſi la derniére des femmes ſi.... Ah ! ma ſœur, lui dis-je, vous êtes Guebre : il n'eſt ni votre Epoux, ni ne peut l'être : ſi vous êtes fidéle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monſtre. Hélas ! dit-elle, que cette Religion ſe montre à moi de loin ! A peine en ſçavois-je les préceptes qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'eſt plus familiére, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer ; mais comptez que le ſouvenir de notre enfance me charme toujours ; que depuis ce tems-là je n'ai eu que de fauſſes joies ; qu'il ne s'eſt pas paſſé de jour que je n'aye penſé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'eſpérance de vous revoir ; mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore ! Je vous vois tout hors de vous-même ; mon mari frémit de rage & de jalouſie, je ne vous verrai plus ; je vous parle, ſans doute, pour la derniére

nière fois de ma vie si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. A ces mots elle s'attendrit, & se voyant hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après je demandai à voir ma sœur : le barbare Eunuque auroit bien voulu m'en empêcher ; mais outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit si éperdument ma sœur, qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu & dans le même équipage, accompagnée de deux Esclaves, ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliére. Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse ? Les murailles qui vous tiennent enfermées, ces verrouils & ces grilles, ces miserables gardiens qui vous observent, me mettent en fureur ; comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancêtres ? Votre Mere, qui étoit si chaste, ne donnoit à son mari pour garant de sa vertu, que sa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle ; & la simplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus pré-

précieuse mille fois que le faux éclat ; dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre Religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur ; & cette précieuse égalité, qui fait l'honneur de votre sexe ; mais ce qu'il y a de pis encore, c'est que vous êtes non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'esclave d'un esclave, qui a été dégradé de l'humanité. Ah ! mon frere, dit-elle, respectez mon Epoux, respectez la Religion que j'ai embrassée : selon cette Religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler sans crime. Quoi, ma sœur, lui dis-je tout transporté, vous la croyez donc véritable cette Religion ? Ah ! dit-elle, qu'il me seroit avantageux qu'elle ne le fût pas ! Je fais pour elle un trop grand sacrifice, pour que je puisse ne la pas croire ; & si mes doutes... A ces mots elle se tût. Oui, vos doutes, ma sœur, sont bien fondés quels qu'ils soient. Qu'attendez-vous d'une Religion, qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci, & ne vous laisse point d'espérance pour l'autre ? Songez que la nôtre est la plus ancienne qui soit au monde ; qu'elle a toujours fleuri dans la Perse, & n'a pas d'autre origine que cet Empire, dont les com-

commencemens ne ſont point connus ; que ce n'eſt que le hazard qui a introduit le Mahométiſme : que cette Secte y a été établie, non par la voie de la perſuaſion, mais de la conquête : ſi nos Princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez regner encore le culte de ces anciens Mages. Tranſportez-vous dans ces ſiécles reculés, tout vous parlera du Magiſme, & rien de la Secte Mahométane, qui, pluſieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans ſon enfance. Mais, dit-elle, quand ma Religion ſeroit plus moderne que la vôtre, elle eſt au moins plus pure, puiſqu'elle n'adore que Dieu, au lieu que vous adorez encore le Soleil, les Etoiles, le Feu & même encore les Elémens. Je vois, ma ſœur, que vous avez appris parmi les Muſulmans, à calomnier notre ſainte Religion. Nous n'adorons ni les Aſtres, ni les Elémens, & nos Peres ne les ont jamais adorés ; jamais ils ne leur ont élevé des Temples, jamais ils ne leur ont offert des ſacrifices, il leur ont ſeulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifeſtations de la Divinité. Mais, ma ſœur, au nom de Dieu qui nous éclaire, recevez ce

Li-

Livre sacré que je vous porte, c'est le Livre de notre Législateur Zoroastre ; lisez-le sans prévention ; recevez dans votre cœur les rayons de lumiére, qui vous éclaireront en le lisant ; souvenez-vous de vos Peres, qui ont si long tems honoré le soleil dans la ville sainte de Balk, & enfin, souvenez-vous de moi, qui n'espere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout transporté, & la laissai seule décider la plus grande affaire que je pusse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après, je ne lui parlai point, j'attendis dans le silence l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frére, me dit-elle, & par une Guebre ; j'ai long-tems combattu : mais, Dieu ! que l'amour léve de difficultés ! Que je suis soulagée ! je ne crains plus de vous trop aimer, je puis ne mettre point de bornes à mon amour, l'excès même en est légitime. Ah ! que ceci convient bien à l'état de mon cœur ! Mais vous, qui avez sçu rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains ! Dès ce moment je me donne à vous ; faites voir par la promptitude avec laquelle vous m'ac-

m'accepterez, combien ce preſent vous eſt cher. Mon frére, la premiére fois que je pourrai vous embraſſer, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je ſentis à ces douces paroles : je me crus, & je me vis en effet en un inſtant le plus heureux de tous les hommes ; je vis preſque accomplir tous les déſirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue ſi laborieuſe ; mais quand je me fus un peu accoûtumé à ces douces idées, je vis que je n'étois pas ſi près de mon bonheur que je m'étois figuré tout-à coup, quoique j'euſſe ſurmonté le plus grand de tous les obſtacles. Il falloit ſurprendre la vigilance de ſes gardiens ; je n'oſois confier à perſonne le ſecret de ma vie, il falloit que nous fiſſions tout, elle & moi : & ſi le manquois mon coup, je courrois riſque d'être empâlé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge, que ſon Pere lui avoit laiſſée, & que j'y mettrois dedans une lime, pour ſcier les jalouſies de ſa fenêtre qui donnoient dans la rue, & une corde nouée pour deſcendre ; que je

je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois toutes les nuits ſous ſa fenêtre attendre qu'elle pût exécuter ſon deſſein. Je paſſai quinze nuits entiéres ſans voir perſonne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin le ſeiziéme j'entendis une ſcie qui travailloit ; de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimables. Enfin, aprés une heure de travail, je la vis qui attachoit une corde ; elle ſe laiſſa aller, & gliſſa dans mes bras, je ne connus plus le danger, & je reſtai long-tems ſans bouger delà : je la conduiſis hors de la Ville, où j'avois un cheval tout prêt ; je la mis en croupe derriére moi, & m'éloignai avec toute la promptitude imaginable d'un lieu, qui pouvoit nous être ſi funeſte. Nous arrivâmes avant le jour chez un Guebre, dans un lieu déſert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ſes mains : nous ne jugeâmes pas à propos de reſter chez lui, & par ſon conſeil nous entrâmes dans une épaiſſe forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne juſqu'à ce que le bruit de notre évaſion ſe fût diſſipé. Nous vivions tous deux dans ce ſéjour écarté ſans témoins, nous repétant ſans ceſſe

que

que nous nous aimerions toujours, attendant l'occasion que quelque Prêtre Guebre pût faire la cérémonie du mariage, prescrite par nos livres sacrés. Ma sœur, lui disois je, que cette union est sainte! la nature nous avoit unis, notre sainte Loi va nous unir encore. Enfin, un Prêtre vint calmer notre impatience amoureuse. Il fit dans la maison du Payſan toutes les cérémonies du mariage; il nous bénit, & nous souhaita mille fois toute la vigueur de Gustaspe, & la sainteté de l'Hoharaspe. Bientôt après nous quittâmes la Perse, où nous n'étions pas en sûreté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre; mais comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misére pour ma sœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre; mais mon voyage me fut non-seulement inutile, mais funeste; car ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués, de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne raportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon déseſpoir! je ne trouvai plus ma sœur,

sœur : quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la Ville où elle étoit, & comme ils la trouvérent belle, ils la prirent & la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie, & ne laissérent qu'une petite fille, dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs, & les joignis à trois lieues de là : mes priéres, mes larmes furent vaines, ils me demandérent toujours trente tomans, & ne se relâchérent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des Prêtres Turcs & Chrétiens, je m'adressai à un Marchand Arménien, je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente cinq tomans ; j'allai aux Juifs, je leur donnai trente tomans : & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis je, ma sœur, & je puis vous embrasser ; voila cinq tomans que je vous porte, j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi ! dit-elle, vous vous êtes vendu ? Oui, dis-je. Ah. ! malheureux, qu'avez vous fait ? n'étois-je pas assez infortunée sans que vous travaillassiez à me la rendre davantage ? votre liberté

me

me consoloit, & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah, mon frére, que votre amour est cruel ! Et ma fille, je ne la vois point ? Je l'ai vendue aussi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon Maître, & ma sœur y arriva presque aussi-tôt que moi, elle se jetta à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté : prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon Maître Malheureux, dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne ! Seigneur, vous payez deux infortunés qui mourront si vous nous séparez : je me donne à vous, payez-moi, peut-être que cet argent & mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander : il est de votre intérêt de ne nous point séparer, comptez que je dispose de sa vie. L'Arménien étoit un homme doux ; qui fut touché de nos malheurs : Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zéle, & je vous promets que dans un an je vous donnerai

rai votre liberté : je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition : si lorsque vous serez libres vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux, & le suivîmes dans son voyage. Nous nous saulagions, l'un & l'autre, dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva, notre Maître tint sa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis : là je trouvai un ancien ami de mon Pere, qui exerçoit avec succès la Médecine dans cette Ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellérent ensuite a Smirne, où je m'établis: j'y vis depuis six ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce société du monde : l'union régne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les Rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le Marchand Arménien à qui je dois tout, & lui ai rendu des services signalés.

A Smirne, le 27. de la Lune de Gemmadi, 2. 1714. LET-

LETTRE LXVII.

RICA à USBEK.

*A***.*

J'Allai l'autre jour dîner chez un homme de Robe, qui m'en avoit prié pluſieurs fois. Après avoir parlé de bien des choſes, je lui dis : Monſieur, il me paroît que votre métier eſt bien pénible. Pas tant que vous vous imaginez, répondit-il ; de la maniére dont nous le faiſons, ce n'eſt qu'un amuſement. Mais comment ? n'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui ? n'êtes-vous pas toujours occupé de choſes qui ne ſont point intéreſſantes ? Vous avez raiſon, ces choſes ne ſont point intéreſſantes, car nous nous y intéreſſons ſi peu que rien, & cela même fait que le métier n'eſt pas ſi fatiguant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la choſe d'une maniére ſi dégagée, je continuai, & lui dis : Monſieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois, car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus beſoin d'argent pour payer mes proviſions ; je vendis ma Bibliothéque, & le Libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de

volumes, ne me laiſſa que mon livre de raiſon : ce n'eſt pas que je les regrette ; nous autres Juges, nous ne nous enflons point d'une vaine ſcience : qu'avons-nous à faire de tous ces volumes de Loix ? Preſque tous les cas ſont hypothétiques, & ſortent de la régle générale. Mais ne ſeroit-ce pas, Monſieur, lui dis-je, parce que vous les en faites ſortir ? car enfin pourquoi chez tous les Peuples du monde y auroit-il des Loix, ſi elles n'avoient pas leur aplication ? & comment peut-on les apliquer, ſi on ne les ſçait pas ? Si vous connoiſſiez le Palais, reprit le Magiſtrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des livres vivans, qui ſont les Avocats ; ils travaillent pour nous, & ſe chargent de nous inſtruire. Et ne ſe chargent-ils pas auſſi quelquefois de vous tromper, lui répartis-je ? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches ; ils ont des armes avec leſquelles ils attaquent votre équité : il ſeroit bon que vous en euſſiez auſſi pour la défendre, & que vous n'allaſſiez pas vous mettre dans la mêlée, habillée à la legére, parmi des gens cuiraſſés juſqu'aux dents.

A Paris, le 13. de la Lune de Chahban 1714.

LET-

LETTRE LXVIII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

TU ne te ſerois jamais imaginé que je fuſſe devenu plus Métaphyſicien, que je ne l'étois ; cela eſt pourtant, & tu en ſeras convaincu, quand tu auras eſſuyé ce débordement de ma Philoſophie.

Les Philoſophes les plus ſenſés, qui ont réfléchi ſur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un Etre ſouverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abuſé de cette idée ; ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme eſt capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la Divinité, ſans ſonger que ſouvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans un même ſujet, ſans ſe détruire.

Les Poëtes d'Occident diſent, qu'un Peintre ayant voulu faire le portrait de la Déeſſe de la Beauté, aſſembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus gracieux, dont il fit un tout qu'il crut reſſembler à la plus

belle de toutes les Déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiére, il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection ; mais il n'est jamais limité que par lui-même, il est lui-même sa nécessité : ainsi, quoique Dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives : & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer les essences.

Ainsi, il n'y a point sujet de s'étonner, que quelques-uns de nos Docteurs ayent osé nier la prescience infinie de Dieu, sur ce fondement, qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la Métaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes, il n'est pas possible que Dieu prévoye les choses qui dépendent de la détermination des causes libres, parce que ce qui n'est point arrivé n'est point, & par conséquent ne peut être connu ; car le rien qui n'a point de propriétés, ne peut être aperçu :

Dieu

Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'eſt point, & voir dans l'ame une choſe qui n'exiſte point en elle ; car juſqu'à-ce qu'elle ſe ſoit déterminée, cette action, qui la détermine, n'eſt point en elle.

L'ame eſt l'ouvriére de ſa détermination ; mais il y a des occaſions où elle eſt tellement indéterminée, qu'elle ne ſçait pas même de quel côté ſe déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire uſage de ſa liberté, de maniére que Dieu ne peut voir cette détermination par avant, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font ſur elle.

Comment Dieu pourroit-il prévoir les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux maniéres ; par conjecture, ce qui eſt contradictoire avec la préſcience infinie ; ou bien il les verroit comme des effets néceſſaires qui ſuivroient infailliblement d'une cauſe, qui les produiroit de même, ce qui eſt encore plus contradictoire, car l'ame ſeroit libre par la ſupoſition ; & dans le fait elle ne le ſeroit pas plus qu'une boule de billard n'eſt libre de ſe remuer, lorſqu'elle eſt pouſſée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille

borner la ſcience de Dieu. Comme il fait agir les créatures à ſa fantaiſie, il connoît tout ce qu'il veut connoître ; mais quoiqu'il puiſſe voir tout, il ne ſe ſert pas toujours de cette faculté : il laiſſe ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laiſſer celle de mériter ou de démériter. C'eſt pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir ſur elle, & de la déterminer ; mais quand il veut ſçavoir quelque choſe, il le ſçait toujours, parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à ſa volonté. C'eſt ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles, en fixant par ſes décrets les déterminations futures des eſprits, & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon dans une choſe qui eſt au-deſſus des comparaiſons, un Monarque ignore ce que ſon Ambaſſadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut ſçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de ſe comporter d'une telle maniére, & il pourra aſſurer que la choſe arrivera comme il l'a projetté.

L'Alcoran & les Livres des Juifs s'é-

lé-

lévent sans cesse contre le dogme de la préscience absolue : Dieu y paroît partout ignorer la détermination future des esprits ; & il semble que ce soit la premiére vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le Paradis terrestre, à condition qu'il ne mangera pas d'un certain fruit, précepte absurde dans un Etre qui connoîtroit les déterminations futures des ames ; car enfin un tel Etre peut-il mettre des conditions à ses graces, sans les rendre dérisoires ? C'est comme si un homme, qui auroit sçu la prise de Bagdat, avoit dit à un autre : Je vous donne mille écus si Bagdat n'est pas pris ; ne feroit-il pas une bien mauvaise plaisanterie ?

A Paris, le dernier de la Lune de Chabban 1714.

LETTRE LXIX.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

SOliman, que tu aimes, est désespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit depuis trois mois sa fille en ma-

mariage : il paroiſſoit content de la figure de la fille, ſur le raport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans ſon enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit paſſé ſans aucun incident. Hier, après les premiéres cérémonies, la fille ſortit à cheval, accompagnée de ſon Eunuque, & couverte, ſelon la coutume, depuis la tête juſqu'aux pieds ; mais dès qu'elle fut arrivée devant la maiſon de ſon mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais, ſi on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre pour accommoder l'affaire, & après bien de la réſiſtance, ils firent convenir Soliman de faire un petit preſent à ſon gendre. Enfin les cérémonies du mariage accomplies, on conduiſit la fille dans le lit avec aſſez de violence ; mais une heure après, cet étourdi ſe leva furieux, lui coupa le viſage en pluſieurs endroits, ſoutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à ſon Pere. On ne peut pas être plus frapé qu'il l'eſt de cette injure : il y a des perſonnes qui ſoutiennent que cette fille eſt innocente. Les peres ſont bien malheureux d'être expoſés à de tels affronts ; ſi pareil traitement arrivoit à ma fille,

fille, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du Serrail de Fatmé, le 9. de la Lune Gemmadi, 1714.

LETTRE LXX.

USBEK à ZELIS.

JE plains Soliman, d'autant plus que le mal eſt ſans reméde, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la Loi. Je trouve cette Loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou ; on a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité, c'eſt une vieille erreur dont on eſt aujourd'hui revenu parmi nous, & nos Médecins donnent des raiſons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas juſqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles ſoyent clairement établies par leurs livres ſacrés, & que leur ancien Légiſlateur en ait fait dépendre l'innocence, où la condamnation de toutes les filles.

J'aprens avec plaiſir le ſoin que tu te donnes de l'éducation de la tienne : Dieu veuille que ſon mari la trouve auſſi belle

&

& auſſi pure que Fatima, quelle ait dix Eunuques pour la garder, qu'elle ſoit d'honneur & l'ornement du Serrail où elle eſt deſtinée, qu'elle n'ait ſur ſa tête que des lambris dorés, & ne marche que ſur des tapis ſuperbes, & pour comble de ſouhaits, puiſſent mes yeux la voir dans toute ſa gloire !

A Paris, le 5. de la Lune de Chalval 1714.

LETTRE LXXI.

RICA à USBEK.

*A ***.*

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure il décida trois queſtions de morale, quatre problêmes hiſtoriques, & cinq points de Phyſique : je n'ai jamais vu un déciſionnaire ſi univerſel : ſon eſprit ne fut jamais ſuſpendu par le moindre doute. On laiſſa les ſciences, on parla des nouvelles du tems, il décida ſur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même : Il faut que je me mette dans mon fort, je vais me réfugier dans mon Pays. Je lui parlai de la

la Perſe ; mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondé ſur l'autorité de Meſſieurs Tavernier & Chardin. Ah ! bon Dieu, dis-je en moi-même, quel homme eſt-ce là ! Il connoîtra tout-à-l'heure les rues d'Iſpahan mieux que moi ! Mon parti fut bien-tôt pris : je me tus, je le laiſſai parler, & il décide encore.

A Paris, le 8. de la Lune de Zilcade, 1715.

Fin du premier Tome.

TABLE

DU TOME I.

AVANT-PROPOS, pag. 1

LETTRE I. Usbek à ſon ami Ruſtan, à Iſpahan.

Motifs des voyages de ce Seigneur Perſan hors ſon Pays. 6

LETTRE II. Usbek au premier Eunuque noir, à ſon Serrail d'Iſpahan.

Extrême rigueur avec laquelle les Perſes recommandent à ces Eſclaves mutilés la garde de leurs femmes. 7

LETTRE III. Zachi à Usbek, à Tauris.

Curioſité voluptueuſe des Orientaux dans le choix de leurs Favorites, 9

LETTRE IV. Zéphis à Usbek, à Erzeron.

Les plaintes de cette Femme contre l'Eunuque noir, qui trouve mauvais l'affection qu'elle a pour une de ſes Eſclaves, laiſſent entrevoir comment ce ſexe tâche de ſe dédommager des plaiſirs dont on le prive. 12

LETTRE V. Ruſtan à Usbek, à Erzeron. *Cet Ami lui aprend ce que l'on penſe de ſon départ, & le blâme de ſon abſence,* 13

LETTRE VI. Usbek à ſon ami Neſſir, à Iſpahan. *Chagrin d'*Usbek *depuis qu'il a quitté la Perſe, cauſés par ſes jalouſes inquiétudes ſur la conduite d'un grand nombre de femmes qu'il laiſſe ſeules en gouvernement à des Eunuques,* 14

LETTRE VII. Fatmé à Usbek, à Erzeron. *Cette Favorite aſſure ſon mari qu'elle le préfére à tous les hommes de l'univers. Vive peinture des fureurs d'une paſſion irritée par d'inutiles deſirs, qui tient la place d'une véritable tendreſſe chez les Femmes Aſiatiques.* 16

LETTRE VIII. Usbek à ſon ami Ruſtan, à Iſpahan. *Réponſe à la cinquiéme.* Usbek *aprend à ſon ami que les deſagrémens que ſa droiture & ſa franchiſe lui avoient cauſés à la Cour, & les dangers qu'il y couroit, lui avoient fait naître du goût pour les ſciences & les voyages.* 19

LETTRE IX. Le premier Eunuque à Ibbi, à Erzeron. *Ce Surintendant des plaiſirs eſtime ſon com-*

compagnon heureux de n'avoir que ſon Maître à ſervir, & de n'être point expoſé aux ſuites dangereuſes de la haine des femmes; il lui fait le recit des chagrins & des diſgraces qu'il a eſſuyés depuis, dit-il, qu'on l'a ſéparé de lui-même pour le mettre à la garde du Serrail. 21

LETTRE X. Mirza à ſon ami Usbek, à Erzeron.

Queſtion ſur ce qui peut rendre l'homme heureux. 28

LETTRE XI. Usbek à Mirza, à Iſpahan.

Mœurs des premiers Troglodites, ou peinture allégorique des déſordres qui régneroient chez un Peuple où chacun ne voudroit abſolument travailler que pour ſoi, 29

LETTRE XII. Usbek au même, à Iſpahan.

Les malheurs que les Troglodites s'étoient attirés par leur méchanceté, n'épargnent que deux familles deſquelles ſort un peuple que ſes vertus rendent heureux, 35

LETTRE XIII. Usbek au même.

Humanité des Troglodites: leurs maximes: leur vigoureuſe defenſe contre d'injuſtes aggreſſeurs, 39

LETTRE XIV. Usbek au même.

Les Troglodites veulent se donner pour Roi, le plus juste d'entre eux. Il refuse généreusement leurs offres, & les exhorte d'une manière touchante à n'avoir d'autres Princes que leurs vertus, 42

LETTRE XV. Usbek au Mollak Mehemet Hali, Gardien des trois tombeaux, à Com.

Eloge emphatique d'un saint Personnage Persan, à qui Usbek *demande des secours spirituels,* 44

LETTRE XVI. Usbek au même.

*Doutes proposés, au Mollak, sur quelques points de la Loi d'*Hali *: ridicule de certaines abstinences qu'elle ordonne,* 45

LETTRE XVII. Mehemet Hali, Serviteur des Prophètes, à Usbek, à Erzeron.

Ce Docteur répond à la précédente, à la manière des Mistiques, par un verbiage ampoulé qui ne signifie rien, & par des rêveries tirées de l'Alcoran. Plaisante origine du Lion, du Chat, du Rat & du Cochon, selon la tradition Mahométane, 47

LETTRE XVIII. Usbek à son ami Rustan, à Ispahan.

Extrême négligence des Turcs dans leur Gouvernement politique, 51

LETTRE XIX. Usbek à Zachi, sa femme, au Serrail d'Ispahan.

La vive reprimande qu'il lui fait sur sa familiarité avec un Eunuque blanc, marque avec quelle sévérité les femmes sont resserrées en Perse, & qu'elle est la jalousie des Orientaux. 53

LETTRE XX. Usbek au premier Eunuque blanc.

Les terribles menaces qu'il lui fait pour avoir laissé entrer dans le Serrail des femmes un des Blancs qui lui sont subordonnés, font voir avec quel mépris on traite ces Esclaves en Orient. 56

LETTRE XXI. Usbek à son ami Ibben, à Smirne.

Il lui marque son arrivée en Italie, & sa surprise d'y voir les femmes moins resserrées qu'en Perse, 58

LETTRE XXII. Rica à Ibben, à Smirne.

Courte description de Paris. Vivacité turbulente des François ; puissance, richesses & pouvoir de leur Monarque : autorité du Pape encor plus grande. Reflexions sur la Constitution UNIGENITUS. *Ennemis secrets du Prince.* 60

LETTRE XXIII. Usbek à Ibben, à Smirne.

Il le complimente sur le dessein que son neveu

neveu Rhedi *a de voyager pour s'inſtruire*, 65

LETTRE XXIV. Usbek à Roxane, au Serrail d'Iſpahan.

Comparaiſon des maniéres libres des Européennes avec la ſévére retenue des Perſanes ; leurs humeurs tigreſſes les premiers jours de leurs nôces, 66

LETTRE XXV. Usbek à Neſſir, à Iſpahan.

Il fait part à cet Ami de ſes ſoupçons jaloux : procédé bizarre de cette frénéſie, 71

LETTRE XXVI. Rica à * * *.

Deſcription des Pantomimes que jouent les Spectateurs à la Comédie & à l'Opéra : leurs attitudes & leurs mouvemens. Caractéres des Héroïnes de Théâtre : peinture naïve de leur pudeur & de leur vertu, par une Prêtreſſe de Diane 72

LETTRE XXVII. Rica à Ibben, à Smirne.

Autorité & juriſdiction des Pontifes & des Docteurs Européens, 76

LETTRE XXVIII. Rica au même, à Smirne.

Importune curioſité des Pariſiens, & l'étonnement que leur cauſe la vue d'un Etranger, 80

LETTRE XXIX. Rhedi à Usbek, à Paris. *Deſ-*

Description de Veniſe, 82

LETTRE XXX. Rica à ***.

Aveugles qui jouent aux cartes, & guident ſans erreur ceux qui voient clair, 83

LETTRE XXXI. Usbek à Rhedi, à Veniſe.

Réflexions ſur les funeſtes effets du vin, & ſur l'uſage de cette liqueur permis ou défendu. Vertu merveilleuſe de l'Opium, 84

LETTRE XXXII. Usbek à Ibben, à Smirne.

Comparaiſon des airs, de l'humeur & des maniéres Françoiſes, à celles des Orientaux. Cauſes de la gravité Aſiatique, 87

LETTRE XXXIII. Usbek à Gemchid, ſon couſin, Dervis au brillant Monaſtére de Tauris.

Opinions des Orientaux ſur le Chriſtianiſme, 89

LETTRE XXXIV. Usbek à Rhedi, à Veniſe.

Deſcription des Caffés. Diſputes ſur la prééminence des Anciens ſur les Modernes. Caractéres des Pédans, 92

LETTRE XXXV. Usbek à Ibben, à Smirne.

Caractére de Louis XIV. 94

LET-

LETTRE XXXVI. Rica à Ibben, à Smirne.

Réflexions sur les effets de la liberté & de l'esclavage des femmes, & sur les Loix qui soumettent ce sexe à la domination de l'autre. 97

LETTRE XXXVII. Hagi Ibbi au Juif Ben Josué, Prosélite Mahométan, à Smirne.

Autorités que les Musulmans tirent de l'Ecriture, pour prouver la mission de Mahomet ; miracles opérés à sa naissance, 100

LETTRE XXXVIII. Usbek à Ibben, à Smirne.

Réflexions sur les cérémonies funèbres, 103

LETTRE XXXIX. Le premier Eunuque noir à Usbek.

Il s'excuse de la violence dont il a voulu user contre un Esclave noir, qu'il vouloit faire Eunuque, 104

LETTRE XL. Pharan à Usbek, son souverain Seigneur.

Il le suplie de l'exempter de l'opération cruelle que vouloit lui faire subir le premier Eunuque noir. 105

LETTRE XLI. Usbek à Pharan, aux Jardins de Fatmé,

Il défend de faire violence à cet Esclave noir, 107

LET-

LETTRE XLII. Usbek à Rhedi, à Veniſe.
Réflexions ſur l'excellence que les hommes attribuent à l'état qu'ils ont embraſſé, & à la condition où ils ſe trouvent. 107
LETTRE XLIII. Rhedi à Usbek, à ***.
Portrait d'un Chercheur de Pierre philoſophale, 109
LETTRE XLIV. Usbek, à Rhedi, à Veniſe.
Religions mieux défendues qu'obſervées; réflexions ſur leur diverſité, & ſur l'unité des principes de la Morale, 112
LETTRE XLV. Zachi à Usbek, à Paris.
Façon de voyager des femmes de Perſe, précautions que l'on prend pour les empêcher d'être vues. 115
LETTRE XLVI. Usbek à Rhedi, à Veniſe.
Portraits d'un Financier, d'un Directeur de conſcience, d'un Poëte, d'un Nouvelliſte Officier réformé, d'un petit-Maître, ridicule vanité de ce Fat, 118
LETTRE XLVII. Rica à Usbek, à ***.
Un Capucin vient demander à Rica *ſa protection à la Cour d'Iſpahan, pour l'Ordre Séraphique*, 128
LETTRE XLVIII. Rica à ***.
Véritable caractére de la vertu, & ridicu-

le de l'oſtentation, 129
LETTRE XLIX. Narcum, Envoyé de Perſe en Moſcovie, à Usbek, à Paris. *Mœurs & gouvernement de Moſcovites*, 132
LETTRE L. *Paſſion ſinguliére des femmes de ce Pays*, 133
LETTRE LI. Rica à Usbek, à ***. *Peinture du ridicule des femmes qui veulent paſſer pour jeunes*. 136
LETTRE LII. Zelis à Usbek, à Paris. *Paſſions des Eunuques pour les femmes*, 138
LETTRE LIII Rica à Usbek, à ***. *Ridicule d'un faux Bel-Eſprit & des Plaiſans à bons mots poſtiches*, 140
LETTRE LIV. Rica à Ibbed, à Smirne. *Mœurs des perſonnes mariées, en France : femmes auſſi peu retenus que vertueuſes : maris auſſi peu jaloux qu'amoureux*, 144
LETTRE LV. Usbek à Ibben, à Smirne. *Fureur des femmes pour le jeu*. 147
LETTRE LVI. Usbek à Rhedi, à Venise. *Filles publiques & Moines entretenus : Cas ſuiſtes commodes*, 149
LETTRE LVII. Rica à Rhedi, à Venise. *Soufleurs, Cabaliſtes, Devins, Fripiérs, de virginité, Réparateurs de beautés délabrées, Coureurs de Bénéfices, Maître*

de Langues, Charlatans, Marchandes de modes. 153

LETTRE LVII. Rica à Usbek, à ***.

Les hommes jugent de tout rélativement à leur âge, à leur humeur & à leur situation presente; 155

LETTRE LIX. Usbek à Ibben, à Smirne.

Attachement des Juifs à leur Religion; sa respectable fecondité. Esprit d'intolérance, maladie épidémique dont le Genre humain commence à se guérir, 157

LETTRE LX. Usbek à Rhedi, à Venise.

Réflexions sur la conduite que les Ecclésiastiques sont obligés de tenir dans le monde, & sur les dangers d'un faux zèle, 160

LETTRE LXI. Zelis à Usbek, à Paris.

Education des filles en Perse; comment les femmes se dédommagent & se consolent de la gêne où on les tient, 163

LETTRE LXII. Rica à Usbek, ***.

Caractére badin de la Nation Françoise, effet du désir de plaire aux Dames, 165

LETTRE LXIII. Le Chef des Eunuques noirs à Usbek, à Paris.

Extrême dureté avec laquelle les Eunuques gouvernent les femmes chez les Orientaux, 168

LETTRE LXIV. Usbek à ses Femmes, au Serrail d'Ispahan. *Le*

Il les réprimande & leur ordonne la soumission aux ordres du Chef des Eunuques, 173

LETTRE LXV. Rica à ***.

La Manie de devenir Auteur immortalise les sots. Ridicule des Compilateurs, 174

LETTRE LXVI. Ibben à Usbek, à Paris.

Vrais sentimens d'humanité. Avanture intéressantes d'un Guébre; mœurs de cette nation, 176

LETTRE LXVII. Rica à Usbek à ***.

Ignorance des Juges; leur indifférence pour les fonctions de leurs charges, 193

LETTRE LXVIII. Usbek à Rhedi, à Venise.

Dissertation sur la Préscience Divine, 195

LETTRE LXIX. Zélis à Usbek, à Paris.

De quelle maniére les Orientaux extorquent une forte dot des parens d'une fille qu'ils viennent d'épouser, & comment ils la traitent, quand ils la soupçonnent de n'être pas vierge, 199

LETTRE LXX. Usbek à Zelis.

Incertitude des marques de la virginité, 201

LETTRE LXXI. Rica à Usbek, à ***.

Esprits superficiels qui veulent décider sur tout, 202

Fin de la Table du premier Tome.

LETTRES PERSANES

Par Mr. De M***.

NOUVELLE EDITION.

Revuë, corrigée & augmentée d'une Table des sommaires pour chaque Lettre.

A quoi l'on a ajouté LE TEMPLE DE GNIDE *du même Auteur.*

TOME SECOND.

A COLOGNE,

M. DCC. LV.

LETTRES PERSANES.

LETTRE LXXII.

RICA***.

J'Ai oui parler d'une espéce de Tribunal, qu'on apelle l'Académie Françoise : il n'y en a point de moins respecté dans le monde ; car on dit qu'aussi-tôt qu'il a décidé, le peuple casse ses Arrêts, & lui impose des loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque-tems que pour fixer son autorité, il donna un Code de ses Jugemens : cet enfant de tant de peres ; étoit presque vieux quand il nâquit ; & quoiqu'il fût légitime, un bâtard, qui avoit

déja paru, l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent, n'ont d'autre fonction que de jaser sans cesse : l'éloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel, & si-tôt qu'ils sont initiés dans ses mistéres, la fureur du panégirique vient les saisir, & ne les quitte plus.

Ce Corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores & d'antithéses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamations, ses oreilles veulent toujours être frapées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est pas question ; il semble qu'il soit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds ; car le tems qui est son fléau, l'ébranle à tous les instans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides ; je ne t'en dirai rien, & je laisse décider cela à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Voilà des bizarreries, ***, que l'on ne voit point dans notre Perse ; nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers & bizarres, nous cherchons toujours la nature dans nos coûtumes simples & nos maniéres naïves.

De Paris, le 27 de la Lune de Zilbazé 1715.

LET-

LETTRE LXXIII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

IL y a quelques jours qu'un homme de ma connoiſſance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maiſons de Paris, je vous méne à préſent chez un grand Seigneur, qui eſt un des hommes du Royaume qui repréſente le mieux.

Que cela veut-il dire, Monſieur ? Eſt-ce qu'il eſt plus poli, plus affable qu'un autre ? Ce n'eſt pas cela, me dit-il. Ah ! j'entens ; il fait ſentir à tous les inſtans la ſupériorité qu'il a ſur tous ceux qui l'approchent : ſi cela eſt, je n'ai que faire d'y aller, je prens déja condamnation, & je la lui paſſe toute entiére.

Il fallut pourtant marcher, & je vis un petit homme ſi fier ; il prit une priſe de tabac avec tant de hauteur, il ſe mouchâ ſi impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il careſſa ſes chiens d'une maniére ſi offenſante pour les hommes, que je ne pouvois me laſſer de l'admirer. Ah ! bon Dieu, dis-je en moi-même, ſi lorſque j'étois à la Cour de

Perſe, je repreſentois ainſi, je repréſentois un grand ſot ! Il auroit fallu, Usbek, que nous euſſions eu un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites inſultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous, nous témoigner leur bienveillance ; ils ſçavoient bien que nous étions au-deſſus d'eux, & s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient apris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire reſpecter, nous faiſions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits ; au milieu des grandeurs qui endurciſſent toujours, ils nous trouvoient ſenſibles ; ils ne voyoient que notre cœur au-deſſus d'eux, nous deſcendions juſqu'à leurs beſoins. Mais lorſqu'il falloit ſoutenir la majeſté du Prince dans les cérémonies publiques, lorſqu'il falloit faire reſpecter la Nation aux étrangers, lorſqu'enfin dans les occaſions périlleuſes il falloit animer les ſoldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions deſcendus, nous ramenions la fierté ſur notre viſage, & l'on trouvoit quelquefois que nous repreſentions aſſez bien.

A Paris, le 10. *de la Lune de Saphar* 1715.

LETTRE LXXIV.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

IL faut que je te l'avoue, je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette perſuaſion vive de leur Religion, qui ſe trouve parmi les Muſulmans; il y a bien loin chez eux de la profeſſion à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La Religion eſt moins un ſujet de ſanctification, qu'un ſujet de diſputes, qui apartient à tout le monde : les gens de Cour, les gens de guerre, les femmes mêmes s'élévent contre les Eccléſiaſtiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils ſont réſolus de ne pas croire. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoient déterminés par raiſon, & qu'ils ayent pris la peine d'examiner la vérité, ou la fauſſeté de cette Religion qu'ils rejettent, ce ſont de rebelles qui ont ſenti le joug, & l'ont ſecoué avant de l'avoir connu. Auſſi ne ſont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi, ils vivent dans un flux & reflux, qui les porte ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un d'eux me diſoit un jour :

Je crois l'immortalité de l'ame par ſemeſtre ; mes opinions dépendent abſolument de la conſtitution de mon corps, ſelon que j'ai plus ou moins d'eſprits animaux, que mon eſtomac digére bien ou mal, que l'air que je reſpire eſt ſubtil ou groſſier, que les viandes dont je me nourris ſont legéres ou ſolides : je ſuis Spinoſiſte, Socinien, Catholique, Impie ou Dévot. Quand le Médecin eſt auprès de mon lit, le Confeſſeur me trouve à ſon avantage. Je ſçais bien empêcher la Religion de m'affliger quand je me porte bien ; mais je lui permets de me conſoler quand je ſuis malade ; lorſque je n'ai plus rien à eſpérer d'un côté, la Religion ſe preſente & me gagne par ſes promeſſes ; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'eſpérance.

Il y a long-tems que les Princes Chrétiens affranchirent tous les eſclaves de leurs Etats, parce, diſoient-ils, que le Chriſtianiſme rend tous les hommes égaux. Il eſt vrai que cet acte de Religion leur étoit très-utile, parce qu'ils abaiſſoient par-là les Seigneurs, de la puiſſance deſquels ils retiroient le bas peuple ; ils ont enſuite fait des conquêtes dans des Pays, où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des Eſclaves ; ils ont permis.

mis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de Religion qui les touchoit tant. Que veux tu que je te dise ? Vérité dans un tems, erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les Chrétiens ? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux, * parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver selon les principes du saint Alcoran.

Je rends graces au Dieu tout-puissant, qui a renvoyé Hali son grand Prophête, de ce que je professe une Religion qui se fait préférer à tous les intérêts humains, & qui est pure comme le Ciel, dont elle est descendue.

De Paris, le 13. de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LEs loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes;

* Les Mahométans ne se soucient point de prendre Venise, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

me ; on les fait mourir, pour ainſi dire, une ſeconde fois, ils ſont traînés indignement par les rues, on les note d'infamie, on confiſque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix ſont bien injuſtes. Quand je ſuis accablé de douleur, de miſére, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un reméde qui eſt en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une ſociété, dont je conſens de n'être plus ? que je tienne malgré moi une convention qui s'eſt faite ſans moi ? La ſociété eſt fondée ſur un avantage mutuel ; mais lorſqu'elle me devient onéreuſe, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur, je puis donc la rendre lorſqu'elle ne l'eſt plus ; la cauſe ceſſe ; l'effet doit donc ceſſer auſſi.

Le Prince veut-il que je ſois ſon ſujet, quand je ne retire point les avantages de la ſujétion ? Mes Concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon déſeſpoir ? Dieu différent de tous les bienfaiteurs veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent ?

Je ſuis obligé de ſuivre les loix, quand je

je vis ſous les loix ; mais quand je n'y vis plus ; peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t'on, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps, & vous l'en ſéparez, vous vous opoſez donc à ſes deſſeins, & vous lui réſiſtez.

Que veut dire cela ? Troublez-je l'ordre de la Providence, lorſque je change les modifications de la matiére, & que je rends quarrée une boule que les premiéres loix du mouvement, c'eſt-à-dire, les loix de la création, & de la conſervation, avoient faite ronde ? Non ſans doute, je ne fais qu'uſer du droit qui m'a été donné ; & en ce ſens, je puis troubler à ma fantaiſie toute la nature, ſans que l'on puiſſe dire que je m'opoſe à la Providence.

Lorſque mon ame ſera ſéparée de mon corps, y aura-t'il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaiſon ſoit moins parfaite, & moins dépendante des loix générales ? que le monde y ait perdu quelque choſe, & que les ouvrages de Dieu ſoient moins grands, ou plutôt moins immenſes ?

Croyez-vous que mon corps devenu un épi de bled, un ver, un gazon, ſoit

changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle ? & que mon ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terreſtre, ſoit devenue moins ſublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre ſource que notre orgueil ; nous ne ſentons point notre petiteſſe, & malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantiſſement d'un être auſſi parfait que nous, dégraderoit toute la nature, & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou moins dans le monde, que dis-je ? tous les hommes enſemble, cent millions de têtes comme la nôtre, ne ſont qu'un atôme ſubtil & délié, que Dieu n'aperçoit qu'à cauſe de l'immenſité de ſes connoiſſances.

De Paris le 15. de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVI.

RICA à USBEK.

*A ***.*

JE t'envoye la copie d'une Lettre qu'un François qui eſt en Eſpagne a écrite ici, je crois que tu ſeras bien aiſe de la voir. Je

Je parcours depuis six mois l'Espagne & le Portugal, & je vis parmi des peuples, qui méprisant tous les autres, font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractére brillant des deux Nations ; elle se manifeste principalement de deux maniéres, par les lunettes & par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte, est un homme consommé dans les sciences, & enséveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vue s'en est affoiblie ; & tout nez, qui en est orné, ou chargé, peut passer sans contredit pour le nez d'un sçavant.

Pour la moustache, elle est respectable par elle-même, & indépendamment des conséquences ; quoique pourtant on ne laisse pas d'en tirer souvent de grandes utilités pour le service du Prince, & l'honneur de la nation, comme le fit voir un fameux Général Portugais dans les Indes ; * car se trouvant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage ; elles lui furent prêtées d'abord, & dans la suite il retira sa moustache avec honneur. On

* Jean de Castro.

On conçoit aiſément que des peuples graves, & flegmatiques comme ceux-là, peuvent avoir de la vanité, auſſi en ont-ils; ils la fondent ordinairement ſur deux choſes bien conſidérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Eſpagne & du Portugal, ſe ſentent le cœur extrêmement élevé, lorſqu'ils ſont ce qu'ils apellent de vieux Chrétiens, c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont pas originaires de ceux à qui l'Inquiſition a perſuadé dans ces derniers ſiécles d'embraſſer la Religion Chrétienne. Ceux qui ſont dans les Indes ne ſont pas moins flatés, lorſqu'ils conſidérent qu'ils ont le ſubliment mérite d'être, comme ils diſent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le Serrail du Grand Seigneur, de Sultane ſi orgueilleuſe de ſa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'eſt de la blancheur olivâtre de ſon teint, lorſqu'il eſt dans une ville du Mexique, aſſis ſur ſa porte, les bras croiſés. Un homme de cette conſéquence, une créature ſi parfaite ne travailleroit pas pour tous les treſors du monde, & ne ſe réſoudroit jamais par une vile & mécanique induſtrie, de compromettre l'honneur & & la dignité de ſa peau.

Car il faut ſçavoir que lorſqu'un homme

me a un certain mérite en Eſpagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter aux qualités, dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir apris de ſon pere l'art de faire jurer une diſcordante guitarre, il ne travaille plus, ſon honneur s'intéreſſe au repos de ſes membres. Celui qui reſte aſſis dix heures par jour, obtient préciſément la moitié plus de conſidération qu'un autre qui n'en feſte que cinq, parce que c'eſt ſur les chaiſes que la Nobleſſe s'acquiert.

Mais quoique ces invincibles ennemis du travail faſſent parade d'une tranquillité philoſophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils ſont toujours amoureux, ils ſont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur ſous la fenêtre de leurs Maîtreſſes, & tout Eſpagnol qui n'eſt pas enrhûmé, ne ſçauroit paſſer pour galant.

Ils ſont premiérement dévots, & ſecondement jaloux. Ils ſe garderont bien d'expoſer leurs femmes aux entrepriſes d'un ſoldat criblé de coups, ou d'un Magiſtrat décrépit; mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baiſſe les yeux, ou un robuſte Franciſcain qui les éléve.

Ils

Ils connoiſſent mieux que les autres le foible des femmes ; ils ne veulent pas qu'on leur voye le talon, & qu'on les ſurprenne par le bout des pieds ; ils ſçavent que l'imagination va toujours, que rien ne l'amuſe en chemin ; elle arrive, & là on étoit quelquefois averti d'avance.

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour ſont cruelles ; elles le ſont encore plus pour les Eſpagnols : les femmes les guériſſent de leurs peines : mais elles ne font que leur en faire changer, & il leur reſte toujours un long & fâcheux ſouvenir d'une paſſion éteinte.

Ils ont de petites politeſſes, qui en France paroîtroient mal placées : par exemple, un Capitaine ne bat jamais ſon ſoldat, ſans lui en demander permiſſion ; & l'Inquiſition ne fait jamais brûler un Juif, ſans lui faire ſes excuſes.

Les Eſpagnols qu'on ne brûle pas, paroiſſent ſi attachés à l'Inquiſition, qu'il y auroit de la mauvaiſe humeur de la leur ôter ! je voudrois ſeulement qu'on en établît une autre, non pas contre les Hérétiques, mais contre les Héréſiarques, qui attribuent à de petites pratiques Monachales la même efficacité qu'aux ſept Sacremens, qui adorent tout ce qu'ils vénérent, & qui ſont ſi dévots, qu'ils ſont à peine Chrétiens. Vous

Vous pourrez trouver de l'esprit & du bon sens chez les Espagnols, mais n'en cherchez point dans leurs livres : voyez une de leurs Bibliothéques, les Romans d'un côté, & les Scholastiques de l'autre, vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout rassemblé par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs livres qui soit bon, est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau Monde, & ils ne connoissent pas encore leur propre continent : il y a sur leurs Rivières tel Port, qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes des Nations qui leurs sont inconnues.

Ils disent que le soleil se léve & se couche dans leur Pays : mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées ; & des contrées désertes.

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une Lettre écrite à Madrid, par un Espagnol, qui voyageroit en France, je crois qu'il vengeroit bien sa Nation : quel vaste champ pour un homme flegmatique & pensif ! Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris.

Il y a ici une maiſon où l'on met les fous ; on croiroit d'abord qu'elle eſt la plus grande de la Ville ; non, le réméde eſt bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voiſins, enferment quelques fous dans une maiſon, pour perſuader que ceux qui ſont dehors, ne le ſont pas.

Je laiſſe-là mon Eſpagnol. Adieu, mon cher Usbek.

A Paris, le 17. de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

LA plûpart des Légiſlateur ont été des hommes bornés, que le hazard a mis à la tête des autres, & qui n'ont preſque conſulté que leurs préjugés & leurs fantaiſies.

Il ſemble qu'ils ayent méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage : ils ſe ſont amuſés à faire des inſtitutions puériles, avec leſquelles ils ſe ſont, à la vérité, conformés aux petits eſprits, mais décrédités auprès des gens de bon ſens.

Ils

Ils se sont jettés dans des détails inutiles, ils ont donné dans les cas particuliers ; ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choses que par parties, & n'embrasse rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de se servir d'une autre langue que la vulgaire, chose absurde pour un faiseur de loix : comment peut-on les observer, si elles ne sont pas connues ?

Ils ont souvent aboli, sans nécessité, celles qu'ils ont trouvées établies, c'est-à-dire, qu'ils ont jetté les Peuples dans les désordres, inséparables des changemens.

Il est vrai que par une bizarrerie, qui vient plûtôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines loix ; mais le cas est rare, & lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solemnités, & aporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les loix sont biens saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles. & ont suivi des idées Logiciennes plûtôt que l'équité naturelle. Dans la suite elles ont été trouvées trop dures, & par un

esprit

esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter ; mais ce remède étoit un nouveau mal. Quelles que soient les loix, il faut toujours les suivre, & les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Il faut pourtant avoüer, que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention, qui marque beaucoup de sagesse ; c'est qu'ils ont donné aux peres une grande autorité sur leurs enfans ; rien ne soulage plus les Magistrats, rien ne dégarnit plus les Tribunaux, rien enfin ne répand plus de tranquilité dans un Etat, où les mœurs font toujours de meilleurs Citoyens que les loix.

C'est de toutes les puissances celle dont on abuse le moins, c'est la plus sacrée de toutes les magistratures, c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que dans les Pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses & de punitions, les familles sont mieux réglées, les peres sont l'image du Créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance & de la crainte.

Je

Je ne finirai pas cette Lettre sans te faire remarquer la bizarrerie de l'esprit des François. On dit qu'ils ont retenu des Loix Romaines un nombre infini de choses inutiles, & même pis ; & ils n'ont pas pris d'elles la puissance paternelle, qu'elles ont établie comme la première autorité légitime.

A Paris, le 18. de la Lune de Sapbar 1715.

LETTRE LXXVIII.

Le grand Eunuque à USBEK.

A Paris.

Hier les Arméniens menérent au Serrail une jeune Esclave de Circassie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les apartemens secrets, je la deshabillai, je l'examinai avec les regards d'un Juge, & plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vue ; je vis tout ce qu'il lui en coûtoit pour obéir ; elle rougissoit de se voir nuë même devant moi, qui exempt des passions qui peuvent allarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe, & qui, ministre de la modestie dans les actions

tions les plus libres, ne porte que de chaſtes regards, & ne puis inſpirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baiſſai les yeux, je lui jettai un manteau d'écarlate, je lui mis au doigt un anneau d'or, je me proſternai à ſes pieds, je l'adorai comme la Reine de ton cœur, je payai les Arméniens, je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek! tu poſſédes plus de beautés, que n'en enferment tous les Palais d'Orient. Quel plaiſir pour toi, de trouver à ton retour tout ce que la Perſe a de plus raviſſant, & de voir dans ton Serrail renaître les graces, à meſure que le tems & la poſſeſſion travaillent à les détruire!

Du Serrail de Fatmé, le 10. *de la Lune de Rebiab*, 1715.

LETTRE LXXIX.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

DEpuis que je ſuis en Europe, mon cher Rhedi, j'ai vu bien des Gouvernemens: ce n'eſt pas comme en Aſie, où les régles de politiques ſe trouvent par-tout les mêmes.

J'ai

J'ai ſouvent penſé en moi-même pour ſçavoir lequel de tous les Gouvernemens étoit le plus conforme à la raiſon ; il m'a ſemblé que le plus parfait eſt celui qui va à ſon but à moins de frais ; & qu'ainſi celui qui conduit les hommes de la maniére qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, eſt le plus parfait.

Si dans un Gouvernement doux, le Peuple eſt auſſi ſoumis que dans un Gouvernement ſévére, le premier eſt préférable, puiſqu'il eſt plus conforme à la raiſon, & que la ſévérité eſt un motif étranger.

Compte, mon cher Rhedi, que dans un Etat, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéiſſe plus aux loix. Dans les Pays, où les châtimens ſont modérés on les craint comme dans ceux où ils ſont tyranniques & affreux.

Soit que le Gouvernement ſoit doux, ſoit qu'il ſoit cruel, on punit toujours par degrés ; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination ſe plie d'elle-même aux mœurs du Pays où l'on vit : huit jours de priſon, ou une légére amende frapent autant l'eſprit d'un Européen, nourri dans un Pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Aſiatique.

Ils

Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, & chacun la partage à sa façon : le désespoir de l'infamie vient désoler un François, qu'on vient de condamner à une peine, qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs, je ne vois pas que la police, la Justice & l'équité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les Républiques de Hollande, de Venise, & dans l'Angleterre même : je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes, & que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux loix.

Je remarque, au contraire, une source d'injustice & de vexations au milieu de ces mêmes Etats.

Je trouve même le Prince, qui est la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que dans ces Gouvernemens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où personne n'est le Chef, & que quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir.

Que le désespoir même de l'impuni-

té

té confirme le désordre, & le rend plus grand.

Que dans ces Etats il ne se forme point de petite révolte, & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la sédition.

Qu'il ne faut point que les grands événemens y soient préparés par de grandes causes; au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, souvent aussi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la souffrent.

Lorsqu'Osman, Empereur des Turcs, fut déposé, aucun de ceux qui commit cet attentat, ne songeoit à le commettre; ils demandoient seulement en supliant, qu'on leur fit justice sur quelque grief: une voix qu'on n'a jamais connue, sortit de la foule par hazard; le nom de Mustapha fut prononcé, & soudain Mustapha fut Empereur.

A Paris, le 2. de la Lune de Rebiab, 1. 1715.

LETTRE LXXX.

NARGUM, Envoyé de Perſe en Moſcovie, à USBEK.

A Paris.

DE toutes les Nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait ſurpaſſé celle des Tartares, ni en gloire, ni dans la grandeur des conquêtes. Ce Peuple eſt le vrai dominateur de l'univers, tous les autres ſemblent être faits pour le ſervir; il eſt également le fondateur & le deſtructeur des Empires; dans tous les tems il a donné ſur la terre des marques de ſa puiſſance, dans tous les âges il a été le fléau des Nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & il la tiennent encore ſous leur obéiſſance.

Ils dominent ſur les vaſtes Pays qui forment l'Empire du Mogol.

Maîtres de la Perſe, ils ſont aſſis ſur le trône de Cyrus & de Guſtaſpe. Ils ont ſoumis la Moſcovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenſes dans l'Europe, l'Aſie & l'Afrique, & ils dominent ſur ces trois parties de l'univers.

E

Et pour parler des tems plus reculés, c'eſt d'eux que ſont ſortis preſque tous les Peuples qui ont renverſé l'Empire Romain.

Qu'eſt-ce que les conquêtes d'Alexandre en comparaiſon de celles de Genghiſcan ?

Il n'a manqué à cette victorieuſe Nation que des Hiſtoriens, pour célébrer la mémoire de ſes merveilles.

Que d'actions immortelles ont été enſévelies dans l'oubli ! que d'Empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine ! Cette belliqueuſe Nation, uniquement occupée de ſa gloire preſente, ſûre de vaincre dans tous les tems, ne ſongeoit point à ſe ſignaler dans l'avenir par la mémoire de ſes conquêtes paſſées.

De Moſcou, le 4. de la Lune de Rebiab, 1. 1715.

LETTRE LXXXI.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

QUoique les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une eſpéce de Dervis taciturnes, qu'on apelle Chartreux : on dit qu'ils ſe cou-

pent la langue en entrant dans le Couvent ; & on souhaiteroit fort que tous les autres Dervis se retranchâssent de même tout ce que leur profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire, & qui amusent une conversation pendant deux heures de tems, sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorés des femmes ; mais ils ne le sont pourtant pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire, à chaque instant, & qui portent la grace d'une joyeuse aprobation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit, lorsqu'ils sçavent entendre finesse à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres, qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations les choses inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiére, leur canne & leurs

leurs gands. Il eſt bon de commencer de la rue à ſe faire écouter par le bruit du caroſſe, & du marteau, qui frape rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reſte du diſcours ; & quand l'exorde eſt beau, il rend ſuportable toutes les ſottiſe qui viennent enſuite, mais qui par bonheur arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, ſervent bien ici à ceux qui ſont aſſez heureux pour les avoir, & qu'un homme de bon ſens ne brille guéres devant ces ſortes de gens.

De Paris, le 6. de la Lune de Rebiab, 2. 1715.

LETTRE LXXXII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

S'Il y a un Dieu, mon cher Rhedi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte ; car s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les Etres.

La juſtice eſt un raport de convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes ; ce raport eſt toujours le même, quelque Etre qui le conſidére, ſoit

que ce ſoit Dieu, ſoit que ce ſoit un Ange, ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voyent pas toujours ces raports ; ſouvent même lorſqu'ils les voyent, ils s'en éloignent, & leur intérêt eſt toujours ce qu'ils voyent le mieux. La juſtice éleve ſa voix, mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils aiment mieux ſe ſatisfaire que les autres. C'eſt toujours par un retour ſur eux mêmes qu'ils agiſſent ; nul n'eſt mauvais gratuitement : il faut qu'il y ait une raiſon qui détermine, & cette raiſon eſt toujours une raiſon d'intérêts.

Mais il n'eſt pas poſſible que Dieu faſſe jamais rien d'injuſte : dès qu'on ſupoſe qu'il voit la juſtice, il faut néceſſairement qu'il la ſuive ; car, comme il n'a beſoin de rien, & qu'il ſe ſuffit à lui-même, il ſeroit le plus méchant de tous les Etres, puiſqu'il le ſeroit ſans intérêt.

Ainſi, quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toujours aimer la juſtice ; c'eſt-à-dire, faire nos efforts pour reſſembler à cet Etre, dont nous avons une ſi belle idée, & qui, s'il exiſtoit, ſeroit

néceſſairement juſte. Libres que nous ſerions du joug de la Religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voila, Rhedi, ce qui m'a fait penſer que la juſtice eſt éternelle, & ne dépend point des conventions humaines, & quand elle en dépendroit, ce ſeroit une vérité terrible qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourés d'hommes plus forts que nous; ils peuvent nous nuire de mille maniéres differentes; les trois quarts du tems ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous de ſçavoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe intérieur, qui combat en notre faveur & nous met à couvert de leurs entrepriſes!

Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle; nous paſſerions devant les hommes comme devant les lions, & nous ne ſerions jamais aſſurés un moment de notre vie, de notre bien, ni de notre honneur.

Toutes ces penſées m'animent contre ces Docteurs, qui repreſentent Dieu comme un Etre, qui fait un exercice tyrannique de ſa puiſſance, qui le font agir d'une maniére dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'of-

fenſer ; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous, & dans leurs opinions contradictoires le repreſentent tantôt comme un Etre mauvais, tantôt comme un Etre qui ait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte ! ce plaiſir, tout ſévére qu'il eſt, doit le ravir : il voit ſon Etre autant au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il ſe voit au-deſſus des tigres & des ours. Oui, Rhedi, ſi j'étois sûr de ſuivre toujours inviolablement cet équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

A Paris, le premier de la Lune de Gemmadi, 1. 1715.

LETTRE LXXXIII.

RICA à ***.

JE fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établiſſement, ſi j'étois Prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par tout la main d'un grand Monarque. Je crois que c'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre.

Quel ſpectacle que de voir dans un même

même lieu rassemblées toutes ces victimes de la Patrie, qui ne respirent que pour la défendre, & qui se sentant le même cœur, & non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle.

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte, que s'ils y étoient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur derniére satisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la Religion & ceux de l'art militaire!

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la Patrie, fussent écrits & conservés dans les Temples dans des registres, qui fussent comme la source de la gloire & de la Noblesse.

A Paris, le 15. de la Lune de Gemmadi 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

USBEK à MIRZA.

A Ispahan.

TU sçais, Mirza, que quelques Ministres de Cha-Soliman avoient formé

le deſſein d'obliger tous les Arméniens de Perſe de quitter le Royaume, ou de ſe faire Mahométans, dans la penſée que nôtre Empire ſeroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans ſon ſein ces Infidèles.

C'étoit fait de la grandeur Perſane, ſi dans cette occaſion l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne ſçait comment la choſe manqua; ni ceux qui firent la propoſition, ni ceux qui la rejettérent, n'en connurent les conſéquences: le hazard fit l'office de la raiſon & de la politique, & ſauva l'Empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte de trois batailles, & de la priſe de deux Villes.

En proſcrivant les Arméniens, on penſa détruire en un ſeul jour tous les Négocians, & preſque tous les Artiſans du Royaume. Je ſuis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé ſe faire couper les deux bras, que de ſigner un ordre pareil, & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres Rois des Indes, ſes Sujets les plus induſtrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ſes Etats.

Les perſécutions, que nos Mahométans zélés ont fait aux Guebres, les ont obligés de paſſer en foule dans les Indes, &

& ont privé la Perſe de cette laborieuſe Nation, ſi apliquée au labourage, qui ſeul par ſon travail, étoit en état de vaincre la ſtérilité de nos terres.

Il ne reſtoit à la dévotion qu'un ſecond coup à faire, c'étoit de ruiner l'induſtrie, moyennant quoi l'Empire tomboit de lui-même; & avec lui, par une ſuite néceſſaire, cette même Religion, qu'on vouloit rendre ſi floriſſante.

S'il faut raiſonner ſans prévention, je ne ſçais, Mirza, s'il n'eſt pas bon que dans un Etat il y ait pluſieurs Religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des Religions tolérées, ſe rendent ordinairement plus utiles à leur Patrie, que ceux qui vivent dans la Religion dominante, parce qu'éloignés des honneurs, ne pouvant ſe diſtinguer que par leur opulence & leurs richeſſes, ils ſont portés à en acquérir par leur travail, & à embraſſer les emplois de la ſociété les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les Religions contiennent des préceptes utiles à la ſociété, il eſt bon qu'elles ſoient obſervées avec zèle. Or, qu'y a-t'il de plus capable d'animer ce zèle que leur multiplicité?

Ce ſont des rivales qui ne ſe pardonnent rien. La jalouſie deſcend juſqu'aux

particuliers, chacun se tient sur ses gardes, & craint de faire des choses qui deshonoreroient son parti, & l'exposeroient aux mépris & aux censures impardonnables du parti contraire.

Aussi a t'on toujours remarqué qu'une Secte nouvelle, introduite dans un Etat, étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du Prince de souffrir plusieurs Religions dans son Etat. Quand toutes les Sectes du monde viendroient s'y rassembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice, parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance, & ne prêche la soumission.

J'avoue que les histoires sont remplies des guerres de Religion; mais qu'on y prenne bien garde, ce n'est point la multiplicité des Religions qui a produit ces guerres, c'est l'esprit d'intolérance qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

C'est cet esprit de Prosélitisme, que les Juifs ont pris des Egyptiens, & qui d'eux est passé, comme une maladie épidémique & populaire, aux Mahométans & aux Chrétiens.

C'est enfin cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que com-

comme une éclipse entiére de la raison humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres, quand il n'en résulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviser. Celui qui veut me faire changer de Religion, ne le fait, sans doute, que parce qu'il ne changeroit pas la sienne, quand on voudroit l'y forcer: il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose, qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être, pour l'Empire du monde.

A Paris, le 26. de la Lune de Gemmadi, 1. 1715.

LETTRE LXXXV.

RICA à ***.

IL semble ici que les familles se gouvernent toutes seules, le mari n'a qu'une ombre d'autorité sur la femme, le pere sur ses enfans, le maître sur ses esclaves; & sois sûr qu'elle est toujours contre le mari jaloux, le Pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où se rend

rend la justice. Avant que d'y arriver, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes Marchandes, qui vous apellent d'une voix trompeuse. Ce spectacle d'abord est assez riant ; mais il devient lugubre, lorsqu'on entre dans les grandes sales, où l'on ne voit que des gens dont l'habit est encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu sacré, où se révélent tous les secrets des familles, & où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là, une fille modeste vient avouer les tourmens d'une virginité trop long-tems gardée, ses combats & sa douloureuse résistance : elle est si peu fiére de sa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine, & pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite exposer les outrages qu'elle a fait à son époux, comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle est lasse de porter le titre de femme sans en jouir : elle vient révéler les mistéres cachés dans la nuit du mariage ; elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une

qu'une sentence la rétablisse dasn tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris, & leur demander en public un combat ; que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles ravies ou séduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce Tribunal. On n'y entend parler que de peres irrités, de filles abusées, d'amans infidéles, de maris chagrins.

Par la loi qui y est observée, tout enfant né pendant le mariage, est censé être au mari ; il a beau avoir de bonnes raisons pour ne le pas croire, la loi le croit pour lui, & le soulage de l'examen & des scrupules.

Dans ce Tribunal on prend les voix à la majeure ; mais on a reconnu par expérience qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure, & cela est bien naturel, car il y a très-peu d'esprits justes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

A Paris, le premier de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LET-

LETTRE LXXXVI.

RICA à ***.

ON dit que l'homme eſt un animal ſociable ; ſur ce pied-là il me paroît que le François eſt plus homme qu'un autre : c'eſt l'homme par excellence, car il ſemble être fait uniquement pour la ſociété.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens, qui non-ſeulement ſont ſociables, mais ſont eux-mêmes la ſociété univerſelle. Ils ſe multiplient dans tous les coins, & peuplent en un inſtant les quatre quartiers d'une Ville ; cent hommes de cette eſpéce abondent plus que deux mille Citoyens : ils pourroient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peſte ou de la famine. On demande dans les Ecoles, ſi un corps peut être en un inſtant en pluſieurs lieux ; ils ſont une preuve de ce que les Philoſophes mettent en queſtion.

Ils ſont toujours empreſſés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voyent, où ils vont, & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il eſt

eſt de la bienſéance de viſiter chaque jour le Public en détail, ſans compter les viſites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'aſſemble ; mais comme la voye en eſt trop abrégée, elles ſont comptées pour rien dans les régles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons a coups de marteaux, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les Portiers, on y trouveroit chaque jour leurs noms eſtropiés de mille manéres en caractéres Suiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des ſollicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes Sujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joye. Enfin, ils reviennent chez eux bien fatigués ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de laſſitude, & on mit cette Epitaphe ſur ſon tombeau : C'eſt ici que repoſe celui qui ne s'eſt jamais repoſé ; il s'eſt promené à cinq cens trente enterremens ; il s'eſt réjoui de la naiſſance de deux mille ſix cens quatre-vingt enfans. Les penſions, dont

dont il a félicité ſes amis toujours en des termes différens, montent à deux millions ſix cens mille livres ; le chemin qu'il a fait ſur le pavé, à neuf mille ſix cens ſtades ; celui qu'il a fait dans la campagne en a trente-ſix. Sa converſation étoit amuſante ; il avoit un fonds tout fait de trois cens ſoixante-cinq contes : il poſſédoit d'ailleurs depuis ſon jeune âge cent dix-huit apophthegmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occaſions brillantes. Il eſt mort enfin à la ſoixantiéme année de ſon âge. Je me tais, Voyageur ; car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vû ?

De Paris, le 3. de la Lune de Gemmadi, a. 1715.

LETTRE LXXXVII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

A Paris régne la liberté & l'égalité. La naiſſance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il ſoit, ne ſauve pas un homme de la foule dans laquelle il eſt confondu. La jalouſie des rangs y eſt inconnue. On dit que le premier

mier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carosse.

Un grand Seigneur est un homme qui voit le Roi, qui parle aux Ministres, qui a des ancêtres, des dettes & des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un air empressé, ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse, il n'y a de Grand que ceux à qui le Monarque donne quelque part au Gouvernement. Ici il y a des gens qui sont grands par leur naissance, mais ils sont sans crédit. Les Rois sont comme ces ouvriers habiles, qui pour exécuter leurs ouvrages, se servent toujours des machines les plus simples.

La faveur est la grande divinité des François. Le Ministre est le Grand-Prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habillés de blanc; tantôt Sacrificateurs, & tantôt sacrifiés, ils se dévouent eux-mêmes à leur Idole avec tout le peuple.

A Paris, le 9. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LET-

LETTRE LXXXVIII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE désir de la gloire n'est point différent de cet instinct, que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être, lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres ; c'est une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue du Ciel.

Mais comme tous les hommes ne sont pas également attachés à la vie, ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toujours gravée dans leur cœur ; mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille maniéres.

Cette différence qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de peuple à peuple.

On peut poser pour maxime, que dans chaque Etat le désir de la gloire croit avec la liberté des Sujets, & diminue avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un

Un homme de bon ſens me diſoit l'autre jour : On eſt en France à bien des égards plus libre qu'en Perſe ; auſſi y aime-t'on plus la gloire. Cette heureuſe fantaiſie fait faire à un François avec plaiſir & avec goût, ce que votre Sultan n'obtient de ſes Sujets, qu'en leur mettant ſans ceſſe devant les yeux les ſuplices & les recompenſes.

Auſſi parmi nous le Prince eſt-il jaloux de l'honneur du dernier de ſes Sujets. Il y a pour le maintenir des Tribunaux reſpectables, c'eſt le tréſor ſacré de la Nation, & le ſeul dont le Souverain n'eſt pas le Maître, parce qu'il ne peut l'être ſans choquer ſes intérêts. Ainſi, ſi un Sujet ſe trouvé bleſſé dans ſon honneur par ſon Prince, ſoit par quelque préférence, ſoit par la moindre marque de mépris, il quitte ſur le champ ſa Cour, ſon emploi, ſon ſervice, & ſe retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes Françoiſes aux vôtres, c'eſt que les unes, compoſées d'eſclaves naturellement lâches, ne ſurmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment, ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme ſtupide ; au lieu que les autres ſe préſentent aux coups

avec

avec délices, banniſſent la crainte par une ſatisfaction qui lui eſt ſupérieure.

Mais le ſanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les Républiques & dans les Pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athènes, à Lacédémone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalés. Une couronne de chêne, ou de laurier, une ſtatue, un éloge étoit une recompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une Ville priſe.

Là, un homme qui avoit fait une belle action, ſe trouvoit ſuffiſamment recompenſé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes, qu'il ne reſſentît le plaiſir d'être ſon bienfaiteur; il comptoit le nombre de ſes ſervices par celui de ſes Citoyens. Tout homme eſt capable de faire du bien à un homme; mais c'eſt reſſembler aux Dieux, que de contribuer au bonheur d'une ſociété entiére.

Mais cette noble émulation ne doit-elle point être entiérement éteinte dans le cœur de vos Perſans, chez qui les emplois & les dignités ne ſont que des attributs de la fantaiſie du Souverain? La réputation & la vertu y ſont regardées comme imaginaires, ſi elles ne ſont ac-

com-

compagnées de la faveur du Prince, avec laquelle elles naissent & meurent de même. Un homme, qui a pour lui l'estime publique, n'est jamais sûr de ne pas être deshonoré demain : le voila aujourd'hui Général d'armée, peut être que le Prince le va faire son Cuisinier, & qu'il n'aura plus à espérer d'autre éloge, que celui d'avoir fait un bon ragoût.

A Paris, le 15. de la Lune de Gemmadi, 2. 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBEK au même.

A Smirne.

DE cette passion générale que la Nation Françoise a pour la gloire, il s'est formé dans l'esprit des particuliers un certain je ne sçais quoi, qu'on apelle point d'honneur : c'est proprement le caractére de chaque profession ; mais il est plus marqué chez les gens de guerre, & c'est le point d'honneur par excellence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est, car nous n'en avons point préciſément d'idée.

Autrefois les François, sur-tout les Nobles, ne suivoient guéres d'autres loix

loix que celles de ce point d'honneur : elles régloient toute la conduite de leur vie, & elles étoient si sévéres, qu'on ne pouvoit, sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les différends, elles ne prescrivoient guéres qu'une maniére de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés ; mais ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéressées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute, & qu'il payât de sa personne comme s'il avoit été lui-même en colére. Il se sentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence si flatteuse, & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sauver de la potence, & lui & toute sa famille, ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette maniére de décider étoit assez mal imaginée ; car de ce qu'un homme étoit plus adroit, ou plus fort qu'un autre, il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi

Auſſi les Rois l'ont-ils défendu ſous des peines très ſévéres, mais c'eſt en vain ; l'honneur qui veut toujours régner, ſe révolte, & il ne reconnoît point de loix.

Ainſi les François ſont dans un état bien violent ; car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête-homme de ſe venger quand il a été offenſé ; mais d'un autre côté, la Juſtice le punit des plus cruelles peines lorſqu'il ſe venge. Si l'on ſuit les loix de l'honneur, on périt ſur un échafaut ; ſi l'on ſuit celles de la Juſtice, on eſt banni pour jamais de la ſociété des hommes : il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

A Paris, le 18. de la Lune de Gemmadi, 2. 1715.

LETTRE XC.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

LE Monarque qui a ſi long-tems régné n'eſt plus. * Il a bien fait parler les gens pendant ſa vie ; tout le monde eſt tû à ſa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne

* Il mourut le premier Septembre 1715.

céder qu'au destin. Ainsi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales; chacun a pensé à ses affaires & à prendre ses avantages dans ce changement. Le Roi, arrière petit-fils du Monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un Prince son oncle a été déclaré Régent du Royaume.

Le feu Roi avoit fait un testament, qui bornoit l'autorité du Régent. Ce Prince habile a été au Parlement, & y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du Monarque, qui voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu régner encore après sa mort.

Les Parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rapellent toujours l'idée de quelque Temple fameux par l'ancienne Religion des Peuples. Ils ne se mêlent guéres plus que de rendre la justice, & leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands Corps ont suivi le destin des choses humaines; ils ont cédé au tems qui détruit

tout,

tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité suprême qui a tout abattu.

Mais le Régent, qui a voulu se rendre agréable au Peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique, &, comme s'il avoit pensé à relever de terre le Temple & l'Idole, il a voulu qu'on le regardât comme l'apui de la Monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

A Paris, le 4. de la Lune de Rhegeb 1715.

LETTRE XCI.

USBEK à son frere SANTON au Monastére de Casbin.

JE m'humilie devant toi, sacré Santon, & je me prosterne; je regarde les vestiges de tes pieds comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande, qu'il semble que tu ayes le cœur de notre saint Prophête : tes austérités étonnent le Ciel même; les Anges t'ont regardé du sommet de la gloire, & ont dit : Comment est-il encore sur la terre, puisque son esprit est avec nous, & vole autour du trône, qui est soutenu par les nuées?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai apris de nos Docteurs, que les Dervis même infidéles ont toujours un caractére de sainteté, qui les rend respectables aux vrais Croyans, & que Dieu s'est choisi dans tous les coins de la terre des ames plus pures que les autres, qu'il a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs priéres ferventes suspendissent sa colére prête à tomber sur tant de peuples rebelles?

Les Chrétiens disent des merveilles de leurs premiers Santons, qui se réfugiérent à milliers dans les deserts affreux de la Thébaïde, & eurent pour Chefs, Paul, Antoine & Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacrés Immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme; mais ils habitoient la nuit & le jour avec des Démons: ils étoient sans cesse tourmentés par ces esprits malins, ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table, jamais d'azile contre eux. Si tout ceci est vrai, Santon vénérable, il faudroit avouer que personne n'auroit jamais vêcu en plus mauvaise compagnie.

Les Chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien na-

naturelle, qui nous peut ſervir à nous faire ſentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous dans le deſert un état tranquile, les tentations nous ſuivent toujours, nos paſſions figurées par les Démons, ne nous quittent point encore; ces monſtres du cœur, ces illuſions de l'eſprit, ces vains fantômes de l'erreur & du menſonge ſe montrent toujours à nous pour nous ſéduire, & nous attaquent juſques dans les jeûnes & les cilices, c'eſt-à-dire, juſques dans notre force même.

Pour moi, Santon vénérable, je ſçais que l'Envoyé de Dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abîmes: il a purifié la terre autrefois pleine de ſon empire, & l'a rendue digne du ſéjour des Anges & des Prophêtes.

A Paris, le 9. de la Lune de Chabban. 1715.

LETTRE XCII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

JE n'ai jamais oui parler du Droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher ſoigneuſement qu'elle eſt l'ori-

gine des sociétés, ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils se quittoient, & se fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raison, & chercher pourquoi ils se tiennent séparés; mais ils naissent tous liés les uns aux autres : un fils est né auprès de son pere, & il s'y tient; voilà la société, & la cause de la société.

Le Droit public est plus connu en Europe qu'en Asie, cependant on peut dire que les passions des Princes, la patience des Peuples, la flatterie des Ecrivains en ont corrompu tous les principes.

Ce Droit, tel qu'il est aujourd'hui, est une science, qui aprend aux Princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la justice, sans choquer leurs intérêts. Quel dessein, Rhedi, de vouloir, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en système, d'en donner des régles, d'en former des principes, & d'en tirer des conséquences!

La puissance illimitée de nos sublimes Sultans, qui n'a d'autre régle qu'elle-même, ne produit pas plus de monstres que cet art indigne, qui veut faire plier la justice, toute inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhedi, qu'il y a deux justices toutes différentes, l'une qui régle les affai-

affaires des particuliers, qui régne dans le Droit civil ; l'autre qui régle les différends qui surviennent de peuple à peuple, qui tirannise dans le Droit public ; comme si le Droit public n'étoit pas lui-même un Droit civil, non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai dans une autre Lettre mes pensées là-dessus.

A Paris, le premier de la Lune de Zilhazé 1716.

LETTRE XCIII.

USBEK au même.

LEs Magistrats doivent rendre la justice de Citoyen à Citoyen ; chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiére.

De peuple à peuple, il est rarement besoin de tiers pour juger, parce que les sujets de disputes sont presque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux Nations sont ordinairement si séparés, qu'il ne faut qu'aimer la justice pour la trouver ; on ne peut guéres se prévenir que dans sa propre cause.

Il n'en eſt pas de même des différends, qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en ſociété, leurs intérêts ſont ſi mêlés & ſi confondus, il y en a de tant de ſortes différentes, qu'il eſt néceſſaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obſcurcir.

Il n'y a que deux ſortes de guerres juſtes, les unes qui ſe font pour repouſſer un ennemi qui attaque, les autres pour ſecourir un Allié qui eſt attaqué.

Il n'y auroit point de juſtice de faire la guerre pour des querelles particulières du Prince, à moins que le cas ne fût ſi grave, qu'il méritât la mort du Prince, ou du peuple qui l'a commis. Ainſi un Prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refuſé un honneur qui lui eſt dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ſes Ambaſſadeurs, & autres choſes pareilles, non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuſe le pas. La raiſon en eſt que comme la déclaration de guerre doit être un acte de juſtice, dans laquelle il faut toujours que la peine ſoit proportionnée à la faute, il faut voir ſi celui à qui on déclare la guerre mérite la mort; car faire la guerre à quelqu'un, c'eſt vouloir le punir de mort.

Dans

Dans le Droit public, l'acte de justice le plus sévére, c'est la guerre, puisque son but est la destruction de la société.

Les représailles sont du second dégré. C'est une loi que les Tribunaux n'ont pu s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisiéme acte de justice, est de priver un Prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatriéme acte de justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du peuple, dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du banniſſement établie dans les Tribunaux, qui retranche les coupables de la société. Ainsi un Prince, à l'alliance duquel nous renonçons, est retranché par-là de notre société, & n'est plus un de nos membres.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un Prince, que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur que de la contracter. Il n'y a rien parmi les hommes, qui leur soit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Mais pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soit juste; ainsi une alliance

faite entre deux nations pour en opprimer une troisiéme, n'est pas légitime, & on peut la violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honneur & de la dignité du Prince de s'allier avec un tiran. On dit qu'un Monarque d'Egypte fit avertir le Roi de Samos de sa cruauté & de sa tirannie, & le somma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à son amitié & à son alliance.

Le Droit de conquête n'est point un Droit. Une société ne peut être fondée que sur la volonté des associés; si elle est détruite par la conquête, le peuple redevient libre : il n'y a plus de nouvelle société, & si le vainqueur en veut former, c'est une tyrannie.

A l'égard des Traités de Paix, ils ne sont jamais légitimes, lorsqu'ils ordonnent une cession, ou dédommagement plus considérable que le dommage causé; autrement c'est une pure violence, contre laquelle on peut toujours revenir, à moins que pour r'avoir ce qu'on a perdu, on ne soit obligé de se servir de moyens si violens, qu'il en arrive un mal plus grand que le bien que l'on en doit retirer.

Voilà, cher Rhedi, ce que j'apelle le

Droit

Droit public, voilà le Droit des gens, ou plutôt celui de la raiſon.

A Paris, le 4. de la Lune de Zilbazé 1716.

LETTRE XCIV.

Le premier Eunuque à USBEK.

A Paris.

IL eſt arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du Royaume de Viſapour ; j'en ai acheté une pour ton frere le Gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya il y a un mois ſon commandement ſublime & cent tomans.

Je me connois en femmes, d'autant mieux qu'elles ne me ſurprennent pas, & qu'en moi les yeux ne ſont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vu de beauté ſi réguliére & ſi parfaite ; ſes yeux brillans portent la vie ſur ſon viſage, & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circaſſie.

Le premier Eunuque d'un Négociant d'Iſpahan la marchandoit avec moi ; mais elle ſe déroboit dédaigneuſement à ſes regards, & ſembloit chercher les miens, comme ſi elle avoit voulu me dire qu'un

vil Marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit destinée à un plus illustre époux.

Je te l'avoue, je sens dans moi-même une joye secrette, quand je pense aux charmes de cette belle personne; il me semble que je la vois entrer dans le Serrail de ton frere: je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ses femmes; la douleur impérieuse des unes, l'affliction muette, mais plus douloureuse des autres, la consolation maligne de celles qui n'espérent plus rien, & l'ambition irritée de celles qui espérent encore.

Je vais d'un bout du Royaume à l'autre faire changer tout un Serrail de face: que de passions je vais émouvoir! que de craintes & de peines je prépare!

Cependant dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille: les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur, les chagrins seront dévorés, & les joyes contenues, l'obéissance ne sera pas moins exacte, & les régles moins inflexibles; la douceur toujours contrainte de paroître, sortira du fond même du désespoir.

Nous remarquons que plus nous avons de femmes sous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande

de néceſſité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de ſoumiſſion, tout cela leur forme des chaînes; les unes ſont ſans ceſſe attentives ſur les démarches des autres : il ſemble que de concert avec nous, elles travaillent à ſe rendre plus dépendantes : elles ſont preſque la moitié de notre office, & nous ouvrent les yeux quand nous les fermons. Que dis-je ? elles irritent ſans ceſſe le maître contre leurs rivales, & elles ne voyent pas combien elles ſe trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique Seigneur, tout cela n'eſt rien ſans la préſence du maître. Que pouvons-nous faire avec ce vain fantôme, d'une autorité qui ne ſe communique jamais toute entiére ? Nous ne repreſentons que foiblement la moitié de toi même, nous ne pouvons que leur montrer une odieuſe ſévérité. Toi, tu tempéres la crainte par les eſpérances, plus abſolu quand tu careſſes que tu ne l'eſt quand tu menaces.

Reviens donc, Magnifique Seigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton Empire; je viens adoucir des paſſions déſeſpérées, viens ôter tout prétexte de faillir, viens apaiſer l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aima-

aimable : viens enfin ſoulager tes fidèles Eunuques d'un fardeau qui s'apeſantit chaque jour.

De ton Serrail d'Iſpahan, le 8. de la Lune de Zilbazé 1716.

LETTRE XCV.

USBEK à HASSEIN, Dervis de la Montagne de Jaron.

O Toi, ſage Dervis, dont l'eſprit curieux brille de tant de connoiſſances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des Philoſophes, qui, à la vérité, n'ont point atteint juſqu'au faîte de la ſageſſe Orientale ; ils n'ont point été ravis juſqu'au trône lumineux, ils n'ont ni entendu les paroles ineffables, dont les concerts des Anges retentiſſent, ni ſenti les formidables accès d'une fureur divine ; mais laiſſés à eux-mêmes, privés des ſaintes merveilles, ils ſuivent dans le ſilence les traces de la raiſon humaine.

Tu ne ſçaurois croire juſqu'où ce guide les a conduit. Ils ont débrouillé le chaos, & ont expliqué par une méchanique ſimple l'ordre de l'architecture divine. L'Auteur de la nature adonné du mouvement à la

à la matiére ; il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuſe variété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les Légiſlateurs ordinaires nous propoſent des loix, pour régler les ſociétés des hommes, des loix auſſi ſujettes au changement que l'eſprit de ceux qui les propoſent, & des peuples qui les obſervent ; ceux-ci ne nous parlent que des loix générales, immuables, éternelles, qui s'obſervent ſans aucune exception, avec un ordre, une régularité & une promptitude infinie dans l'immenſité des eſpaces.

Et que crois-tu, homme divin, que ſoient ces loix ? Tu t'imagines, peut-être, qu'entrant dans le conſeil de l'Eternel, tu vas être étonné par la ſublimité des myſtéres ; tu renonces par avance à comprendre, tu ne te propoſes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de penſée : elles n'éblouiſſent point par un faux reſpect, leur ſimplicité les a fait long-tems méconnoître, & ce n'eſt qu'après bien des réflexions, qu'on en a connu toute la fécondité & toute l'étendue.

La premiére eſt, que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obſtacle qui l'en dé-

détourne, & la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout corps qui tourne autour d'un centre, tend à s'en éloigner, parce que plus il en est loin, plus la ligne qu'il décrit aproche de la ligne droite.

Voilà, sublime Dervis, la clef de la nature, voilà des principes féconds, dont on tire des conséquences à perte de vue, comme je te le ferai voir dans une Lettre particuliére.

La reconnoissance de cinq ou six vérités a rendu leur Philosophie pleine de miracles, & leur a fait plus de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos saints Prophêtes.

Car enfin, je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos Docteurs qui n'eût été embarrassé, si on lui eût dit de peser dans une balance tout l'air qui est autour de la terre, ou de mesurer toute l'eau qui tombe chaque année sur sa surface, & qui n'eût pensé plus de quatre fois avant de dire combien de lieues le son fait dans une heure, & quel tems un rayon de lumiére employe à venir du Soleil à nous, combien de toises il y a d'ici à Saturne, quelle est la courbe selon laquelle un Vaisseau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-

Peut-être que si quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces Philosophes de paroles hautes & sublimes, s'il y avoit mêlé des figures hardies, & des allégories mystérieuses, il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au saint Alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je pense, je ne m'accommode guéres du stile figuré. Il y a dans notre Alcoran un grand nombre de choses puériles, qui me paroissent toujours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force & la vie de l'expression : il semble d'abord que les livres inspirés ne sont que des idées divines rendues en langage humain ; au contraire, dans nos livres saints on trouve le langage de Dieu & les idées des hommes, comme si par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras, peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous, tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance, où l'on vit dans ce Pays. Nous, graces au Ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur, & tandis que je vivrai, Hali sera mon Porphête.

A Paris, le 15. de la Lune de Chabban, 1716.

LET-

LETTRE XCVI.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

IL n'y a point de pays au monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous les dix ans des révolutions, qui précipitent le riche dans la misére, & enlévent le pauvre avec des aîles rapides au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté, celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la Providence, le pauvre l'aveugle, fatalité du destin.

Ceux qui lévent les tributs, nagent au milieu des tresors; parmi eux il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la derniére misére; ils sont mépriſés comme de la boue, pendant qu'ils sont pauvres: quand ils sont riches, on les estime assez; aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à present dans une situation bien terrible. On vient d'établir une Chambre qu'on apelle de Justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent, ni détourner, ni cacher leurs effets; car on les oblige de les déclа-

clarer au juſte ſous peine de la vie : ainſi on les fait paſſer par un défilé bien étroit, je veux dire entre la vie & leur argent. Pour comble de fortune, il y a un Miniſtre connu par ſon eſprit, qui les honore de ſes plaiſanteries : & badine ſur toutes les délibérations du Conſeil. On ne trouve pas tous les jours des Miniſtres diſpoſés à faire rire le peuple, & l'on doit ſçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des Laquais eſt plus reſpectable en France qu'ailleurs ; c'eſt un Séminaire de grands Seigneurs, il remplit le vuide des autres Etats. Ceux qui le compoſent, prennent la place des grands malheureux, des Magiſtrats ruinés, des Gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre, & quand ils ne peuvent pas ſupléer par eux mêmes, ils relévent toutes les grandes Maiſons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpéce de fumier, qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Je trouve, Ibben, la Providence admirable dans la maniére dont elle a diſtribué les richeſſes : ſi elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtinguées de la vertu, & on n'en auroit plus ſenti tout le

néant

néant. Mais quand on examine qui ſont les gens qui en ſont les plus chargés, à force de mépriſer les riches, on vient enfin à mépriſer les richeſſes.

A Paris, le 26. de la Lune de Mahurran, 1717.

LETTRE XCVII.

RIÇA à RHEDI.

A Veniſe.

JE trouve les capriſes de la mode chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet Eté, ils ignorent encore plus comment ils le ſeront cet Hiver; mais ſur-tout on ne ſauroit croire combien il en coûte à un mari pour mettre ſa femme à la mode.

Que me ſerviroit de te faire une deſcription exacte de leur habillement & de leurs parures? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, & avant que tu euſſes reçu ma Lettre, tout ſeroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller paſſer ſix mois a la campagne, en revient auſſi antique, que ſi elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le por-

portrait de ſa mere, tant l'habit avec lequel elle eſt peinte, lui paroit étranger : il s'imagine que c'eſt quelque Américaine qui y eſt repréſentée, ou que le Peintre a voulu exprimer quelqu'une de ſes fantaiſies.

Quelquefois les coëffures montent inſenſiblement, & une révolution les fait deſcendre tout à-coup. Il a été un tems que leur hauteur immenſe mettoit le viſage d'une femme au milieu d'elle-même ; dans un autre, c'étoit les pieds qui occupoient cette place, les talons faiſoient un piédeſtal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? Les Architectes ont été ſouvent obligés de hauſſer, de baiſſer & d'élargir les portes, ſelon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement, & les régles de leur art ont été aſſervies à ces fantaiſies. On voit quelquefois ſur un viſage une quantité prodigieuſe de mouches, & elles diſparoiſſent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avoient de la taille & des hanches, aujourd'hui il n'en eſt pas queſtion. Dans cette changeante Nation, quoiqu'en diſe le Critique, les filles ſe trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en eſt des maniéres & de la façon de vivre comme des modes ; les François

çois changent de mœurs selon l'âge de leur Roi. Le Monarque pourroit même parvenir à rendre la Nation grave, s'il l'avoit entrepris Le Prince imprime le caractére de son esprit à la Cour, la Cour à la Ville, la Ville aux Provinces. L'ame du Souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8. de la Lune de Saphar 1717.

LETTRE XCVIII.

RICA au même.

JE te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des François sur leurs modes ; cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtés, c'est la régle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres Nations : ils y rapellent tout ; ce qui est étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne saurois guéres ajuster cette fureur pour leurs coûtumes avec l'inconstance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils mépriſent tout ce qui est étranger, je ne te parle que des bagatelles ; car sur les choses importan-

tantes, ils semblent s'être méfiés d'eux-mêmes jusqu'a se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres Peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus. Ils veulent bien s'assujettir aux loix d'une Nation rivale, pourvû que les Perruquiers François décident en Législateurs sur la forme des perruques étrangéres. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs Cuisiniers régner du Septentrion au Midi, & les ordonnances de leurs Coeffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils ayent pris de leurs voisins tout ce qui concerne le Gouvernement politique & civil ?

Qui peut penser qu'un Royaume le plus ancien, & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné depuis plus de dix siécles par des loix qui ne sont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre, mais ils sont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciènnes, faites par leurs premiers Rois, dans les assemblées générales de la Nation ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les loix Ro-

Romaines qu'ils ont prises à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des Empereurs contemporains de leurs Législateurs.

Et afin que l'acquisition fût entiére, & que tout le bon sens leur vint d'ailleurs, ils ont adopté toutes les Constitutions des Papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur Droit : nouveau genre de servitude.

Il est vrai que dans les derniers tems on a rédigé par écrit quelques Statuts des Villes & des Provinces ; mais ils sont presque tous pris du Droit Romain.

Cette abondance de loix adoptées, & pour ainsi dire, naturalisées, est si grande, qu'elle accable également la Justice & les Juges. Mais ces volumes de loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de Glossateurs, de Commentateurs, de Compilateurs, gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout. Ces loix étrangéres ont introduit des formalités qui sont la honte de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est rendue plus pernicieuse, lorsqu'elle est entrée dans la Jurisprudence, ou lorsqu'elle

qu'elle s'eſt logée dans la Médecine, ſi elle a fait plus de ravages ſous la robe d'un Juriſconſulte, que ſous le large chapeau d'un Médecin, & ſi dans l'une elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

A Paris, le 12. de la Lune de Saphar 1717.

LETTRE XCIX.

USBEK à ***.

ON parle toujours ici de la Conſtitution. J'entrai l'autre jour dans une maiſon, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui diſoit d'une voix forte : J'ai donné mon Mandement, je n'irai point répondre à tout ce que vous dites ; mais liſez le, ce Mandement, & vous verrez que j'y ai réſolu tous vos doutes. Il m'a fallu bien ſuer pour le faire, dit-il, en portant la main ſur le front, j'ai eu beſoin de toute ma doctrine, & il m'a fallu lire bien des Auteurs Latins. Je le crois, dit un homme qui ſe trouva là, car c'eſt un bel Ouvrage, & je défie ce Jéſuite, qui vient ſi ſouvent vous voir, d'en faire un meilleur. Eh bien, liſez-le donc, reprit-il,

& vous ſerez plus inſtruit ſur ces matiéres dans un quart-d'heure, que ſi je vous en avois parlé deux heures : voilà comme il évitoit d'entrer en converſation, & de commettre ſa ſuffiſance. Mais comme il ſe vit preſſé, il fut obligé de ſortir de ſes retranchemens, & il commença à dire Théologiquement force ſottiſes, ſoutenu d'un Dervis, qui les lui rendoit très-reſpectueuſement. Quand deux hommes qui étoient-là lui nioient quelque principe, il diſoit d'abord : Cela eſt certain, nous l'avons jugé ainſi, & nous ſommes des Juges infaillibles. Et comment, lui dis-je pour lors, êtes-vous des Juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le ſaint Eſprit nous éclaire ? Cela eſt heureux, lui répondis-je, car de la maniére dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand beſoin d'être éclairé.

A Paris, le 18. *de la Lune de Rebiab* 1717.

LETTRE C.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LEs plus puiſſans Etats de l'Europe ſont ceux de l'Empereur, des Rois de France, d'Eſpagne & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne ſont partagées en un nombre infini de petits Etats, dont les Princes ſont, à proprement parler, les martyrs de la ſouveraineté. Nos glorieux Sultans ont plus de femmes que la plûpart de ces Princes n'ont de ſujets. Ceux d'Italie, qui ne ſont pas ſi unis, ſont plus à plaindre; leurs Etats ſont ouverts comme des Caravancerais, où ils ſont obligés de loger les premiers qui viennent: ils faut donc qu'ils s'attachent aux grands Princes, & leur faſſent part de leur frayeur plûtôt que de leur amitié.

La plûpart des Gouvernemens d'Europe ſont Monarchiques, ou plutôt ſont ainſi apellés, car je ne ſçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels, au moins eſt-il impoſſible qu'ils ayent ſubſiſté long-tems; c'eſt un Etat violent qui dégénére toujours en Deſpotiſme, ou en

République : la puissance ne peut jamais être également partagée entre le Peuple & le Prince, l'équilibre est trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre ; mais l'avantage est ordinairement du côté du Prince qui est à la tête des armées.

Aussi le pouvoir des Rois d'Europe est-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent ; mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos Sultans : premiérement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la Religion des Peuples ; secondement, parce qu'il n'est pas de leur intérêt de le porter si loin.

Rien ne raproche plus les Princes de la condition de leurs sujets, que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux ; rien ne les soumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent, au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion qui doit être entre les fautes & les peines, qui est comme l'ame des Etats & l'harmonie des Empires ; & cette proportion scrupuleusement gardée par les Princes Chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos Sultans.

Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrace du Prince, est sûr de mourir; la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais s'il avoit attenté à la vie de son Souverain, s'il avoit voulu livrer ses Places aux ennemis, il en seroit aussi quitte pour perdre la vie: il ne court donc pas plus de risque dans ce dernier cas que dans le premier.

Aussi dans la moindre disgrace, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il se porte naturellement à troubler l'Etat, & à conspirer contre le Souverain; seule ressource qui lui reste.

Il n'en est pas de même des Grands d'Europe, à qui la disgrace n'ôte rien que la bienveillance & la faveur; ils se retirent de la Cour, & ne songent qu'à jouir d'une vie tranquile, & des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait guéres périr que pour le crime de léze-Majesté, ils craignent d'y tomber par la considération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner; ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de Princes morts d'une mort violente.

Si dans cette autorité illimitée qu'ont nos Princes, ils n'aportoient pas tant de

précaution pour mettre leur vie en ſureté, ils ne vivroient pas un jour, & s'ils n'avoient pas à leur ſolde un nombre innombrable de troupes, pour tiranniſer le reſte de leurs ſujets, leur Empire ne ſubſiſteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq ſiécles qu'un Roi de France prit des Gardes, contre l'uſage de ces tems-là, pour ſe garantir des aſſaſſins, qu'un petit Prince d'Aſie avoit envoyés pour le faire périr; juſques-là les Rois avoient vêcu tranquiles au milieu de leurs ſujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les Rois de France puiſſent de leur propre mouvement ôter la vie à un de leurs ſujets, comme nos Sultans, ils portent, au contraire, toûjours avec eux la grace de tous les criminels; il ſuffit qu'un homme ait été aſſez heureux pour voir l'auguſte viſage de ſon Prince, pour qu'il ceſſe d'être indigne de vivre. Ces Monarques ſont comme le ſoleil qui porte par-tout la chaleur & la vie.

A Paris, le 8. de la Lune de Rebiab, 2. 1717.

LETTRE CI.

USBEK au même.

POur suivre l'idée de ma derniére Lettre, voici à peu près ce que me disoit l'autre jour un Européen assez sensé.

Le plus mauvais parti que les Princes d'Asie ayent pu prendre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables; mais ils font respecter la Royauté & non pas le Roi, & attachent l'esprit des sujets à un certain Trône, & non pas à une certaine personne.

Cette puissance invisible qui gouverne, est toujours la même pour le Peuple. Quoique dix Rois, qu'il ne connoît que de nom, se soient égorgés l'un après l'autre, il ne sent aucune différence, c'est comme s'il avoit été gouverné successivement par des esprits.

Si le détestable Parricide de notre grand Roi Henry IV. avoit porté ce coup sur un Roi des Indes; Maître du Sceau Royal & d'un tresor immense, qui auroit semblé être amassé pour lui, il auroit pris tranquilement les rênes de l'Empire, sans qu'un seul homme eût

penſé à reclamer ſon Roi, ſa famille & ſes enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a preſque jamais de changement dans le Gouvernement des Princes d'Orient; & d'où vient cela? ſi ce n'eſt de ce qu'il n'eſt tyrannique & affreux.

Les changemens ne peuvent être faits que par le Prince, ou par le Peuple; mais là, les Princes n'ont garde d'en faire, parce que dans un ſi haut degré de puiſſance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir; s'ils changeoient quelque choſe, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux ſujets, ſi quelqu'un d'eux forme quelque réſolution, il ne ſçauroit l'exécuter ſur l'Etat; il faudroit qu'il contrebalançat tout-à-coup une puiſſance redoutable & toujours unique, le tems lui manque comme les moyens; mais il n'a qu'à aller à la ſource de ce pouvoir, & il ne lui faut qu'un bras & qu'un inſtant.

Le meurtrier monte ſur le Trône, pendant que le Monarque en deſcend, tombe & va expiter à ſes pieds.

Un Mécontent en Europe ſonge à entretenir quelque intelligence ſecrette, à ſe jetter chez les ennemis, à ſe ſaiſir de quelque Place, à exciter quelques vains mur-

mures parmi les sujets. Un Mécontent en Asie va droit au Prince, étonne, frape, renverse, il en efface jusqu'à l'idée, dans un instant l'Esclave & le Maître, dans un instant usurpateur & légitime.

Malheureux le Roi qui n'a qu'une tête, il semble ne réunir sur elle toute sa puissance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiére.

A Paris, le 17. de la Lune de Rebiab, 1717.

LETTRE CII.

Au même.

TOus les Peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs Princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse guéres à leur Roi le tems d'apesantir son autorité ; la soumission & l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins. Ils disent là-dessus des choses bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude : un mari, une femme, un pere & un fils, ne sont liés entre eux que par l'amour qu'ils se portent, ou par les

bienfaits qu'ils se procurent ; & ces motifs divers de reconnoissance sont l'origine de tous les Royaumes & de toutes les sociétés.

Mais si un Prince, bien loin de faire vivre ses sujets heureux, veut les accabler & les détruire, le fondement de l'obéissance cesse ; rien ne les lie, rien ne les attache à lui, ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous que nous n'en avons nous mêmes : or, nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes ; par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie, personne n'a donc, concluent-ils, sur la terre un tel pouvoir.

Le crime de lèze-Majesté n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui désobéissant, de quelque maniére qu'il lui désobéisse. Aussi le Peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs Rois, déclara-t'il que c'est un crime de lèze-Majesté à un Prince de faire la guerre à ses Sujets. Ils ont donc grande raison quand ils disent que

le

le précepte de leur Alcoran, qui ordonne de se soumettre aux Puissances, n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer, d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs Rois, qui avoit vaincu & pris prisonnier un Prince qui s'étoit révolté & lui disputoit la couronne, ayant voulu lui reprocher son infidélité & sa perfidie : Il n'y a qu'un moment, dit le Prince infortuné, qu'il vient d'être décidé, lequel de nous deux est le traître.

Un usurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la Patrie comme lui, & croyant qu'il n'y a pas de loix là où il ne voit point de Juges, il fait révérer comme des arrêts du Ciel les caprices du hazard & de la fortune.

A Paris, le 20. de la Lune de Rebiab, 2. 1717.

LETTRE CIII.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

TU m'as beaucoup parlé dans une de tes Lettres des ſciences & des arts cultivés en Occident, tu me vas regarder comme un barbare ; mais je ne ſçais ſi l'utilité que l'on en tire dédommage les hommes du mauvais uſage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la ſeule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les Peuples d'Europe. Les Princes ne pouvant plus confier la garde des Places aux Bourgeois, qui à la premiére bombe ſe ſeroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec leſquelles ils ont dans la ſuite opprimé leurs ſujets.

Tu ſçais que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de Place imprenables, c'eſt-à-dire, Uſbek, qu'il n'y a plus d'azile ſur la terre contre l'injuſtice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque ſecret, qui fourniſſe une voye plus abrégée pour faire

faire périr les hommes, détruire les Peuples & les Nations entiéres.

Tu as lu les Hiſtoriens, fais-y bien attention; preſque toutes les Monarchies n'ont été fondées que ſur l'ignorance des Arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivez. L'ancien Empire de Perſe peut nous en fournir un exemple domeſtique.

Il n'y a pas long-tems que je ſuis en Europe; mais j'ai ouï parler à des gens ſenſés des ravages de la Chimie; il ſemble que ce ſoit un quatriéme fléau, qui ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement, tandis que la guerre, la peſte, la famine, les détruiſent en gros, mais par intervalles.

Que nous a ſervi l'invention de la Bouſſole, & la découverte de tant de Peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richeſſes? L'or & l'argent avoient été établis par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandiſes, & un gage de leur valeur; par la raiſon que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre uſage: que nous importoit-il donc qu'ils devinſſent plus communs? & que pour marquer la valeur d'une denrée, nous euſſions deux ou trois lignes au lieu

d'

d'un ? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuse aux Pays qui ont été découverts. Les nations entiéres ont été détruites, & les hommes qui ont échapé à la mort, ont été réduits à une servitude si rude, que le recit en a fait frémir les Musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet ! aimable simplicité si chérie de notre saint Prophête, vous me rappellez toujours la naïveté des anciens tems, & la tranquilité qui régnoit dans le cœur de nos premiers peres !

De Venise, le 2. de la Lune de Rhamazan 1717.

LETTRE CIV.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

OU tu ne penses pas à ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta Patrie pour t'instruire, & tu méprises toute instruction : tu viens pour te former dans un Pays, où l'on cultive les beaux arts, & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-

je,

je, Rhedi ? je ſuis plus d'accord avec toi, que tu ne l'eſt avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des Arts ? Il n'eſt pas néceſſaire de ſe l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des Peuples ſur la terre, chez leſquels un Singe paſſablement inſtruit pourroit vivre avec honneur ; il s'y trouveroit à peu près à la portée des autres habitans ; on ne lui trouveroit point l'eſprit ſingulier, ni le caractére bizarre ; il paſſeroit tout comme un autre, & ſeroit diſtingué même par ſa gentilleſſe.

Tu dis que les fondateurs des Empires ont preſque tous ignoré les Arts. Je ne te nie pas que des Peuples barbares n'ayent pu, comme des torrens impétueux, ſe répandre ſur la terre & couvrir de leurs armées féroces les Royaumes les mieux policés ; mais prens-y garde ils ont appris les Arts, ou les ont fait exercer aux peuples vaincus, ſans cela leur puiſſance auroit paſſé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on invente quelque maniére de deſtruction plus cruelle que celle qui eſt en uſage. Non, ſi une ſi fatale invention venoit à ſe découvrir, elle ſeroit bientôt prohibée par le droit

droit des gens, & le consentement unanime des nations enséveliroit cette découverte ; il n'est point de l'intérêt des Princes de faire des conquêtes par de pareilles voies, ils se cherchent des sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes, tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de Place imprenable, c'est-à-dire, que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué en lisant les Histoires, que depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et quand il se seroit trouvé quelque cas particulier, où un art auroit été préjudiciable, doit-on pour cela le rejetter? Penses-tu, Rhedi, que la Réligion que notre saint Prophète a aportée du Ciel soit pernicieuse, parce qu'elle servira quelque jour à confondre les perfides Chrétiens?

Tu crois que les arts amolliſſent les peuples, & par-là sont cause de la chûte des Empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur molleſſe ; mais il s'en faut bien

que

que cet exemple decide, puiſque les Grecs qui les ſubjuguéres, cultivoient les arts avec infiniment plus de ſoin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y apliquent, puiſqu'ils ne ſont jamais dans l'oiſiveté, qui de tous les vices eſt celui qui amollit le plus le courage.

Il n'eſt donc queſtion que de ceux qui en jouiſſent : mais comme dans un Pays policé, ceux qui jouiſſent des commodités d'un art, ſont obligés d'en cultiver un autre, à moins que de ſe voir réduits à une pauvreté honteuſe, il s'enſuit que l'oiſiveté & la molleſſe ſont incompatibles avec les arts.

Paris eſt, peut-être, la ville du monde la plus ſenſuelle, & où l'on rafine le plus ſur les plaiſirs ; mais c'eſt, peut-être, celle où l'on méne une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieuſement, il faut que cent autres travaillent ſans relâche. Un femme s'eſt miſe dans la tête qu'elle devoit paroître à une aſſemblée avec une certaine parure, il faut que dès ce moment cinquante Artiſans ne dorment plus, & n'ayent plus le loiſir de boire & de manger ; elle commande, & elle eſt obéie plus promptement que ne

ſe-

feroit notre Monarque, parce que l'intérêt eſt le plus grand Monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette paſſion de s'enrichir paſſe de condition en condition, depuis les Artiſans juſqu'aux Grands; perſonne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-deſſous de lui. Vous voyez à Paris un homme qui a dequoi vivre juſqu'au jour du jugement, qui travaille ſans ceſſe, & court riſque d'accourcir ſes jours, pour amaſſer, dit-il, dequoi vivre.

Le même eſprit gagne la nation, on n'y voit que travail & qu'induſtrie : où eſt donc ce peuple efféminé dont tu parles tant ?

Je ſupoſe, Rhedi, qu'on ne ſouffrit dans ce Royaume que les arts qui ſont abſolument néceſſaires à la culture des terres, qui ſont pourtant en grand nombre, & qu'on en bannit tous ceux qui ne ſervent qu'à la volupté, ou à la fantaiſie, je le ſoutiens, cet Etat ſeroit le plus miſérable qu'il y eut au monde.

Quand les habitans auroient aſſez de courage pour ſe paſſer de tant de choſes qu'ils doivent à leurs beſoins, le peuple dépériroit tous les jours, & l'Etat devien-

viendroit si foible, qu'il n'y auroit si petite puissance qui ne fût en état de le conquérir.

Je pourrois entrer ici dans un long détail, & te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, & par conséquent ceux du Prince; il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les Citoyens; cette circulation de richesses, & cette propagation de revenus, qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres, cesseroit absolument; chacun ne tireroit de revenu que de sa terre, & n'en tireroit précisément que ce qu'il lui faut, pour ne pas mourir de faim; mais comme ce n'est pas la centiéme partie du revenu d'un Royaume, il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la centiéme partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit annuellement à son Maître que la vingtiéme partie de sa valeur; mais avec une pistole de couleurs, un Peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des Orfévres, des ouvriers en laine, en soye, & de toutes sortes d'Artisans.

De

De tout ceci il faut conclure, Rhedi, que pour qu'un Prince soit puissant, il faut que ses Sujets vivent dans les délices, il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluités, avec autant d'attention que les nécessités de la vie.

A Paris, le 14. de la Lune de Chalval, 1717.

LETTRE CV.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

J'Ai vu le jeune Monarque, sa vie est bien précieuse à ses sujets, elle ne l'est pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les Rois sont comme les Dieux, & pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa Phisionomie est majestueuse, mais charmante; une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel, & promet déja un grand Prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractére des Rois d'Occident jusqu'à-ce qu'ils ayent passé par les deux grandes épreuves de leur Maîtresse & de leur Confesseur; on verra bientôt l'un & l'au-

l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci, & il se livrera pour cela de grands combats. Car sous un jeune Prince ces deux Puissances sont toujours rivales ; mais elles se concilient, & se réunissent sous un vieux. Sous un jeune Prince, le Dervis a un rôle bien difficile à soutenir ; la force du Roi fait sa foiblesse, mais l'autre triomphe également de sa foiblesse & de sa force,

Lorsque j'arriverai en France, je trouvai le feu Roi absolument gouverné par les femmes, & cependant dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le Monarque de la terre qui en avoit le moins de besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit : Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune Colonel, sa valeur m'est connue, j'en parlerai au Ministre. Une autre disoit : Il est surprenant que ce jeune Abbé ait été oublié, il faut qu'il soit Evêque, il est homme de naissance, & je pourrois répondre de ses mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours, fussent des favorites du Prince, elles ne lui avoient, peut-être, pas parlé deux fois en leur vie ; chose pourtant très-facile à faire chez les Princes Européens. Mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque em-

emploi à la Cour, dans Paris ou dans les Provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle passent toutes les graces, & quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une espéce de République, dont les membres toujours actifs se secourent & se servent mutuellement : c'est comme un nouvel Etat dans l'Etat ; & celui qui est à la Cour, à Paris, dans les Provinces, qui voit agir des Ministres, des Magistras, des Prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, est comme celui qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la Maîtresse d'un Ministre pour coucher avec lui ? quelle idée ! c'est pour lui presenter cinq ou six placets tous les matins ; & la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint en Perse de ce que le Royaume est gouverné par deux ou trois femmes, c'est bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, & prennent

nent non-seulement en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

A Paris, le dernier de la Lune de Chalval 1717.

LETTRE CVI.

USBEK à ***.

IL y a une espéce de livres que nous ne connoissons point en Perse, & qui me paroissent ici fort à la mode, ce sont les Journaux. La paresse se sent flattée en les lisant; on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plûpart des livres, l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires que les Lecteurs sont aux abois; il les fait entrer à demi morts dans une matiére noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui ci veut s'immortaliser par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto*, un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'*in-folio*: il faut donc qu'il étende son sujet à proportion; ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur, qui se tue à réduire ce que l'Auteur à pris tant de peine à amplifier.

Je ne sçais, ***, quel mérite il y a à faire

faire de pareils Ouvrages : j'en ferois bien autant, si je voulois ruiner ma santé & un Libraire.

Le grand tort qu'ont les Journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux, comme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lû tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des Ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en ayent : & en effet, quel est l'homme assez hardi, pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plupart des Auteurs ressemblent aux Poëtes, qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre, mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs Ouvrages qu'ils ne sauroient soutenir la moindre critique : il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible, & les Journalistes le savent bien, ils font donc tout le contraire ; ils commencent par louër la matiére qui est traitée, premiére fadeur ;

fadeur, delà ils paſſent aux louanges de l'Auteur, louanges forcées ; car ils ont à faire à des gens qui ſont encore en haleine, tout prêts à ſe faire faire raiſon, & à foudroyer à coups de plume un téméraire Journaliſte.

A Paris, le 5. de la Lune de Zilcade, 1718.

LETTRE CVII.

RICA à ***.

L'Univerſité de Paris eſt la fille aînée des Rois de France, & très-aînée, car elle a plus de neuf cens ans ; auſſi rêve-t'elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut il y a quelque tems un grand démêlé avec quelques Docteurs à l'occaſion de la lettre * *Q.* qu'elle vouloit que l'on prononçat comme un *K.* La diſpute s'échauffa ſi fort, que quelques-unes furent dépouillés de leurs biens ; il fallut que le Parlement terminât le différend, & il accorda permiſſion par un Arrêt ſolemnel à tous les Sujets du Roi de France de prononcer cette lettre à leur fantaiſie. Il faiſoit beau voir les deux Corps de l'Europe les plus

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

respectables, occupés à décider du sort d'une lettre de l'alphabet.

Il semble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étréciſſent lorſqu'elles ſont aſſemblées, & que là où il y a plus de ſages, il y a auſſi moins de ſageſſe. Les grands Corps s'attachent toujours ſi fort aux minuties, aux formalités, aux vains uſages, que l'eſſentiel ne va jamais qu'après. J'ai oui dire qu'un Roi d'Arragon, * ayant aſſemblé les Etats d'Arragon & de Catalogne, les premiéres ſéances s'employérent à décider en quelle langue les délibérations ſeroient conçues : la diſpute étoit vive, & les Etats ſe ſeroient rompus mille fois, ſi l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit, que la demande ſeroit faite en langage Catalan, & la réponſe en Arragonois.

De Paris, le 25. de la Lune de Zilhagé 1718.

LETTRE CVIII.

RICA à ***.

LE rôle d'une jolie femme eſt beaucoup plus grave que l'on ne penſe : il

* C'étoit en 1710.

il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestiques ; un Général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite, ou son corps de réserve, qu'elle en met à placer une mouche qui peut manquer ; mais dont elle espére, ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit ! Quelle attention pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux, pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un & à l'autre, & se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire venir parties de plaisir sur parties, les faire succéder & renaître sans cesse, & prévenir tous les accidens qui pouroient les rompre!

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se divertir, c'est de le paroître : ennuyez-les tant que vous voudrez, elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puisse croire qu'elles se sont bien réjouies.

Je fus il y a quelques jours d'un soupé, que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin elles disoient sans cesse : **Au moins il faudra bien rire, & bien nous divertir.**

Nous nous trouvâmes assez mal assorties, & par conséquent assez sérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien ; il n'y a pas aujourd'hui dans Paris une partie si gaye que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua, & me dit : Hé bien, ne sommes-nous pas de bonne humeur ? Oui, lui répondis-je en bâillant, je crois que je crèverai à force de rire. Cependant la tristesse triomphoit toujours des réflexions, & quant à moi, je me sentis conduit de bâillement en bâillement dans un sommeil léthargique, qui finit tous mes plaisirs.

A Paris, le 11. de la Lune de Mahartan 1718.

LETTRE CIX.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

PEndant le séjour que je fais en Europe, je lis les Historiens anciens & modernes, je compare tous les tems, j'ai du plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi, & j'arrête sur-tout mon esprit à ces grands changemens, qui ont rendu les âges si différens des âges, & la terre

terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être, pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé en comparaison de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la nature a-t'elle pû perdre cette prodigieuse fécondité des premiers tems ? Seroit-elle déja dans sa vieillesse, & tomberoit-elle de langueur ?

J'ai resté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les Villes, elles sont entiérement désertes & dépeuplées ; il semble qu'elles ne subsistent encore que pour marquer le lieu où étoient ces Cités puissantes, dont l'histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule ville de Rome contenoit autrefois plus de Peuple, que le plus grand Royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui : il y a eu tel Citoyen Romain, qui avoit dix, & même vingt mille Esclaves, sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne ; & comme on y comptoit quatre ou cinq cens mille Citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans, sans que l'imagination ne se révolte.

Il y avoit autrefois dans la Sicile de

puiſſans Royaumes & des Peuples nombreux, qui en ont diſparu depuis ; cette Iſle n'a plus rien de conſidérable que ſes Volcans.

La Gréce eſt ſi deſerte, qu'elle ne contient pas la centiéme partie de ſes anciens habitans.

L'Eſpagne autrefois ſi remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées, & la France n'eſt rien en comparaiſon de cette ancienne Gaule, dont parle Céſar.

Les Pays du Nord ſont fort dégarnis, & il s'en faut bien que les Peuples y ſoient comme autrefois obligés de ſe partager, & d'envoyer dehors comme des eſſaims, des colonies & des nations entiéres, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne, & la Turquie en Europe, n'ont preſque plus de Peuples.

On ne ſçauroit trouver dans l'Amérique la deux-centiéme partie des hommes qui y formoient autrefois de ſi grands Empires.

L'Aſie n'eſt guéres en meilleur état. Cette Aſie mineure, qui contenoit tant de puiſſantes Monarchies, & un nombre ſi prodigieux de grandes Villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Aſie, celle qui eſt ſoumiſe au Turc, n'eſt

n'eſt pas plus pleine, & pour celle qui eſt ſous la domination de nos Rois, ſi on la compare à l'état floriſſant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui y étoient ſans nombre, du tems des Xercès & des Darius.

Quant aux petits Etats, qui ſont autour de ces grands Empires, ils ſont réellement déſerts : tels ſont les Royaumes d'Irimette, de Circaſſie & de Guriel. Tous ces Princes avec de vaſtes Etats, comptent à peine cinquante mille Sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres Pays.

Enfin je parcours la terre, & je n'y trouve que du délabrement ; je crois la voir ſortir des ravages de la peſte & de la famine.

L'Afrique a toujours été ſi inconnue, qu'on ne peut en parler ſi préciſément que des autres parties du monde ; mais à ne faire attention qu'aux Côtes de la Méditerranée, comme de tout tems, on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit lorſqu'elle étoit Province Romaine. Aujourd'hui ſes Princes ſont ſi foibles, que ce ſont les plus petites Puiſſances du monde.

Après un calcul auſſi exact qu'il peut

l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a à peine sur la terre la cinquantiéme partie des hommes qui y étoient du tems de César. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours, & si cela continue, dans dix siécles elle ne sera qu'un désert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde; mais à peine s'en est-on aperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement, & dans le cours d'un grand nombre de siécles: ce qui marque un vice intérieur, un venin secret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

A Venise, le 10. de la Lune de Rhegeb. 1718.

LETTRE CX.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE monde, mon cher Rhedi, n'est point incorruptible, les Cieux mêmes ne le sont pas: les Astronomes sont des témoins oculaires de tous les changemens qui y arrivent, qui sont les effets bien naturels du mouvement universel de la matiére.

La

La terre eſt ſoumiſe comme les autres Planétes aux mêmes loix des mouvemens ; elle ſouffre au-dedans d'elle un combat perpétuel de ſes principes : la mer & le continent ſemblent être dans une guerre éternelle ; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons.

Les hommes dans une demeure ſi ſujette aux changemens, ſont dans un état auſſi incertain : cent mille cauſes peuvent agir, dont la plus petite peut les détruire, & à plus forte raiſon augmenter ou diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces cataſtrophes particuliéres, ſi communes chez les Hiſtoriens, qui ont détruit des Villes & des Royaumes entiers ; il y en a de générales qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de ſa perte.

Les hiſtoires ſont pleines de ces peſtes univerſelles, qui ont tour à tour déſolé l'univers. Elles parlent d'une entr'autres qui fut ſi violente, qu'elle brûla juſqu'à la racine des plantes, & ſe fit ſentir dans tout le monde connu, juſqu'à l'Empire du Catay ; un degré de plus de corruption auroit peut-être, dans un ſeul jour détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux ſiécles que la plus honteuſe de toutes les maladies ſe fit ſen-

tir en Europe, en Asie & en Afrique; elle fit dans très-peu de tems des effets prodigieux; c'étoit fait des hommes, si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la société, ils auroient péri misérablement.

Qu'auroit-ce été, si le venin eût été un peu plus exalté? Et il le seroit devenu, sans doute, si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remède aussi puissant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la destruction qui auroit pu atriver au genre humain? N'est-elle pas arrivée en effet, & le Déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille?

Ceux qui connoissent la nature, & qui ont de Dieu une idée raisonnable, peuvent-ils comprendre que la matière & les choses créées n'ayent que six mille ans? que Dieu ait différé pendant toute l'éternité ses ouvrages, & n'ait usé que d'hier de sa puissance créatrice? Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu, ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu! Mais s'il

ne

ne l'a pas pû dans un tems, il ne l'a pas pû dans l'autre : c'eſt donc parce qu'il ne l'a pas voulu ; mais comme il n'y a point de ſucceſſion dans Dieu, ſi l'on admet qu'il ait voulu quelque choſe une fois il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

Il ne faut donc pas compter les années du monde ; le nombre des grains de ſable de la mer ne leur eſt pas plus comparable qu'un inſtant.

Cependant tous les Hiſtoriens nous parlent d'un premier Pere ; ils nous font voir la nature humaine naiſſante. N'eſt-il pas naturel de penſer qu'Adam fut ſauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du Déluge, & que ces grands événemens ont été fréquens ſur la terre depuis la création du monde ?

J'ai été bien aiſe de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particuliérement à ta Lettre ſur la diminution des Peuples arrivée depuis dix-ſept à dix-huit ſiécles : je te ferai voir dans une Lettre ſuivante, qu'indépendamment des cauſes phyſiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

A Paris, le 8. de la Lune de Chalban 1712.

LETTRE CXI.

USBEK au même.

TU cherches la raiſon pourquoi la terre eſt moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois, & ſi tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui eſt arrivée dans les mœurs.

Depuis que la Religion Chrétienne & la Mahométane ont partagé le monde Romain, les choſes ſont bien changées; il s'en faut bien que ces deux Religions ſoient auſſi favorables à la propagation de l'eſpéce, que celle de ces Maîtres de l'univers.

Dans cette derniére, la Polygamie étoit défendue, & en cela elle avoit un très-grand avantage ſur la Religion Mahométane; le divorce y étoit permis, ce qui lui en donnoit un autre, non moins conſidérable ſur la Chrétienne.

Je ne trouve rien de ſi contradictoire, que cette pluralité de femmes permiſe par le ſaint Alcoran, & l'ordre de les ſatisfaire ordonné par le même livre. Voyez vos femmes, dit le Prophête, parce que vous leur êtes néceſſaire comme

me leurs vêtemens, & qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens. Voilà un Précepte qui rend la vie d'un véritable Musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi, & seulement autant de concubines & d'esclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens?

Vos femmes sont vos labourages, dit encore le Prophête; aprochez-vous donc de vos labourages, faites du bien pour vos ames, & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon Musulman comme un Athlète, destiné à combattre sans relâche; mais qui bientôt foible & accablé de ses premiéres fatigues, languit dans le champ même de la victoire, & se trouve, pour ainsi dire, enséveli sous ses propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, & pour ainsi dire, avec épargne; ses opérations ne sont jamais violentes; jusques dans ses productions, elle veut de la tempérance; elle ne va jamais qu'avec régle & mesure; si on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur: elle employe toute la force qui lui reste à se conserver, perdant absolument sa vertu productrice; & sa puissance générative.

C'est

C'eſt dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propres à nous épuiſer qu'à nous ſatisfaire : il eſt très-ordinaire parmi nous de voir un homme dans un Serrail prodigieux avec un très petit nombre d'enfans ; ces enfans mêmes ſont la plupart du tems foibles & mal ſains, & ſe ſentent de la langueur de leur pere.

Ce n'eſt pas tout : ces femmes obligées à une continence forcée, ont beſoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des Eunuques ; la Religion, la jalouſie & la raiſon même, ne permettent pas d'en laiſſer aprocher d'autres : ces gardiens doivent être en grand nombre, ſoit afin de maintenir la tranquillité au-dedans parmi les guerres que ces femmes ſe font ſans ceſſe, ſoit pour empêcher les entrepriſes du dehors. Ainſi, un homme qui a dix femmes ou concubines, n'a pas trop d'autant d'Eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la ſociété que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naiſſance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'enſuivre !

Les filles Eſclaves qui ſont dans le Serrail pour ſervir avec les Eunuques ce grand nombre de femmes, y vieilliſſent

pref-

preſque toujours dans une affligeante virginité ; elles ne peuvent pas ſe marier pendant qu'elles y reſtent, & leurs maîtreſſes une fois accoûtumées à elles, ne s'en défont preſque jamais.

Voilà comme un ſeul homme occupe lui ſeul tant de ſujets de l'un & de l'autre ſexe, à ſes plaiſirs, les fait mourir pour l'Etat, & les rend inutiles à la propagation de l'eſpéce.

Conſtantinople & Iſpahan ſont les Capitales des deux plus grands Empires du monde ; c'eſt-là que tout doit aboutir, & que les Peuples attirés de mille maniéres, ſe rendent de toutes parts. Cependant elles périſſent d'elles-mêmes, & elles ſeroient bientôt détruites, ſi les Souverains n'y faiſoient venir preſqu'à chaque ſiécle des Nations entiéres pour les repeupler. J'épuiſerai ce ſujet dans une autre Lettre.

A Paris, le 13. de la Lune de Chabban. 1718.

LETTRE CXII.

USBEK au même.

LEs Romains n'avoient pas moins d'Eſclaves que nous, ils en avoient même

même plus, mais ils en faiſoient un meilleur uſage.

Bien loin d'empêcher par des voyes forcées la multiplication de ces Eſclaves, ils la favoriſoient, au contraire, de tout leur pouvoir, ils les aſſocioient le plus qu'ils pouvoient par des eſpéces de mariages; par ce moyen ils rempliſſoient leurs maiſons de domeſtiques de tous les ſexes, de tous les âges, & l'Etat d'un Peuple innombrable.

Ces enfans, qui faiſoient à la longue la richeſſe d'un Maître, naiſſoient ſans nombre autour de lui; il étoit ſeul chargé de leur nourriture & de leur éducation: les peres libres de ce fardeau, ſuivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient, ſans craindre une trop nombreuſe famille.

Je t'ai dit que parmi nous tous les Eſclaves ſont occupés à garder nos femmes, & à rien de plus; qu'ils ſont à l'égard de l'Etat dans une perpétuelle létargie, de maniére qu'il faut reſtreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille la culture des arts & des terres; leſquels mêmes s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez le Romains; la République ſe ſervoit avec un avan-

avantage infini de ce peuple d'eſclaves. Chacun d'eux avoit ſon pécule qu'il poſſédoit aux conditions que ſon Maître lui impoſoit ; avec ce pécule il travailloit, & ſe tournoit du côté où le portoit ſon induſtrie. Celui-ci faiſoit la banque, celui-là ſe donnoit au commerce de la mer, l'un vendoit des marchandiſes en détail, l'autre s'apliquoit à quelque art mécanique, ou bien affermoit & faiſoit valoir des terres ; mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout ſon pouvoir à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit en même-tems l'aiſance dans la ſervitude preſente, & l'eſpérance d'une liberté future : cela faiſoit un Peuple laborieux, animoit les arts & l'induſtrie.

Ces Eſclaves, devenus riches par leurs ſoins & leur travail, ſe faiſoient affranchir & devenoient Citoyens. La République ſe réparoit ſans ceſſe, & recevoit dans ſon ſein de nouvelles familles, à meſure que les anciennes ſe détruiſoient.

J'aurai, peut-être, dans mes Lettres ſuivantes, occaſion de te prouver, que plus il y a d'hommes dans un Etat, plus le commerce y fleurit ; je prouverai auſſi facilement, que plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choſes s'entr'aident ;

& se favorisent nécessairement.

Si cela est, combien ce nombre prodigieux d'Esclaves toujours laborieux devoit-il s'accroître & s'augmenter ? L'industrie & l'abondance les faisoit naître, & eux de leur côté faisoient naître l'abondance & l'industrie.

A Paris, le 16. de la Lune de Chabban 1718.

LETTRE CXIII.

USBEK au même.

NOus avons jusqu'ici parlé des Pays Mahométans, & cherché la raison pourquoi ils étoient moins peuplés que ceux qui étoient soumis à la domination des Romains, examinons à present ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la Religion Payenne, & il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non-seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin; en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha, & au lieu d'unir les

les cœurs, comme on le prétendoit, on les ſépara pour jamais.

Dans une action ſi libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la néceſſité, & la fatalité du deſtin même; on compta pour rien les dégoûts, les caprices, l'inſociabilité des humeurs; on voulut fixer le cœur, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a plus variable, & de plus inconſtant dans la nature; on attacha ſans retour, & ſans eſpérance, des gens accablés l'un de l'autre, & preſque toujours mal aſſortis, & l'on fit comme ces Tirans qui faiſoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la faculté, du divorce: un mari & une femme étoient portés à ſuporter patiemment les peines domeſtiques, ſachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir, & ils gardoient ſouvent ce pouvoir en main toute leur vie ſans en uſer, par cette ſeule conſidération qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en eſt pas de même des Chrétiens; que leurs peines preſentes déſeſpérent pour l'avenir; ils ne voyent dans les déſagrémens du mariage que leur durée, &, pour ainſi dire, leur éternité: delà viennent les dégoûts, les diſcordes, les mépris,

pris, & c'eſt autant de perdu pour la poſtérité. A peine a-t'on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'eſſentiel, on paſſe enſemble trente ans de froideur, il ſe forme des ſéparations inteſtines auſſi fortes, &, peut-être, plus pernicieuſes que ſi elles étoient publiques; chacun vit & reſte de ſon côté, & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, ſe livrera aux filles de joye: commerce honteux & ſi contraire à la ſociété, lequel ſans remplir l'objet du mariage, n'en repréſente tout au plus que les plaiſirs.

Si de deux perſonnes ainſi liées, il y en a une qui n'eſt pas propre au deſſein de la nature, & à la propagation de l'eſpéce, ſoit par ſon tempérament, ſoit par ſon âge, elle enſévelit l'autre avec elle, & la rend auſſi inutile qu'elle l'eſt elle-même.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'on voit chez les Chrétiens tant de mariages fournir un ſi petit nombre de Citoyens: le divorce eſt aboli, les mariages mal aſſortis ne ſe raccommodent plus, les femmes ne paſſent plus comme chez les Romains ſucceſſivement dans les mains de pluſieurs maris, qui en tiroient dans le chemin le meilleur parti qu'il étoit poſſible.

J'oſe

J'oſe le dire ; ſi dans une République, comme Lacédémone, où les Citoyens étoient ſans ceſſe gênés par des loix ſingulières & ſubtiles : & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille, qui étoit la République, il avoit été établi que les maris changeaſſent de femmes tous les ans, il en ſeroit né un Peuple innombrable.

Il eſt aſſez difficile de faire bien comprendre la raiſon qui a porté les Chrétiens a abolir le divorce. Le mariage chez toutes les nations du monde, eſt un contrat ſuſceptible de toutes les conventions, & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pû en affoiblir l'objet ; mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vue, auſſi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'eſt. Ils ne le font pas conſiſter dans le plaiſir des ſens ; au contraire, comme je te l'ai déja dit, il ſemble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent ; mais c'eſt une image, une figure, & quelque choſe de myſtérieux que je ne comprens point.

A Paris, le 19. de la Lune de Chabban, 1718.

LET-

LETTRE CXIV.

USBEK au même.

LA prohibition du divorce n'eſt pas la ſeule cauſe de la dépopulation des Pays Chrétiens ; le grand nombre d'Eunuques qu'ils ont parmi eux n'en eſt pas une moins conſidérable.

Je parle des Prêtres & des Dervis de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe vouent a une continence éternelle ; c'eſt chez les Chrétiens la vertu par excellence : en quoi je ne les comprens pas, ne ſçachant ce que c'eſt qu'une vertu, dont il ne réſulte rien.

Je trouve que leurs Docteurs ſe contrediſent manifeſtement, quand ils diſent que le mariage eſt ſaint, & que le célibat qui lui eſt opoſé l'eſt encore davantage, ſans compter qu'en fait de préceptes, & de dogmes fondamentaux, le bien eſt toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de célibat eſt prodigieux ; les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau, aujourd'hui ils ſe vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans, ce qui revient à peu près à la même choſe.

Ce

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes que les peſtes & les guerres les plus ſanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque Maiſon Religieuſe une famille éternelle, où il ne naît perſonne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres ; ces Maiſons ſont toujours ouvertes comme autant de gouffres, où s'enſéveliſſent les races futures.

Cette politique eſt bien différente de celle des Romains, qui établiſſoient des loix pénales contre ceux qui ſe refuſoient aux loix du mariage, & vouloient jouir d'une liberté ſi contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des Pays Catholiques. Dans la Religion Proteſtante tout le monde eſt endroit de faire des enfans, elle ne ſouffre, ni Prêtres, ni Dervis ; & ſi dans l'établiſſement de cette Religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ſes fondateurs n'avoient été accuſés ſans ceſſe d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage univerſelle, ils n'en euſſent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriére qui ſépare en ce point le Nazaréen & Mahomet.

Mais quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que la Religion donne aux Proteſtans un avan-

avantage infini ſur les Catholiques.

J'oſe le dire ; dans l'etat préſent où eſt l'Europe, il n'eſt pas poſſible que la Religion Catholique y ſubſiſte cinq cens ans.

Avant l'abaiſſement de la puiſſance d'Eſpagne, les Catholiques étoient beaucoup plus forts que les Proteſtans ; ces derniers ſont peu à peu parvenus à un équilibre, & aujourd'hui la balance commence à l'emporter de leur côté : cette ſupériorité augmentera tous les jours, les Proteſtans deviendront plus riches & plus puiſſans, & les Catholiques plus foibles.

Les Pays Proteſtans doivent être, & ſont réellement plus peuplés que les Catholiques ; d'où il ſuit premiérement, que les tributs y ſont plus conſidérables, parce qu'ils augmentent à proportion de ceux qui les payent ; ſecondement, que les terres y ſont mieux cultivées ; enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire, & qu'avec plus de beſoins, on y a plus de reſſources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens ſuffiſans pour la culture des terres, il faut que le commerce périſſe, & lorſqu'il n'y a que celui qui eſt néceſſaire pour entretenir le commerce, il faut que la

la culture des terres manque, c'eſt-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même-tems, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne ſoit aux dépens de l'autre.

Quant aux Pays Catholiques, non-ſeulement la culture des terres y eſt abandonnée, mais même l'induſtrie y eſt pernicieuſe, elle ne conſiſte qu'à aprendre cinq ou ſix mots d'une langue morte : dès qu'un homme a cette proviſion par devers lui, il ne doit plus s'embarraſſer de ſa fortune, il trouve dans le Cloître une vie tranquile, qui dans le monde lui auroit coûté des ſueurs & des peines.

Ce n'eſt pas tout : les Dervis ont en leurs mains preſque toutes les richeſſes de l'Etat ; c'eſt une ſociété de gens avares, qui prennent toujours, & ne rendent jamais ; ils accumulent ſans ceſſe des revenus, pour acquérir des capitaux : tant de richeſſes tombent, pour ainſi dire, en paralyſie ; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de Prince Proteſtant, qui ne léve ſur ſes Peuples dix fois plus d'impôts, que le Pape n'en léve ſur ſes Sujets ; cependant ces derniers ſont miſérables, pendant que les autres vivent dan

l'opulence : le commerce ranime tout chez les uns, & le Monachiſme porte la mort partout chez les autres.

A Paris, le 26. de la Lune de Chabban 1718.

LETTRE CXV.

USBEK au même.

NOus n'avons plus rien à dire de l'Aſie & de l'Europe, paſſons à l'Afrique. On ne peut guéres parler que de ſes Côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la Religion Mahométane eſt établie, ne ſont plus ſi peuplées qu'elles étoient du tems des Romains, par les raiſons que nous avons déja dites. Quant aux Côtes de Guinée, elles doivent être furieuſement dégarnies depuis deux cens ans, que les petits Rois, ou Chefs des Villages vendent leurs Sujets aux Princes d'Europe, pour les porter dans leurs Colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette Amérique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, eſt elle-même déſerte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces eſclaves qu'on

qu'on transporte dans un autre climat, y périssent à milliers, & les travaux des mines, où l'on occupe sans cesse, & les naturels du Pays, & les étrangers, les exhalaisons malignes qui en sortent, le vif argent dont il faut faire un continuel usage, les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'or & l'argent, ces métaux d'eux-mêmes absolument inutiles, & qui ne sont des richesses que parce qu'on les a choisis pour en être les signes.

A Paris, le dernier de la Lune de Chabban 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK au même.

LA fécondité d'un Peuple dépend quelquefois des plus petites circonstances du monde, de maniére qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés, & toujours renaissans, ont réparés leurs pertes & leurs destructions continuelles par

cette seule espérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un Roi puissant, qui sera le Maître de la terre.

Les anciens Rois de Perse n'avoient tant de milliers de sujets, qu'à cause de ce dogme de la Religion des Mages, que les actes les plus agréables à Dieu que les hommes puissent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans son sein un Peuple si prodigieux, cela ne vient que d'une certaine maniére de penser; car, comme ses enfans regardent leurs peres comme des Dieux, qu'ils les respectent comme tels, dès cette vie, qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices, dans lesquels ils croyent que leurs ames anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie, chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans cette vie, & si nécessaire dans l'autre.

D'un autre côté, les Pays des Mahométans deviennent tous les jours deserts, à cause d'une opinion, qui toute sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très-pernicieux, lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent pen-

penſer qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables, les ſoins pour aſſurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & paſſagére, nous paroiſſent quelque choſe d'extravagant. Tranquilles pour le preſent, ſans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine, ni de réparer les édifices publics, ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui ſont en état de recevoir nos ſoins ; nous vivons dans une inſenſibilité générale, & nous laiſſons tout faire à la Providence.

C'eſt un eſprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuſte droit d'aîneſſe, ſi défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere ſur un ſeul de ſes enfans, & détourne ſes yeux de tous les autres ; en ce qu'il l'oblige, pour rendre ſolide la fortune d'un ſeul, de s'oposer à l'établiſſement de pluſieurs ; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité de Citoyens qui en fait toute l'opulence.

A Paris, le 4. de la Lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXVII.

USBEK au même.

LEs Pays habités par les Sauvages ſont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont preſque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuſe averſion eſt ſi forte, que lorſqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui ſouhaitent autre choſe, que d'être réduit à labourer un champ, croyant qu'il n'y a que la chaſſe & la pêche qui ſoit un exercice noble & digne d'eux.

Mais comme il y a ſouvent des années où la chaſſe & la pêche rendent très-peu, ils ſont deſolés par des famines fréquentes, ſans compter qu'il n'y a pas de Pays ſi abondant en gibier & en poiſſon, qui puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand Peuple, parce que les animaux fuyent toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les Bourgades des Sauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, iſolés les unes des autres, ayant des intérêts auſſi ſéparés que ceux de deux Empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir, parce qu'elles n'ont pas la reſſour-

source des grands Etats, dont toutes les parties se répondent, & se secourent mutuellement.

Il y a chez les Sauvages une autre coutume, qui n'est pas moins pernicieuse que la premiére, c'est la cruelle habitude où sont les femmes de se faire avorter, afin que leur grossesse ne les rende pas désagréables à leurs maris.

Il y a ici des loix terribles contre ce désordre, elles vont jusques à la fureur. Toute fille, qui n'a point été déclarer sa grossesse au Magistrat, est punie de mort, si son fruit périt, la pudeur & la honte, les accidens même, ne l'excusent jamais.

A Paris, le 9. de la Lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXVIII.

USBEK au même.

L'Effet ordinaire des Colonies, est d'affoiblir les Pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoye.

Il faut que les hommes restent où ils sont: il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais, d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

Quand un Pays eſt déſert, c'eſt un préjugé de quelque vice particulier dans la nature du climat; ainſi, quand on ôte les hommes d'un Ciel heureux, pour les envoyer dans un tel Pays, on fait préciſément le contraire de ce qu'on ſe propoſe.

Les Romains ſçavoient cela par expérience; ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne, & ils y faiſoient paſſer des Juifs; il fallut ſe conſoler de leur perte, choſe que le mépris qu'ils avoient pour ces miſérables rendoit très-facile.

Le Grand Cha-Abas, voulant ôter aux Tures le moyen d'entretenir de groſſes armées ſur les frontiéres, tranſporta preſque tous les Arméniens hors de leur Pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la Province de Guilan, qui périrent preſque toutes en très-peu de tems.

Tous les tranſports de Peuples faits à Conſtantinople, n'ont jamais réuſſi.

Ce nombre prodigieux de Négres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la deſtruction des Juifs ſous Adrien, la Paleſtine eſt ſans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes deſtructions ſont preſque irréparables, parce qu'un Peuple qui manque à un certain point, reſte dans le même état; &

ſi par hazard il ſe rétablit, il faut des ſiécles pour cela.

Que ſi dans un état de défaillance, la moindre des circonſtances, dont nous avons parlé, vient à concourir, non-ſeulement il ne ſe répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à ſon anéantiſſement.

L'expulſion des Maures d'Eſpagne ſe fait encore ſentir comme le premier jour; bien loin que ce vuide ſe rempliſſe, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévaſtation de l'Amérique, les Eſpagnols qui ont pris la place de ſes anciens habitans, n'ont pu la repeupler; au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une juſtice divine, les deſtructeurs ſe détruiſent eux-mêmes, & ſe conſument tous les jours.

Les Princes ne doivent donc point ſonger à peupler de grands Pays par des colonies: je ne dis pas qu'elles ne réuſſiſſent quelquefois; il y a des climats ſi heureux, que l'eſpéce s'y multiplie toujours: témoins ces Iſles, * qui ont été peuplées par des malades, que quelques vaiſſeaux y avoient abandonnés, & qui y recouvroient auſſi-tôt la ſanté.

* L'Auteur parle, peut-être, de l'Iſle de Bourbon.

Mais quand ces colonies réuſſiroient, au lieu d'augmenter la puiſſance, elles ne feroient que la partager, à moins qu'elles n'euſſent très-peu d'étendue, comme ſont celles que l'on envoye pour occuper quelque Place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Eſpagnols, découvert l'Amérique, ou au moins de grandes Iſles, dans leſquelles ils faiſoient un commerce prodigieux, mais quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette ſage république défendit à ſes Sujets ce commerce & cette navigation.

J'oſe le dire, au lieu de faire paſſer les Eſpagnols dans les Indes, il faudroit faire repaſſer tous les Indiens, & tous les Métifs en Eſpagne, il faudroit rendre à cette Monarchie tous ſes Peuples diſperſés; & ſi la moitié ſeulement de ces grandes colonies ſe conſervoit, l'Eſpagne deviendroit la Puiſſance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les Empires à un arbre, dont les branches trop étendues ôtent tout le ſuc du tronc, & ne ſervent qu'à faire de l'ombrage.

Rien ne devroit mieux corriger les Princes de la fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Eſpagnols.

Ces

Ces deux Nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des Royaumes immenſes, plus étonnés de leurs victoires que les Peuples vaincus de leur défaite, ſongérent aux moyens de les conſerver ; ils prirent chacun pour cela une voye différente.

Les Eſpagnols, déſeſpérans de retenir les Nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Eſpagne des Peuples fidèles : jamais deſſein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un Peuple auſſi nombreux que tous ceux de l'Europe enſemble, diſparoître de la terre à l'arrivée de ces Barbares, qui ſemblérent en découvrant les Indes, avoir voulu en même-tems découvrir aux hommes, quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie ils conſervérent ce Pays ſous leur domination. Juge par là combien les conquêtes ſont funeſtes, puiſque les effets en ſont tels ; car enfin ce reméde affreux étoit unique : comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéiſſance ? Comment ſoutenir une guerre civile de ſi loin ? Que ſeroient ils devenus, s'ils avoient donné le tems à ces Peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée

de ces nouveaux Dieux, & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voye toute opposée ; ils n'employérent pas les cruautés, aussi furent-ils bientôt chassés de tous les Pays qu'ils avoient découverts : les Hollandois favorisérent la rebellion de ces Peuples, & en profitérent.

Quel Prince envieroit le sort de ces Conquérans ? qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent aussi-tôt chassés, les autres en firent des déserts, & rendirent de même leur propre Pays.

C'est le destin des Héros de se ruiner à conquérir des Pays, qu'ils perdent soudain, ou à soumettre des Nations qu'ils sont obligés eux-mêmes de détruire ; comme cet insensé, qui se consumoit à acheter des statues qu'il jettoit dans la mer, & des glaces qu'il brisoit aussi-tôt.

De Paris, le 18. de la Lune de Rhamazan 1718.

LET-

LETTRE CXXIX.

USBEK au même.

LA douceur du Gouvernement contribue merveilleuſement à la propagation de l'eſpéce. Toutes les Républiques en ſont une preuve conſtante, & plus que toutes, la Suiſſe & la Hollande, qui ſont les deux plus mauvais Pays de l'Europe, ſi l'on conſidére la nature du terrein, & qui cependant ſont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers que la liberté & l'opulence qui la ſuit toujours: l'une ſe fait rechercher par elle-même, & les beſoins attirent dans les Pays où l'on trouve l'autre.

L'eſpéce ſe multiplie dans un Pays où l'abondance fournit aux enfans, ſans rien diminuer de la ſubſiſtance des peres.

L'égalité même des Citoyens, qui produit ordinairement de l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du Corps Politique, & la répand par tout.

Il n'en eſt pas de même des Pays ſoumis au pouvoir arbitraire; le Prince, les Courtiſans & quelques particuliers poſſé-

dent

dent toutes les richeſſes, pendant que tous les autres gémiſſent dans une pauvreté extrême.

Si un homme eſt mal à ſon aiſe, & qu'il ſente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne ſe mariera pas, ou s'il ſe marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger ſa fortune, & qui deſcendroient de la condition de leur pere.

J'avouë que le Ruſtique ou Payſan étant une fois marié, peuplera indifféremment, ſoit qu'il ſoit riche, ſoit qu'il ſoit pauvre; cette conſidération ne le touche pas: il a toujours un héritage sûr à laiſſer à ſes enfans, qui eſt ſon hoyau; & rien ne l'empêche jamais de ſuivre aveuglément l'inſtinct de la nature.

Mais à quoi ſervent dans un Etat ce nombre d'enfans, qui languiſſent dans la miſére? Ils périſſent preſque tous à meſure qu'ils naiſſent, ils ne proſpérent jamais; foibles & débiles, ils meurent en détail de milles maniéres, tandis qu'ils ſont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires, que la miſére & la mauvaiſe nourriture produiſent toujours: ceux qui en échapent, atteignent l'âge viril, ſans en avoir la force, & languiſ-

guiſſent tout le reſte de leur vie.

Les hommes ſont comme les plantes, qui ne croiſſent jamais heureuſement, ſi elles ne ſont bien cultivées : chez les Peuples miſérables l'eſpéce perd, & même quelquefois dégénére.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres paſſées, la crainte où étoient tous les enfans de famille qu'on ne les enrôlat dans la milice, les obligeoit de ſe marier, & cela dans un âge trop tendre & dans le ſein de la pauvreté. De tant de mariages il naiſſoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, & que la miſére, la famine, & les maladies en ont fait diſparoître.

Que ſi dans un Ciel auſſi heureux, dans un Royaume auſſi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que ſera-ce dans les autres Etats ?

A Paris, le 23. de la Lune de Rhamazan 1718.

LET-

LETTRE CXX.

USBEK au Mollack MEHEMET HALI, Gardien des trois Tombeaux à Com.

QUe nous servent les jeûnes des Immaums, & les cilices des Mollacks? La main de Dieu s'est deux fois apesantie sur les enfans de la Loi, le soleil s'obscurcit, & semble n'éclairer plus que leurs défaites ; leurs armées s'assemblent, & elles sont dissipées comme la poussiére.

L'Empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçûs : un Moufti Chrétien ne le soutient qu'à peine ; le Grand Visir d'Allemagne est le fléau de Dieu, envoyé pour châtier les Sectateurs d'Omar, il porte par tout la colére du Ciel irrité contre leur rébellion & leur perfidie.

Esprit sacré des Immaums, tu pleures nuit & jour sur les enfans du Prophéte que le détestable Omar a dévoyés ; tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs ; tu desires leur conversion & non pas leur perte ; tu voudrois les voir réunis sous l'étendart d'Hali par les larmes des Saints, & non pas dispersés dans

les

les montagnes & dans les déſerts, par la terreur des Infidéles.

A Paris, le premier de la Lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXI.

Rica à ***.

ON eſt bien embarraſſé dans toutes les Religions, quand il s'agit de donner une idée des plaiſirs, qui ſont deſtinés à ceux qui ont bien vêcu. On épouvante facilement les méchans par une longue ſuite de peines, dont on les menace ; mais pour les gens vertueux, on ne ſçait que leur promettre : il ſemble que la nature des plaiſirs ſoit d'être d'un courte durée, l'imagination a peine à en repréſenter d'autres.

J'ai vu des Deſcriptions du Paradis, capables d'y faire renoncer tous les gens de bon ſens : les uns font jouer ſans ceſſe de la flute ces ombres heureuſes, d'autres les condamnent au ſuplice de ſe promener éternellement, d'autres enfin qui les font réver là-haut aux Maîtreſſes d'ici-bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fuſſent un terme aſſez long, pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuſes. Je

Je me ſouviens à ce propre d'une Hiſtoire que j'ai ouï raconter à un homme qui avoit été dans le Pays du Mogol; elle fait voir que les Prêtres Indiens ne ſont pas moins ſtériles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaiſirs du Paradis.

Une femme, qui venoit de perdre ſon mari, vint en cérémonie chez le Gouverneur de la Ville lui demander permiſſion de ſe brûler; mais comme dans les Pays ſoumis aux Mahométans, on abolit tant qu'on peut cette cruelle coûtume, il la refuſa abſolument.

Lorſqu'elle vit ſes priéres impuiſſantes, elle ſe jetta dans un furieux emportement. Voyez, diſoit-elle, comme on eſt gêné, il ne ſera ſeulement pas permis à une pauvre femme de ſe brûler, quand elle en a envie! A-t'on jamais vu rien de pareil! Ma mere, ma tante, mes ſœurs ſe ſont bien brûlées; & quand je vais demander permiſſion à ce maudit Gouverneur, il ſe fâche, & ſe met à crier comme un enragé.

Il ſe trouva là, par hazard, un jeune Bonze; homme infidéle, le Gouverneur lui dit: Eſt-ce toi, qui a mis dans l'eſprit de cette femme cette fureur? Non, dit-il; je ne lui ai jamais parlé, mais ſi elle m'en croit, elle conſommera ſon ſacrifice, elle

fera

fera une action agréable au Dieu Brama ; auſſi en ſera-t'elle bien récompenſée, car elle retrouvera dans l'autre monde ſon mari, & elle recommencera avec lui un ſecond mariage. Que dites-vous, dit la femme ſurpriſe ? Je retrouverai mon mari? Ah ! je ne me brûle pas ; il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs ſi vieux, que ſi le Dieu Brama n'a point fait ſur lui quelque reforme, ſurement il n'a pas beſoin de moi : me brûler pour lui ? .... pas ſeulement le bout du doigt pour le retirer du fond des Enfers. Deux vieux Bonzes, qui me ſéduiſoient : & qui ſavoient de quelle maniére je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire ? mais ſi le Dieu Brama n'a que ce preſent à me faire, je renonce à cette béatitude, Monſieur le Gouverneur, je me fais Mahométane, & pour vous, dit-elle, en regardant le Bonze, vous pouvez, ſi vous voulez, aller dire à mon mari, que je me porte fort bien.

A Paris, le 2. de la Lune de Chalval, 1718.

LET-

LETTRE CXXII.

RICA à USBEK.

A ***.

JE t'attens ici demain ; cependant je t'envoye tes Lettres d'Iſpahan ; les miennes portent que l'Ambaſſadeur du Grand Mogol a reçu ordre de ſortir du Royaume. On ajoûte qu'on a fait arrêter le Prince, oncle du Roi, qui eſt chargé de ſon éducation ; qu'on l'a fait conduire dans un Château, où il eſt très-étroitement gardé, & qu'on l'a privé de tous ſes honneurs : je ſuis touché du ſort de ce Prince, & je le plains.

Je te l'avoue, Usbek, je n'ai jamais vu couler les larmes de perſonne, ſans en être attendri ; je ſens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fuſſent hommes ; & les Grands mêmes, pour leſquels je trouve dans mon cœur de la dureté, quand ils ſont élevés je les aime ſi-tôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils à faire dans la proſpérité, d'une inutile tendreſſe ! Elle aproche trop de l'égalité ; ils aiment bien mieux du reſpect, qui ne demande point de retour ; mais ſi-tôt qu'ils ſont déchus

de

de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puissent leur en rapeller l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf, & même de bien grand dans les paroles d'un Prince, qui prêt de tomber entre les mains de ses ennemis, voyant ses Courtisans autour de lui qui pleuroient: Je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis encore votre Roi.

A Paris, le 3. de la Lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXIII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

TU as oui parler mille fois du fameux Roi de Suéde; il assiégeoit une Place dans un Royaume qu'on nomme la Norvége: comme il visitoit la tranchée seul avec un Ingénieur, il a reçu un coup dans la tête, dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier Ministre, les Etats se sont assemblés, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime, c'étoit d'avoir calomnié la Nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son Roi: forfait, qui, selon moi, mérite mille morts. Car

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du Prince le dernier de ses Sujets, qu'est-ce lorsque l'on noircit la Nation entiére, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la Providence a établi pour faire son bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlassent aux Rois, comme les Anges parlent à notre saint Prophête.

Tu sçais que dans les banquets sacrés, où le Seigneur des Seigneurs descend du plus sublime trône du monde, pour se communiquer à ses Esclaves, je me suis fait une loi sévére de captiver une langue indocile; on ne m'a jamais vu abandonner une seule parole, qui pût être amére au dernier de ses Sujets : quand il m'a fallu cesser d'être sobre, je n'ai point cessé d'être honnête-homme, & dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai risqué ma vie, & jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de Prince si méchant, que son Ministre ne le soit encore davantage; s'il fait quelque action mauvaise, elle à presque toujours été suggérée, de maniére que l'ambition des Princes n'est jamais si dangereuse que la bassesse d'ame de ses Conseillers ; mais comprens-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le ministé-

niſtére, qui, peut-être, n'y ſera pas demain, puiſſe devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de ſa famille, de ſa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire oprimer ?

Un Prince a des paſſions, le Miniſtre les remue ; c'eſt de ce côté-là qu'il dirige ſon miniſtére ; il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître : les Courtiſans le ſéduiſent par leurs louanges, & lui le flate plus dangereuſement par ſes conſeils, par les deſſeins qu'il lui inſpire, & par les maximes qu'il lui propoſe.

A Paris, le 25. de la Lune de Saphar 1717.

LETTRE CXXIV.

RICA à USBEK.

*A. ***.*

JE paſſois l'autre jour ſur le Pont-neuf avec un de mes amis ; il rencontra un homme de ſa connoiſſance, qu'il me dit être un Géométre, & il n'y avoit rien qui n'y parût ; car il étoit d'une rêverie profonde : il fallut que mon ami le tirât longtems par la manche, & le ſecouât pour le faire deſcendre juſqu'à lui, tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit,

toit, peut-être depuis plus de huit jours: ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'aprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires : ces discours les menérent jusques sur la porte d'un Caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre Géométre y fut reçu de tout le monde avec empressement, & que les Garçons du Caffé en faisoient beaucoup plus de cas, que de deux Mousquetaires qui étoient dans un coin : pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable ; car il dérida un peu son visage, & se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de Géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation; il ressembloit à celui, qui dans un jardin coupoit avec son épée la tête des fleurs, qui s'élevoient au-dessus des autres : martir de sa justesse, il étoit offensé d'une faillie, comme une vue délicate est offensée par une lumiére trop vive : rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai; aussi sa conversation étoit-elle singuliére. Il étoit arrivé ce jour-là de la campagne avec un homme qui avoit vu un Château superbe, & des jardins magnifiques, & il n'avoit vu lui qu'un bâtiment

timent de soixante pieds de long, sur trente-cinq de large, & un bosquet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaité que les régles de la perspective eussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru par-tout de même largeur, & il auroit donné pour cela une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un Cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure fort singuliére, & il s'échauffa fort contre un Sçavant qui étoit auprès de moi, qui malheureusement lui demanda, si ce Cadran marquoit les heures Babyloniennes. Un Nouvelliste parla du bombardement du Château de Fontarabie, & il nous donna soudain les propriétés de la ligne, que les bombes avoient décrite en l'air, & charmé de sçavoir cela, il voulut en ignorer entiérement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'Hyver d'auparavant par une inondation. Ce que vous me dites là m'est fort agréable, dit alors le Géométre ; je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, & qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau plus que l'année passée.

Un moment après il sortit, & nous le suivîmes. Comme il alloit assez vîte, &

qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme ; ils se choquérent rudement, & de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté en raison réciproque de leur vîtesse & de leurs masses : quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme portant la main sur le front, dit au Géométre : Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous aprendre : je viens de donner mon Horace au Public. Comment, dit le Géométre, il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'est une traduction de cet ancien Auteur que je viens de mettre au jour ; il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, Monsieur, dit le Géométre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres, & ils pensent pour vous ? Monsieur, dit le Sçavant, croyez-vous que je n'aye pas rendu un grand service au Public de lui rendre la lecture des bons Auteurs familiére ? Je ne dis pas tout-à-fait cela, j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez, mais vous ne leur ressemblerez point ; car si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les

Les traductions ſont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piéce d'or, & même ſont d'un plus grand uſage pour le Peuple; mais elles ſont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illuſtres morts, & j'avoue que vous leur donnez bien un corps; mais vous ne leur rendez pas la vie, il y manque toujours un eſprit pour les animer.

Que ne vous apliquez-vous plûtôt à la recherche de tant de belles vérités qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours? Après ce petit conſeil ils ſe ſéparérent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre.

A Paris, le dernier de la Lune de Rebiab, 2. 1719.

LETTRE CXXV.

RICA à ***.

JE te parlerai dans cette Lettre d'une certaine nation qu'on apelle les Nouvelliſtes, qui s'aſſemblent dans un jardin magnifique, où leur oiſiveté eſt toujours occupée. Ils ſont très inutile à

l'Etat, & leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un silence aussi long ; cependant ils se croyent considérable, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La base de leurs conversations est une curiosité frivole & ridicule : il n'y a pas de cabinet si mistérieux, qu'ils ne prétendent pénétrer ; ils ne sçauroient consentir à ignorer quelque chose ; ils sçavent combien notre auguste Sultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années, & quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'Empereur des Turcs, & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le présent, qu'ils se précipitent dans l'avenir, & marchant au-devant de la Providence, la prévienent sur toutes les démarches des hommes ; ils conduisent un Général par la main, & après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues, & tomber les murailles comme des cartons ; ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrettes dans toutes

tés les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlans; il ne leur manque que le bon sens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçut cette Lettre d'un Nouvelliste; comme elle m'a paru singuliére, je la gardai, la voici :

MONSIEUR,

» JE me trompe rarement dans mes » conjonctures sur les affaires du tems. » Le premier Janvier 1711 je prédis que » l'Empereur Joseph mourroit dans le » cours de l'année : il est vrai que comme » il se portoit fort bien, je crus que je » me ferois moquer de moi, si je m'ex» pliquois d'une maniére bien claire, ce » qui fit que je me servis de termes un peu » énigmatiques; mais les gens qui sçavent » raisonner, m'entendirent bien. Le 17. » Avril de la même année il mourut de la » petite vérole.

» Dès que la guerre fut déclarée entre » l'Empereur & les Turcs, j'allai cher» cher nos Messieurs dans tous les coins » des Tuileries, je les assemblai près du » bassin, & leur prédis qu'on feroit le sié» ge de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai » été assez heureux pour que ma prédic-

» rion ait été accomplie : il eſt vrai que » vers le milieu du ſiége je pariai cent piſ- » toles qu'il ſeroit pris le 18 Août 1717. » il ne fut pris que le lendemain : peut-on » perdre a ſi beau jeu ?

» Lorſque je vis que la flotte d'Eſpagne » débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'el- » le en feroit la conquête ; je le dis, & ce- » la ſe trouva vrai. Enflé de ce ſuccès, j'a- » joûtai que cette flotte victorieuſe iroit » débarquer à Final, pour faire la conquê- » te du Milanez : comme je trouvai de la » réſiſtance à faire recevoir cette idée, je » voulus la ſoutenir glorieuſement ; je pa- » riai cinquante piſtoles, & je les perdis » encore, car ce diable d'Alberoni, mal- » gré la foi des Traités, envoya ſa flotte » en Sicile, & trompa tout à la fois deux » grands Politiques, le Duc de Savoye & » moi. Tout cela, Monſieur, me déroute » ſi fort, que j'ai réſolu de prédire tou- » jours, & de ne parier jamais. Autrefois » nous ne connoiſſons point aux Tuilleries » l'uſage des paris, & feu M. le C. de G. » ne les ſouffroit guéres ; mais depuis qu'u- » ne troupe de petits-maîtres s'eſt mêlée » parmi nous, nous ne ſçavons plus où » nous en ſommes. A peine ouvrons nous » la bouche pour dire une nouvelle, » qu'un de ces jeunes gens propoſe de pa- » rier contre. » L'au-

» L'autre jour, comme j'ouvrois mon
» manuscrit, & accommodois mes lunet-
» tes sur mon nez, un de ces fanfarons
» faisissant injustement l'intervale du pre-
» mier mot au second, me dit : Je parie
» cent pistoles que non : je fis semblant
» de n'avoir pas fait d'attention à cette
» extravagance, & reprenant la parole
» d'une voix plus forte, je dis : Mr. le
» Maréchal ***, ayant apris.... Cela
» est faux, me dit-il ; vous avez toujours
» des nouvelles extravagantes, il n'y a
» pas le sens commun à tout cela. Je
» vous prie, Monsieur, de me faire le
» plaisir de me prêter trente pistoles, car
» je vous avoue que ces paris m'ont fort
» dérangé : je vous envoye la copie de
» deux Lettres que j'ai écrites au Ministre.
» Je suis, &c.

Lettre d'un Nouvelliste au Ministre.

MONSEIGNEUR,

» JE suis le sujet le plus zélé que le Roi
» ait jamais eu : c'est moi qui obligeai
» un de mes amis d'exécuter le projet que
» j'avois formé d'un livre, pour démon-
» trer que Louis le Grand étoit le plus
» grand de tous les Princes qui ont mérité

» le nom de Grand. Je travaille depuis
» long-tems à un autre Ouvrage, qui fera
» encore plus d'honneur à notre Nation
» si Votre Grandeur veut m'accorder un
» Privilége : mon dessein est de prouver
» que depuis le commencement de la Mo-
» narchie, les François n'ont jamais été
» battus, & que ce que les Historiens ont
» dit jusqu'ici de nos desavantages, sont de
» véritables impostures : je suis obligé de
» les redresser en bien des occasions, &
» j'ose me flâter que je brille, surtout dans
» la critique. Je suis, Monseigneur, &c.

MONSEIGNEUR,

» DEpuis la perte que nous avons faite
» de Mr le C. de L. nous vous sup-
» plions d'avoir la bonté de nous permet-
» tre d'élire un Président : le desordre se
» met dans nos conférences, & les affaires
» d'Etat n'y sont pas traitées avec la mê-
» me discussion que par le passé : nos jeu-
» nes gens vivent absolument sans égard
» pour les anciens, & entre eux sans disci-
» pline : c'est le véritable conseil de Ro-
» boam, où les jeunes imposent aux vieil-
» lards. Nous avons beau leur représen-
» ter que nous étions paisibles possesseurs
» des Tuilleries, vingt ans avant qu'ils
fus-

» fussent au monde : je crois qu'ils nous en » chasseront à la fin, & qu'obligés de quit- » ter ces lieux, où nous avons tant de fois » évoqué les ombres de nos Héros Fran- » çois, il faudra que nous allions tenir nos » conférences au jardin du Roi, ou dans » quelque lieu plus écarté. Je suis.

A Paris, le 7. de la Lune de Gemmadi, 2. 1719.

LETTRE CXXVI.

RHEDI à RICA.

A Paris.

UNe des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire & l'origine des Républiques. Tu sçais que la plupart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de Gouvernement, & que l'imagination ne les a pas servis jusqu'à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir d'autre sur la terre que le Despotisque.

Les premiers Gouvernemens du monde furent Monarchiques ; ce ne fut que par hazard, & par la succession des siécles que les Républiques se formerent.

La Gréce ayant été abimée par un dé-

luge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira presque toutes ses colonies d'Egypte, & des contrées de l'Asie les plus voisines ; & comme ces Pays étoient gouvernés par des Rois, les Peuples qui en sortirent furent gouvernés de même. Mais la tirannie de ces Princes devenant trop pesante, on secoua le joug, & du débris de tant de Royaumes s'élevérent ces Républiques, qui firent si fort fleurir la Gréce, seule police au milieu des Barbares.

L'amour de la liberté, la haine des Rois conserva long tems la Gréce dans l'indépendance, & étendit au loin le Gouvernement Républicain. Les Villes Grecques trouvérent des Alliés dans l'Asie mineure ; elles y envoyeren des colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de remparts contre les entrepriſes des Rois de Perse. Ce n'est pas tout ; la Gréce peupla l'Italie, l'Italie l'Espagne & peut-être les Gaules. On sçait que cette grande Hespérie si fameuse chez les anciens, étoit au commencement la Gréce, que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité : les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce Pays heureux, l'allérent chercher en Italie, ceux d'Italie en Espagne, ceux d'Espagne dans la Bétique, ou le Portugal,

gal, de maniére que toutes ces Régions portérent ce nom chez les anciens. Ces colonies Grecques aportérent avec elles un eſprit de liberté qu'elles avoient pris dans ce doux Pays. Ainſi on ne voit guéres dans ces tems reculés des Monarchies dans l'Italie, l'Eſpagne, les Gaules. On verra bientôt que les Peuples du Nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres, & ſi l'on trouve des veſtiges de quelque Royauté parmi eux, c'eſt qu'on a pris pour des Rois les Chefs des armées, ou des Républiques.

Tout ceci ſe paſſoit en Europe; car pour l'Aſie & l'Afrique elles ont toujours été accablées ſous le Deſpotiſme, ſi vous en exceptez quelques Villes de l'Aſie mineure, dont nous avons parlé, & la République de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puiſſantes Républiques, celle de Rome & celle de Carthage: il n'y a rien de ſi connu que les commencemens de la République Romaine, & rien qui le ſoit ſi peu que l'origine de celle de Carthage. On ignore abſolument la ſuite des Princes Africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puiſſance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'agrandiſſement prodigieux de la République Romaine,

s'il n'y avoit pas eu cette différence injuſte entre les Citoyens Romains & les Peuples vaincus, ſi l'on avoit donné aux Gouverneurs des Provinces une autorité moins grande, ſi les loix ſi ſaintes pour empêcher leurs tirannies, avoient été obſervées, & s'ils ne s'étoient pas ſervis pour les faire taire, des mêmes treſors que leur injuſtice avoit amaſſés.

Il ſemble que la liberté ſoit faite pour le génie des Peuples d'Europe, & la ſervitude pour celui des Peuples d'Aſie. C'eſt en vain que les Romains offrirent aux Capadociens ce précieux treſor : cette Nation lâche le refuſa, & elle courut à la ſervitude avec le même empreſſement, que les autres Peuples couroient à la liberté.

Céſar opprima la République Romaine, & la ſoumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-tems ſous un Gouvernement militaire & violent, & la douceur Romaine fut changée en une cruelle oppreſſion.

Cependant une infinité de Nations inconnues ſortirent du Nord, ſe répandirent comme des torrens dans les Provinces Romaines, & trouvant autant de facilité à faire des conquêtes, qu'à exercer leurs pirateries, les démembrérent, &

& en firent des Royaumes. Ces peuples étoient libres, & ils bornoient si fort l'autorité de leurs Rois, qu'ils n'étoient proprement que des Chefs ou des Généraux. Ainsi ces Royaumes, quoique fondés par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les Peuples d'Asie, comme les Turcs & les Tartares, firent des conquêtes, soumis à la volonté d'un seul, ils ne songérent qu'à lui donner de nouveaux sujets, & à établir par les armes son autorité violente; mais les Peuples du nord, libres dans leurs Pays, s'emparant des Provinces Romaines, ne donnérent point à leurs Chefs une grande autorité. Quelques-uns mêmes de ces Peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, déposoient leurs Rois, dès qu'ils n'en étoient pas satisfaits, & chez les autres, l'autorité du Prince étoit bornée de mille maniéres différentes, un grand nombre de Seigneurs la partageoient avec lui, les guerres n'étoient entreprises que de leur consentement, les dépouilles étoient partagées entre le Chef & les Soldats, aucun impôt en faveur du Prince, les loix étoient faites dans les assemblées de la Nation. Voilà le principe fondamental de tous ces Etats, qui se for-

formérent des débris de l'Empire Romain.

De Veniſe, le 20. de la Lune de Rhegeb 1719.

LETTRE CXXVII.

RICA à ***.

JE fus il y a cinq ou ſix mois dans un Caffé, j'y remarquai un Gentilhomme aſſez bien mis, qui ſe faiſoit écouter ; il parloit du plaiſir qu'il y avoit de vivre à Paris, & déploroit ſa ſituation d'être obligé de vivre dans la Province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en fonds de terre, & je me croirois plus heureux ſi j'avois le quart de ce bien-là en argent, & en effets portables par tout. J'ai beau preſſer mes fermiers, & les accabler de frais de Juſtice, je ne fais que les rendre plus inſolvables : je n'ai jamais pu voir cent piſtoles à la fois ; ſi je devois dix mille francs, on me feroit ſaiſir toutes mes terres, & je ſerois à l'Hôpital.

Je ſortis ſans avoir fait grande attention à tout ce diſcours ; mais me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maiſon, & j'y vis un homme gra-

ve,

ve, d'un visage pâle & allongé, qui, au milieu de cinq ou six discoureurs, paroissoit morne & pensif, jusques à ce que prenant brusquement la parole : Oui, Messieurs, dit-il, en haussant la voix, je suis ruiné, je n'ai plus dequoi vivre, car j'ai actuellement chez moi deux cent mille livres en billets de banque, & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une situation affreuse, je me suis cru riche, & me voilà à l'Hôpital ; au moins si j'avois seulement une petite terre, où je puisse me retirer, je serois sûr d'avoir dequoi vivre ; mais je n'ai pas grand comme ce chapeau en fonds de terre.

Je tournai par hazard la tête d'un autre côté, & je vis un autre homme qui faisoit des grimaces de possédé. A qui se fier désormais, s'écrieroit il ? Il y a un traître que je croyois si fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent, & il me l'a rendu : quelle perfidie horrible ! Il a beau faire dans mon esprit, il sera toujours deshonoré.

Tout près delà étoit un homme très-mal vêtu, qui élevant les yeux au Ciel, disoit : Dieu bénisse les projets de nos Ministres ; puissai-je voir les actions à deux milles, & tous les Laquais de Paris plus riches que leurs Maîtres ! J'eus la curio-

curioſité de demander ſon nom. C'eſt un homme extrêmement pauvre, me dit-on, auſſi a-t'il un pauvre métier; il eſt Généalogiſte, & il eſpére que ſon art rendra ſi les fortunes continuent, & que tous ces nouveaux riches auront beſoin de lui, pour réformer leur nom, décraſſer leurs ancêtres, & orner leurs caroſſes: il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra, & il treſſaillit de joie de voir multiplier ſes pratiques.

Enfin, je vis entrer un vieillard pâle & ſec, que je reconnus pour Nouvelliſte avant qu'il ſe fut aſſis; il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une aſſurance victorieuſe contre tous les revers, & préſagent toujours les victoires & les trophées; c'étoit, au contraire, un de ces trembleurs qui n'ont que des nouvelles triſtes. Les affaires vont bien mal du côté d'Eſpagne, dit-il, nous n'avons point de Cavalerie ſur la frontiére, & il eſt à craindre que le Prince Pio, qui en a un gros corps, ne faſſe contribuer tout le Languedoc. Il y avoit vis-à-vis de moi un Philoſophe aſſez mal en ordre, qui prenoit le Nouvelliſte en pitié, & hauſſoit les épaules à meſure que l'autre hauſſoit la voix; je m'aprochai de lui,

&

& il me dit à l'oreille : Vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de sa frayeur pour le Languedoc, & moi j'aperçus hier au soir une tache dans le Soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit, faire tomber toute la nature en engourdissement, & je n'ai pas dit un seul mot.

A Paris, le 17. de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXVIII.

RICA à ***.

J'Allai l'autre jour voir une grande Bibliothéque dans un Couvent de Dervis, qui en sont comme les dépositaires; mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant, je vis un homme grave, qui se promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui; & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres, que je voyois mieux reliés que les autres. Monsieur, dit-il, j'habite ici une terre étrangére, je n'y connois personne; bien des gens me font de pareilles questions; mais vous voyez bien que je n'i-

n'irai pas lire tous ces livres pour les satisfaire ; mais j'ai mon Bibliothéquaire qui vous donnera satisfaction, car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez-là ; c'est un homme qui n'est bon à rien, & qui nous est très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le Couvent. Mais j'entens l'heure du réfectoire qui sonne ; ceux qui, comme moi, sont à la tête d'une Communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En disant cela, le Moine me poussa dehors, ferma la porte, & comme s'il eût volé, il disparut à mes yeux.

De Paris, le 21. de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXVIX.

RICA au même.

JE retournai le lendemain à cette Bibliothéque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vu la premiére fois ; son air étoit simple, sa physionomie spirituelle, & son abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir de la satisfaire, & même en qualité d'étranger, de m'instruire.

Mon

Mon Pere, lui dis-je, quels ſont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de Bibliothéque ? Ce ſont, me dit-il, les Interprétes de l'Ecriture. Il y en a un grand nombre, lui repartis-je ; il falloit que l'Ecriture fût bien obſcure autrefois, & bien claire à preſent ; reſte-t'il encore quelques doutes ? Peut-il y avoir des points conteſtés ? S'il y en a, bon Dieu, s'il y en a, me répondit-il ! Il y en a preſque autant que de lignes. Oui, lui dis-je ? Et qu'ont donc fait tous ces Auteurs ? Ces Auteurs, me repartit-il, n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croyent eux-mêmes ; ils ne l'ont point regardée comme un livre, où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées ; c'eſt pour cela qu'ils en ont corrompu tous les ſens, & ont donné la torture à tous les paſſages : c'eſt un pays où les hommes de toutes les Sectes font des deſcentes, & vont comme au pillage ; c'eſt un champ de bataille où les Nations ennemies qui ſe rencontrent, livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'eſcarmouche de bien des maniéres.

Tout près delà vous voyez les livres

Aſcé-

Ascétiques ou de dévotion, ensuit les livres de Morale bien plus utiles, ceux de Théologie doublement inintelligibles, & par la matiére qui y est traitée, & par la matiére de la traiter : les ouvrages des Mystiques, c'est-à-dire, des dévots qui ont le cœur tendre. Ah ! mon Pere, lui dis-je, un moment, n'allez pas si vîte, parlez-moi de ces Mystiques. Monsieur, dit-il, la dévotion échauffe le cœur, dispose à la tendresse, & lui fait envoyer des esprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naissent les extases & les ravissemens. Cet état est le délire de la dévotion ; souvent il se perfectionne, ou plûtôt dégénére en Quiétisme : vous savez qu'un Quiétiste n'est autre chose qu'un homme fou, dévot & libertin.

Voyez les Casuistes, qui mettent au jour les secrets de la nuit, qui forment dans leur imagination tous les monstres que le démon d'amour peut produire, les rassemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs pensées : heureux si le cœur ne se met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement décrits, & si nûment peints.

Vous voyez, Monsieur, que je pense

se librement, & que je vous dis tout ce que je pense ; je suis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez sçavoir les choses, & les sçavoir telles qu'elles sont : si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration, je vous dirois sans cesse : Cela est divin, cela est respectable, il y a du merveilleux ; & il en arriveroit de deux choses l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me deshonorerois dans votre esprit.

Nous en restâmes là ; une affaire qui survint au Dervis, rompit notre conversation jusqu'au lendemain.

A Paris, le 23. de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXX.

RICA au même.

JE revins à l'heure marquée, & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici, me dit-il, les Grammairiens, les Glossateurs & les Commentateurs. Mon Pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-il pas se dispenser d'avoir du bon sens ? Oui, dit-il, ils le peuvent

&

& même il n'y paroît pas, leurs ouvrages n'en ſont pas plus mauvais, ce qui eſt très-commode pour eux. Cela eſt vrai; lui dis-je, & je connois bien des Philoſophes qui feroient bien de s'apliquer à ces ſortes de ſciences-là.

Voilà, pourſuivit-il, les Orateurs qui ont le talent de perſuader indépendamment des raiſons, & les Géométres qui obligent un homme, malgré lui, d'être perſuadé, & le convainquent avec tirannie.

Voici les livres de Métaphyſique, qui traitent de ſi grands interêts, & dans leſquels l'infini ſe rencontre par tout; les livres de Phyſique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaſte univers, que dans la machine la plus ſimple de nos Artiſans.

Les livres de Médecine, ces monumens de la fragilité de la nature, & de la puiſſance de l'art, qui font trembler quand ils traitent des maladies, même les plus légéres, tant ils nous rendent la mort preſente; mais qui nous mettent dans une ſécurité entiére, quand ils parlent de la vertu des remédes; comme ſi nous étions devenus immortels.

Tout près delà ſont les livres d'Anatamie, qui contiennent bien moins la deſ-

description des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a données; chose qui ne guérit, ni le malade de son mal, ni le Médecin de son ignorance.

Voici la Chymie, qui habite tantôt l'Hôpital, & tantôt les Petites-Maisons, comme les demeures qui lui sont également propres.

Voici les livres de Science, ou plûtôt d'ignorance occulte; tels, sont ceux qui contiennent quelque espéce de diablerie, exécrable selon la plûpart des gens, pitoyable selon moi; tels sont encore les livres d'Astrologie judiciaire. Que dites-vous, mon Pere? Les livres d'Astrologie judiciaire, repartis-je avec feu? Et ce sont ceux dont nous faisons plus de cas en Perse, ils réglent toutes les actions de notre vie, & nous déterminent dans toutes nos entreprises; les Astrologues sont proprement nos directeurs, ils sont plus, ils entrent dans le Gouvernement de l'Etat. Si cela est, me dit-il, vous vivez sous un joug bien plus dur que celui de la raison: voilà ce qui s'apelle le plus étrange de tous les Empires; je plains bien une famille, & encore plus une Nation, qui se laisse si fort dominer par les Planétes. Nous nous servons, lui repartis-je,

tis-je, de l'Astrologie, comme vous vous servez de l'Algèbre; chaque nation a sa science, selon laquelle elle régle sa politique: tous les Astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sottises en notre Perse, qu'un seul de vos Algébristes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des Astres ne soit pas une régle aussi sûre que les beaux raisonnemens de votre faiseur de système? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France & en Perse, ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'Astrologie, vous verriez les Mathématiciens bien humiliés: quel accablant corollaire en pourroit-on tirer contre eux?

Notre dispute fut interrompue, & il fallut nous quitter.

A Paris, le 26. de la Lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXI.

RICA au même.

DAns l'entrevuë suivante, mon Savant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'Histoires modernes, me dit-il: voyez premiérement les Historiens de l'Eglise & des Papes; livres

livres que je lis pour m'édifier, & qui font ſouvent en moi un effet tout contraire.

Là ce ſont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable Empire Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de Monarchies, & ſur la chûte duquel il s'en forma auſſi tant de nouvelles. Un nombre infini de Peuples barbares, auſſi inconnus que les Pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inondérent, le ravagerent, le dépecerent, & fondérent tous les Royaumes que vous voyez à préſent en Europe. Ces Peuples n'étoient point proprement barbares, puiſqu'ils étoient libres; mais ils le ſont devenus depuis que, ſoumis pour la plûpart à une Puiſſance abſolue, ils ont perdu cette douce liberté ſi conforme à la raiſon, à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les Hiſtoriens de l'Allemagne, laquelle n'eſt qu'une ombre du premier Empire; mais qui eſt, je crois, la ſeule puiſſance qui ſoit ſur la terre, que la diviſion n'a point affoiblie; la ſeule, je crois encore, qui ſe fortifie, à proportion de ſes pertes, & qui lente à profiter des ſuccès, devient indomptable par ſes défaites.

Voici les Hiſtoriens de France, où

l'on voit d'abord la puiſſance des Rois ſe former, mourir deux fois, renaître de même, languir enſuite pendant pluſieurs ſiécles, mais prenant inſenſiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à ſon dernier période : ſemblable à ces fleuves, qui dans leur courſe perdent leurs eaux, ou ſe cachent ſous terre, puis reparoiſſant de nouveau, groſſis par les riviéres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'opoſe à leur paſſage.

Là vous voyez la Nation Eſpagnole ſortir de quelques montagnes, les Princes Mahométans ſubjugués auſſi inſenſiblement, qu'ils avoient rapidement conquis tant de Royaumes, réunis dans une vaſte Monarchie, qui devint preſque la ſeule, juſqu'à ce qu'accablée de ſa fauſſe opulence, elle perdit ſa force, & ſa réputation même, & ne conſerva que l'orgueil de ſa premiére puiſſance.

Ce ſont ici les Hiſtoriens d'Angleterre, où l'on voit la liberté ſortir ſans ceſſe des feux de la diſcorde & de la ſédition, le Prince toujours chancelant ſur un trône inébranlable, une Nation impatiente, ſage dans ſa fureur même, & qui maîtreſſe de la mer (choſe inouie juſqu'alors) mêle le commerce avec l'Empire.

Tout

Tout près delà ſont les Hiſtoriens de cette autre reine de la mer, la République le Hollande, ſi reſpectée en Europe, & ſi formidable en Aſie, où ſes Négocians voyent tant de Rois proſternés devant eux.

Les Hiſtoriens d'Italie vous repréſentent une Nation autrefois maîtreſſe du monde, aujourd'hui eſclave de toutes les autres, ſes Princes diviſés & foïbles, & ſans autre attribut de Souveraineté qu'une vaine politique.

Voilà les Hiſtoriens des Républiques; de la Suiſſe, qui eſt l'image de la liberté; de Veniſe, qui n'a de reſſources qu'en ſon économie; & de Genes, qui n'eſt ſuperbe que par ſes bâtimens.

Voici ceux du Nord, & entr'autres de la Pologne, qui uſe ſi mal de ſa liberté, & du droit qu'elle a d'élire ſes Rois qu'il ſemble qu'elle veuille conſoler par-là les Peuples ſes voiſins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-deſſus nous nous ſéparâmes juſqu'au lendemain.

De Paris, le 2. de la Lune de Chalval 1719.

LETTRE CXXXII.

RICA au même.

LE lendemain il me mena dans un autre cabinet. Ce ſont ici les Poëtes, me dit-il, c'eſt-à-dire, ces Auteurs dont le métier eſt de mettre des entraves au bon ſens, & d'accabler la raiſon ſous les agrémens, comme on enſéveliſſoit autrefois les femmes ſous leurs parures & leurs ornemens : vous les connoiſſez, ils ne ſont pas rares chez les Orientaux, où le ſoleil plus ardent ſemble échauffer les imaginations mêmes.

Voilà les Poëmes Epiques. Hé! qu'eſt-ce que les Poëmes Epiques? En vérité, me dit-il, je n'en ſçais rien : les connoiſſeurs diſent qu'on n'en a jamais fait que deux, & que les autres qu'on donne ſous ce nom, ne le ſont point ; c'eſt auſſi ce que je ne ſçais pas : ils diſent de plus qu'il eſt impoſſible d'en faire de nouveaux, & cela eſt encore plus ſurprenant.

Voici les Poëtes Dramatiques, qui, ſelon moi, ſont les Poëtes par excellence, & les maîtres des paſſions : il y en a deux ſortes ; les Comiques, qui nous remuent ſi doucement, & les Tragiques, qui nous trou-

troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les Lyriques, que je mépriſe autant que je fais cas des autres, & qui font de leur art une harmonieuſe extravagance.

On voit enſuite les Auteurs des Idylles & des Eglogues, qui plaiſent même aux gens de Cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquilité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des Bergers.

De tous les Auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux; ce ſont ceux qui aiguiſent les Epigrammes, qui font de petites fléches déliées, qui font une playe profonde & inacceſſible aux remédes.

Vous voyez ici les Romans, qui ſont des eſpéces de Poëſies, & dont les Auteurs outrent également le langage de l'eſprit, & celui du cœur; qui paſſent leur vie à chercher la nature, & la manquent toujours, & qui font des Héros, qui y ſont auſſi étrangers que ſes Dragons aîlés & les Hippocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos Romans, & ſi vous voyiez les nôtres, vous en ſeriez encore plus choqué: ils ſont auſſi peu naturels & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs; il faut

dix années de passion avant qu'un Amant ait pu voir seulement le visage de sa Maîtresse : cependant les Auteurs sont forcés de faire passer les Lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or, il est impossible que les incidens soient variés ; on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir, c'est aux prodiges ; je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une Magicienne fasse sortir une armée de dessous terre, qu'un Héros lui seul en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos Romans : ces avantures froides & souvent répétées, nous font languir, & ces prodiges extravagans nous révoltent.

A Paris, le 6. de la Lune de Chalval 1719.

LETTRE CXXXIII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

LEs Ministres se succédent, & se détruisent ici comme les saisons : depuis trois ans j'ai vû changer quatre fois de système sur les finances. On leve aujourd'hui en Perse & en Turquie les subsides de la même maniére que les Fondateurs

teurs de ces Monarchies les levoient ; il s'en faut bien ici qu'il en ſoit de même. Il eſt vrai que nous n'y mettons pas tant d'eſprit que les Occidentaux : nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'adminiſtration des revenus du Prince, & de ceux d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans, ou en compter cent ; mais il y a ici bien plus de fineſſe & de myſtére. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour, qu'ils enfantent ſans ceſſe & avec douleur de nouveaux projets, qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux ſans en être priés, qu'ils ſe retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & ſacré aux petits ; qu'ils ayent toujours la tête remplie de ſecrets importans, de deſſeins miraculeux, de ſiſtêmes nouveaux, & qu'abſorbés dans les méditations, ils ſoient privés non-ſeulement de l'uſage de la parole, mais même quelquefois de la politeſſe.

Dès que le feu Roi eut fermé les yeux, on penſa à établir une nouvelle adminiſtration. On ſentoit qu'on étoit mal ; mais on ne ſçavoit comment faire pour être mieux. On s'étoit mal trouvé de l'autorité ſans bornes des Miniſtres

précédens, on la voulut partager, on créa pour cet effet six ou sept Conseils, & ce Ministére est, peut-être, celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens; la durée en fut courte, aussi-bien que celle du bien qu'elle produisit.

La France, à la mort du feu Roi, étoit un corps accablé de mille maux. N***. prit le fer à la main retrancha les chairs inutiles, & apliqua quelques remédes topiques; mais il restoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger est venu qui a entrepris cette cure: après bien des remédes violens, il a cru lui avoir rendu son embonpoint, & il l'a seulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches, il y a six mois, sont à présent dans la pauvreté, & ceux qui n'avoient pas de pain, regorgent de richesses. Jamais ces deux extrêmités ne se sont touchés de si près. L'étranger a tourné l'Etat comme un fripier retourne un habit; il fait paroître dessus ce qui étoit dessous, & ce qui étoit dessous, il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées, incroyables même à ceux qui les ont faites! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs maîtres!

Tout

Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les Laquais, qui avoient fait fortune sous le régne passé, vantent aujourd'hui leur naissance : ils rendent à ceux dont ils viennent de quitter la livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois ; ils crient de toute leur force : La noblesse est ruinée ; quel désordre dans l'Etat ! quelle confusion dans les rangs ! On ne voit que des inconnus faire fortune ! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux qui viendront après eux & que dans trente ans ces gens de qualité feront bien du bruit.

A Paris, le premier de la Lune de Zilcade 1710.

LETTRE CXXXIV.

RICA au même.

VOici un grand exemple de la tendresse conjugale, non-seulement dans une femme, mais une Reine. La Reine de Suéde, voulant à toute force associer le Prince son époux à la Couronne, pour aplanir toutes les difficultés, a envoyé aux Etats une déclaration par laquelle elle se désiste de la Régence, en cas qu'il soit élu.

Il y a ſoixante & quelques années qu'une autre Reine nommée Chriſtine, abdiqua la Couronne pour ſe donner toute entiére à la Philoſophie. Je ne ſçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'aprouve aſſez que chacun ſe tienne ferme dans le poſte où la nature l'a mis, & que je ne puiſſe louer la foibleſſe de ceux, qui ſe trouvant au-deſſous de leur état, le quittent comme par une eſpéce de déſertion; je ſuis cependant frapé de la grandeur d'ame de ces deux Princeſſes, & de voir l'eſprit de l'une & le cœur de l'autre ſupérieurs à leur fortune. Chriſtine a ſongé à connoître, dans le tems que les autres ne ſongent qu'à jouir, & l'autre ne veut jouir que pour mettre tout ſon bonheur entre les mains de ſon auguſte Epoux.

De Paris, le 27. de la Lune de Mabaran 1720.

LETTRE CXXXV.

RICA à USBEK.

A ***.

LE Parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite Ville qu'on apel-

apelle Pontoise. Le Conseil lui a envoyé enregîtrer, ou aprouver une déclaration, qui le deshonore, & il l'a enregîtrée d'une maniére qui deshonore le Conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques Parlemens du Royaume.

Ces Compagnies sont toujours odieuses; elles n'aprochent des Rois que pour leur dire de tristes vérités, & pendant qu'une foule de Courtisans leur represente sans cesse un Peuple heureux sous leur Gouvernement, elles viennent démentir la flâterie, & aporter aux pieds du trône les gémissemens & les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorsqu'il faut la porter jusqu'aux Princes: ils doivent bien penser que ceux qui le font, y sont contraints, & qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes, & si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur respect, & même leur amour.

A Paris, le 21. de la Lune de Gemmadi 1720.

LETTRE CXXXVI.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'Irai te voir sur la fin de la semaine : que les jours couleront agréablement avec toi ! Je fus présenté il y a quelques jours à une Dame de la Cour, qui avoit quelque envie de voir ma figure étrangére. Je la trouvai belle, digne des regards de notre Monarque, & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, & sur la maniére de vivre des Persanes : il me parut que la vie du Serrail n'étoit pas de son goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir sans envie le bonheur de l'un, & sans pitié la condition des autres. Comme elle aime la lecture, sur-tout celles des Poëtes & des Romans, elle souhaita que je lui parlasse des nôtres : ce que je lui en dis redoubla sa curiosité ; elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis, & je lui envoyai quelques jours après un Conte Persan : peut-

être

être ſeras-tu bien aiſe de le voir traveſti.

Du tems de Cheik-Ali-Can, il y avoit en Perſe une femme nommée Zulema : elle ſçavoit par cœur tout le ſaint Alcoran il n'y avoit point de Dervis qui entendit mieux qu'elle les traditions des ſaints Prophêtes ; les Docteurs des Arabes, n'avoient rien dit de ſi myſtérieux, qu'elle n'en comprit tout le ſens, & elle joignoit à tant de connoiſſances un certain caractére d'eſprit enjoué, qui laiſſoit à peine deviner, ſi elle vouloit amuſer ceux à qui elle parloit, ou les inſtruire.

Un jour qu'elle étoit avec ſes compagnes dans une des ſales du Serrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle penſoit de l'autre vie, & ſi elle ajoûtoit foi à cette ancienne tradition de nos Docteurs, que le paradis n'eſt fait que pour les hommes.

C'eſt le ſentiment commun, leur dit-elle, il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre ſexe ; il y a même une Nation répandue par toute la Perſe, qu'on apelle la Nation Juive, qui ſoutient par l'autorité de ſes livres ſacrés, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions ſi injurieuſes n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur ſuperiorité au-delà même de leur vie, & ne penſent pas que

dans

dans le grand jour toutes les créatures paroîtront devant Dieu comme le néant, sans qu'il y ait entr'elles de prérogatives, que celles que la vertu y aura mises.

Dieu ne se bornera point dans ses récompenses ; & comme les hommes qui auront vêcu, & bien usé de l'empire qu'ils ont ici-bas sur nous, seront dans un Paradis plein de beautés célestes & ravissantes, & telles que si un mortel les avoit vuës, il se donneroit aussi-tôt la mort dans l'impatience d'en jouir ; aussi les femmes vertueuses iront dans un lieu de délices où elles seront enyvrées d'un torrent de voluptés avec des hommes divins, qui leur seront soumis : chacune d'elles aura un Serrail dans lequel ils seront enfermés, & des Eunuques encore plus fidèles que les nôtres pour les garder.

J'ai lû, ajouta-t'elle, dans un livre Arabe, qu'un homme, nommé Ibrahim, étoit d'une jalousie insuportable : il avoit douze femmes extrêmement belles, qu'il traitoit d'une maniére très dure ; il ne se fioit plus à ses Eunuques, ni aux murs de son Serrail, il les tenoit presque toujours sous la clef enfermées dans leur chambre sans qu'elles pussent se voir, ni se parler, car il étoit même jaloux d'une amitié innocente : toutes ses actions prenoient la

tein-

teinture de sa brutalité naturelle ; jamais une douce parole ne sortit de sa bouche, & jamais il ne fit un moindre signe, qu'il n'ajoutât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une sale de son Serrail, une d'entr'elles plus hardie que les autres, lui reprocha son mauvais naturel. Quand on cherche si fort les moyens de se faire craindre ; lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de se faire haïr ; nous sommes si malheureuses, que nous ne pouvons nous empêcher de desirer un changement ; d'autres à ma place souhaiteroient votre mort, je ne souhaite que la mienne, & ne pouvant espérer d'être séparée de vous que par là, il me sera encore bien doux d'en être séparée. Ce discours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuse colére : il tira son poignard, & le lui plongea dans le sein. Mes chéres compagnes, dit-elle, d'une voix mourante, si le Ciel a pitié de ma vertu, vous serez vengées. A ces mots elle quitta cette vie infortunée pour aller dans le séjour des délices, où les femmes qui ont bien vêcu, jouissent d'un bonheur qui se renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont

dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives, un ruisseau, dont les eaux étoient plus pures que le cristal; y faisoit un nombre infini de détours; elle entra ensuite dans des bocages charmans, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux; de magnifiques jardins se présentérent ensuite, la nature les avoit ornés avec simplicité, & toute sa magnificence; elle trouva enfin un Palais superbe préparé pour elle, & rempli d'hommes célestes destinés à ses plaisirs.

Deux d'entr'eux se présentérent aussitôt pour la deshabiller, d'autres la mirent duns le bain & la parfumerent des plus délicieuses essences: on lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens, après quoi on la mena dans une grande sale, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans; & une table couverte de mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au ravissement de ses sens; elle entendoit d'un côté une musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre, de l'autre elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus

grands.

grands. On la mena dans ſa chambre, & après l'avoir encore une fois deshabillée, on la porta dans un lit ſuperbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'eſt pour lors qu'elle fut enyvrée, & que ſes raviſſemens paſſérent même ſes déſirs. Je ſuis toute hors de moi, leur diſoit-elle, je croirois mourir, ſi je n'étois sûre de mon immortalité. C'en eſt trop, laiſſez-moi, je ſuccombe ſous la violence des plaiſirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes ſens, je commence à reſpirer, & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à preſent conſidérer votre beauté divine ? Que ne puis-je voir ? .... Mais pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers tranſports. O ! Dieux, que ces ténébres ſont aimables ! quoi je ſerai immortelle, & immortelle avec vous ! Je ſerai.... Non, je vous demande grace, car je vois bien que vous êtes des gens a n'en demander jamais.

Après pluſieurs commandemens réitérés, elle fut obéie ; mais elle ne le fut que lorſqu'elle voulut l'être bien ſérieuſement : elle ſe repoſa languiſſamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens

mens de ſommeil réparérent ſa laſſitude, elle reçut deux baiſers qui l'enflammérent ſoudain, & lui firent ouvrier les yeux. Je ſuis inquiéte, dit-elle, je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute, dans lequel elle ne vouloit pas reſter long-tems : auſſi eut-elle avec eux tous les éclairciſſemens qu'elle pouvoit deſirer. Je ſuis deſabuſée, s'écria-t'elle, pardon, pardon, je ſuis sûre de vous, vous ne me dites rien, mais vous pouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire. Oui, oui, je vous le confeſſe, on n'a jamais tant aimé ; mais quoi ! vous vous diſputez tous deux l'honneur de me perſuader ? Ah ! ſi vous vous diſputez, ſi vous joignez l'ambition au plaiſir de ma défaite, je ſuis perduë, vous ſerez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue ; mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour ; ſes fidéles & aimables domeſtiques entrérent dans ſa chambre, & firent lever ces deux jeunes-hommes, que deux vieillards ramenérent dans les lieux où ils étoient gardés pour ſes plaiſirs : Elle ſe leva enſuite, & parut d'abord à cette Cour idolâtre dans les charmes d'un deshabillé ſimple, & enſuite couverte des plus

plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie ; elle avoit donné de la vie à son teint, & de l'expression à ses graces. Ce ne fut pendant tout le jour que danses, que concerts, que festins, que jeux, que promenades, & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de tems en tems, & voloit vers ses deux jeunes Héros ; après quelques précieux instans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un visage plus serein. Enfin, sur le soir on la perdit tout-à-fait, elle alla s'enfermer dans le Serrail, où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ses captifs immortels, qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les apartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante Esclaves d'une beauté miraculeuse ; elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant partout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires, admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un Amant éperdu : souvent elle quittoit un Palais enchanté ; pour aller dans une grotte champêtre ; les fleurs sem-

ſembloient naître ſous ſes pas, & les jeux ſe preſentoient en foule au-devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuſe, que toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une ſeule réflexion; elle avoit joui de ſon bonheur ſans le connoître, & ſans avoir eu un ſeule de ces momens tranquilles, où l'ame ſe rend, pour ainſi dire, compte à elle-même, & s'écoute dans le ſilence des paſſions.

Les bienheureux ont des plaiſirs ſi vifs qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'eſprit; c'eſt pour cela qu'attachés invinciblement aux objets preſens, ils perdent entiérement la mémoire des choſes paſſées, & n'ont plus aucun ſouci de ce qu'ils ont connu, ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anais, dont l'eſprit étoit vraiment Philoſophe, avoit paſſé preſque toute ſa vie à méditer; elle avoit pouſſé ſes réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laiſſée à elle-même. La retraite auſtére que ſon mari lui avoit fait garder, ne lui avoit laiſſé que cet avantage. C'eſt cette force d'eſprit, qui lui avoit fait mépriſer la crainte dont ſes compagnes étoient frapées, & la mort, qui devoit être la fin

de

de ſes peines & le commencement de ſa félicité.

Ainſi, elle ſortit peu à peu de l'yvreſſe des plaiſirs, & s'enferma ſeule dans un apartement de ſon Palais. Elle ſe laiſſa aller à des réflexions bien douces ſur ſa félicité preſente ; elle ne put s'empêcher de s'attendrir ſur le malheur de ſes compagnes : on eſt ſenſible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne ſe tint pas dans les ſimples bornes de la compaſſion ; plus tendre envers ces infortunées, elle ſe ſentit portée à les ſecourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes-hommes, qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de ſon mari, d'aller dans ſon Serrail, de s'en rendre maître, de l'en chaſſer, & d'y reſter à ſa place, juſqu'à ce qu'elle le rapellât.

L'exécution fut prompte, il fendit les airs, arriva à la porte du Serrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frape, tout lui eſt ouvert, les Eunuques tombent à ſes pieds, il vole vers les apartemens, où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées : il avoit en paſſant pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu inviſible. Il entre, & les ſurprend d'abord par ſon air doux & affable, & bientôt après il les ſurprend davan-

vantage par ſes empreſſemens, & par la rapidité de ſes entrepriſes : toutes eurent leur part de l'étonnement, & elles l'auroient pris pour un ſonge, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles ſcénes ſe jouent dans le Serrail, Ibrahim heurte, ſe nomme, tempête & crie. Après avoir eſſuié bien des difficultés, il entre, & jette les Eunuques dans un déſordre extrême : il marche à grands pas, mais il recule en arriére, & tombent comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, ſa véritable image, dans toutes les libertés d'un Maître. Il crie au ſecours, il veut que les Eunuques lui aident à tuer cet impoſteur, mais il n'eſt pas obéi : il n'a plus qu'une bien foible reſſource, c'eſt de s'en raporter au jugement de ſes femmes. Dans une heure le faux Ibrahim avoit ſéduit tous ſes Juges ; il eſt chaſſé & traîné indignement hors du Serrail, & il auroit reçu la mort mille fois, ſi ſon Rival n'avoit ordonné qu'on lui ſauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibrahim, reſté maître du champ de bataille, ſe montra de plus en plus digne d'un tel choix, & ſe ſignala par des miracles juſqu'alors inconnus. Vous ne reſſemblez pas à Ibrahim, diſoient ces femmes. Dites, dites plû-

plûtôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit le triomphant Ibrahim : comment faut-il faire pour être votre époux, si ce que je fais ne suffit pas?

Ah ! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes. Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayez si bien mérité de l'être : vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur? N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix : nous vous jurons une fidélité éternelle, nous n'avons été que trop long-tems abusées ; le traître ne soupçonnoit point notre vertu, il ne soupçonnoit que sa foiblesse : nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui ; c'est à vous, sans doute, qu'ils ressemblent, si vous sçaviez combien vous nous le faites haïr. Ah ! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine, reprit, le faux Ibrahim, vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de son injustice par la grandeur de notre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raison, dit l'homme divin, j'ai mesuré l'expiation au crime, je suis bien aise

ſe que vous ſoyez contentes de ma maniére de punir. Mais, dirent ces femmes, ſi cet impoſteur revient, que ferons-nous ? Il lui ſeroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il; dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne ſe ſoutient guéres par la ruſe, & d'ailleurs je l'enverrai ſi loin, que vous n'entendrez plus parler de lui; pour lors je prendrai ſur moi le ſoin de votre bonheur, je ne ſerai point jaloux, je ſaurai m'aſſurer de vous ſans vous gêner, j'ai aſſez bonne opinion de mon mérite, pour croire que vous me ſerez fidèles ; ſi vous n'étiez pas vertueuſes avec moi, avec qui le ſeriez-vous ? Cette converſation dura long-tems entre lui & ces femmes, qui plus frapées de la différence des deux Ibrahims que de leur reſſemblance, ne ſongeoient pas même à ſe faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin, le mari déſeſpéré revint encore les troubler ; il trouva toutes ſa maiſon dans la joye, & les femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux, il ſortit furieux, & un inſtant après le faux Ibrahim le ſuivit, le prit, le tranſporta dans les airs, & le laiſſa à quatre cens lieues délà.

O Dieux ! dans quelle déſolation ſe trou-

trouvérent ces femmes dans l'abſence de leur cher Ibrahim ! Déja leurs Eunuques avoient repris leur ſévérité naturelle, toute la maiſon étoit en larmes, elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé, n'étoit qu'un ſonge, elles ſe regardoient toutes les unes les autres, & ſe rapelloient les moindres circonſtances de ces étranges avantures. Enfin, Ibrahim revint, toujours plus aimable, il leur parut que ſon voyage n'avoit pas été pénible; le nouveau Maître prit une conduite ſi opoſée à celle de l'autre, qu'elle ſurprit tous les voiſins. Il congédia tous les Eunuques, rendit ſa maiſon acceſſible à tout le monde; il ne voulut pas même ſouffrir que ſes femmes ſe voilaſſent; c'étoit une choſe aſſez ſinguliére de les voir dans les feſtins parmi des hommes auſſi libres qu'eux. Ibrahim crut avec raiſon que les coûtumes du Pays n'étoient pas faites pour des Citoyens comme lui. Cependant il ne ſe refuſoit aucune dépenſe, il diſſipa avec une immenſe profuſion les biens du jaloux, qui de retour trois ans après des Pays lointains où il avoit été tranſporté, ne trouva plus que ſes femmes & trente-ſix enfans.

A Paris, le 26. de la Lune de Gemmadi 1710.

LETTRE CXXXVII.

RICA à USBEK.

A ***.

VOici une Lettre que je reçus hier d'un Sçavant, elle te paroîtra singuliére.

MONSIEUR,

» IL y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un Oncle très-riche, qui m'a » laissé cinq ou six cens mille livres, & » une maison superbement meublée. Il y » a plaisir d'avoir du bien lorsqu'on en » sçait faire un bon usage. Je n'ai point » d'ambition, ni de goût pour les plaisirs: » je suis presque toujours enfermé dans un » cabinet, où je méne la vie d'un Sçavant, » c'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

» Lorsque mon Oncle eut fermé les » yeux, j'aurois fort souhaité de le faire » enterrer avec les cérémonies observées » par les anciens Grecs & Romains; mais » je n'avois pour lors ni lacrimatoires, ni » urnes, ni lampes antiques.

» Mais depuis je me suis bien pourvu » de ces précieuses raretés: il y a quelques » jours que je vendis ma vaisselle d'ar-

» gent

» gent pour acheter une lampe de terre,
» qui avoit servi à un Philosophe Stoï-
» cien. Je me suis défait de toutes les gla-
» ces dont mon Oncle avoit couvert pres-
» que tous les murs de ses apartemens,
» pour avoir un petit miroir un peu fêlé,
» qui fut autrefois à l'usage de Virgile: je
» suis charmé d'y voir ma figure repre-
» sentée, au lieu de celle du Cigne de
» Mantoue. Ce n'est pas tout, j'ai acheté
» cent louis d'or, cinq ou six piéces de
» monnoie de cuivre, qui avoit cours il y
» deux mille ans. Je ne sçache pas avoir
» à présent dans ma maison un seul meu-
» ble, qui n'ait été fait avant la décadence
» de l'Empire. J'ai un petit cabinet de
» manuscrits fort précieux & fort chers:
» quoique je me tue la vue à les lire, j'ai-
» me beaucoup mieux m'en servir, que
» des exemplaires imprimées, qui ne sont
» pas si corrects, & que tout le monde a
» entre les mains. Quoique je ne sorte
» presque jamais, je ne laisse pas d'avoir
» une passion démesurée de connoître
» tous les anciens chemins, qui étoient du
» tems des Romains. Il y en a un qui est
» près de chez moi, qu'un Proconsul des
» Gaules fit faire, il y a environ douze
» cens ans; lorsque je vais à ma maison
» de campagne, je ne manque jamais d'y

» passer, quoiqu'il soit très-incommode,
» & qu'il m'allonge de plus d'une lieue ;
» mais ce qui me fait enrager, c'est qu'on
» y a mis des poteaux de bois de distance
» en distance, pour marquer l'éloigne-
» ment des Villes voisines : je suis désef-
» péré de voir ces misérables indices, au
» lieu des colonnes milliaires qui y étoient
» autrefois ; je ne doute pas que je ne les
» fasse rétablir par mes héritiers, & que je
» ne les engage à cette dépense par mon
» testament. Si vous avez, Monsieur,
» quelque manuscrit Persan, vous me fe-
» rez plaisir de m'en accommoder : je
» vous le payerai tout ce que vous vou-
» drez, & je vous donnerai par-dessus
» le marché quelques ouvrages de ma fa-
» çon, par lesquels vous verrez que je ne
» suis point un membre inutile de la Ré-
» publique des Lettres. Vous y remar-
» querez entr'autres une Dissertation, où
» je prouve que la couronne, dont on se
» servoit autrefois dans les triomphes,
» étoit de chêne, & non pas de laurier ;
» vous en admirerez une autre, où je
» prouve par de doctes conjectures tirées
» des plus graves Auteurs Grecs, que
» Cambyses fut blessé à la jambe gauche,
» & non pas à la droite ; une autre où je
» prouve qu'un petit front étoit une beau-
» té

» té très-recherchée par les Romains. Je
» vous enverrai encore un volume *in-*
» *quarto*, en forme d'explication d'un vers
» du sixiéme livre de l'Enéide de Virgile,
» vous ne recevrez tout ceci que dans
» quelques jours, & quant-à-présent, je
» me contente de vous envoyer ce frag-
» ment d'un ancien Mythologiste Grec,
» qui n'avoit point paru jusques ici, &
» que j'ai découvert dans la poussiére d'u-
» ne Bibliothéque. Je vous quitte pour
» une affaire importante que j'ai sur les
» bras : il s'agit de restituer un beau pas-
» sage de Pline le Naturaliste, que les
» Copistes du cinquiéme siécle ont étran-
» gement défiguré. Je suis, &c.

Fragment d'un ancien Mythologiste.

» DAns une Isle près des Orcades, il
» nâquit un enfant qui avoit pour
» pére Eole, Dieu des Vents, & pour me-
» re une Nymphe de Calédonie. On dit
» de lui qu'il aprit tout seul à compter
» avec ses doigts, & que dès l'âge de
» quatre ans, il distinguoit si parfaitement
» les métaux, que sa mére ayant voulu
» lui donner une bague de laiton, au lieu
» d'une d'or, il reconnut la tromperie,
» & la jetta par terre.

» Dès qu'il lui fut grand, son Pere » aprit le secret d'enfermer les Vents dans » une Outre, qu'il vendoit ensuite à tous » les voyageurs ; mais comme la mar- » chandise n'étoit pas fort prisée dans son » Pays, il le quitta, & se mit à courir le » monde, en compagnie de l'aveugle Dieu » du Hazard.

» Il aprit dans ses voyages que dans » la Bétique l'or reluisoit de toutes parts, » cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut » fort mal reçu de Saturne, qui régnoit » pour lors ; mais ce Dieu ayant quitté la » terre, il s'avisa d'aller dans tous les car- » refours, où il crioit sans cesse d'une » voix rauque : Peuples de Bétique, vous » croyez être riches, parce que vous » avez de l'or & de l'argent, votre erreur » me fait pitié : croyez-moi, quittez le » Pays des vils métaux, venez dans l'Em- » pire de l'imagination, & je vous pro- » mets des richesses qui vous étonneront » vous-mêmes. Aussi-tôt il ouvrit une » grande partie des Outres qu'il avoit » aportées, & il distribua de sa mar- » chandise à qui en voulut.

» Le lendemain il revint dans les mê- » mes carrefours, & il s'écria : Peuples » de Bétique, voulez-vous être riches, » imaginez-vous que je le suis beaucoup, » &

» & que vous l'êtes beaucoup auſſi ; met-
» tez-vous tous les matins dans l'eſprit,
» que votre fortune a doublé pendant la
» nuit ; levez-vous enſuite, & ſi vous
» avez des créanciers, allez les payer de
» ce que vous aurez imaginé, & dites-
» leur d'imaginer à leur tour.

» Il reparut quelques jours après, & il
» parla ainſi : Peuples de Bétique, je vois
» bien que votre imagination n'eſt pas ſi
» vive que les premiers jours ; laiſſez-
» vous conduire à la mienne ; je mettrai
» tous les matins devant vos yeux un
» écriteau, qui ſera pour vous la ſource
» des richeſſes ; vous n'y verrez que qua-
» tre paroles, mais elles ſeront bien ſi-
» gnificatives, car elles régleront la dot
» de vos femmes, la légitime de vos en-
» fans, le nombre de vos domeſtiques ;
» & quant à vous, dit-il à ceux de la
» troupe qui étoient le plus près de lui,
» quant à vous, mes chers enfans, je puis
» vous apeller de ce nom, car vous avez
» reçu de moi une ſeconde naiſſance, mon
» écriteau décidera de la magnificence de
» vos équipages, de la ſomptuoſité de
» vos feſtins, du nombre & de la penſion
» de vos Maîtreſſes.

» A quelques jours delà il arriva dans
» le carrefour tout eſſoufflé, & tranſpor-

» té de colére, il s'écria : Peuples de Bé-
» tique, je vous avois conseillé d'imagi-
» ner, & je vois que vous ne le faites pas :
» hé bien, à présent je vous l'ordonne.
» Là-dessus il les quitta brusquement,
» mais la réflexion le rapella sur ses pas.
» J'aprens que quelques-uns de vous
» sont assez détestables pour conserver
» leur or & leur argent ; encore passe pour
» l'argent, mais pour de l'or,... pour de
» l'or.... Ah ! cela me met dans une in-
» dignation... Je jure par mes Outres sa-
» crées, que s'ils ne viennent me l'apor-
» ter, je les punirai sévérement ; puis il
» ajoûta d'un air tout-à-fait persuasif :
» Croyez-vous que ce soit pour garder
» ces misérables métaux, que je vous les
» demande ? Une marque de ma gran-
» deur, c'est que lorsque vous me les apor-
» tâtes il y a quelques jours, je vous en
» rendis sur le champ la moitié.

» Le lendemain on l'aperçut de loin,
» & on le vit s'insinuer avec une voix
» douce & flâteuse : Peuples de Bétique,
» j'aprens que vous avez une partie de
» vos trésors dans les Pays étrangers ; je
» vous prie, faites-les-moi venir, vous
» me ferez plaisir, & je vous en aurai une
» reconnoissance éternelle.

» Le fils d'Eole parloit à des gens qui
» n'a-

» n'avoient pas grande envie de rire ; ils » ne purent pourtant s'en empêcher, ce » qui fit qu'il s'en retourna bien confus ; » mais reprenant courage, il hazarda en- » core une petite priere. Je sçais que vous » avez des pierres précieuses ; au nom de » Jupiter défaites-vous en, rien ne vous » appauvrit comme ces sortes de choses, » défaites vous-en, vous dis-je ; si vous » ne le pouvez pas par vous-même, je » vous donnerai des hommes d'affaires » excellens : que de richesses vont couler » chez vous, si vous faites ce que je vous » conseille ! Oui, je vous promets tout » ce qu'il y aura de plus pur dans mes » Outres.

» Enfin, il monta sur un tréteau, & » prenant une voix plus assurée : il dit : » Peuples de Bétique, j'ai comparé l'heu- » reux état dans lequel vous êtes, avec » celui où je vous trouvai lorsque j'arri- » vai ici ; je vous vois le plus riche Peu- » ple de la terre, mais pour achever vo- » tre fortune, souffrez que je vous ôte la » moitié de vos biens. A ces mots, d'une » aîle légère le fils d'Eole disparut, & » laissa ses Auditeurs dans une consterna- » tion inexprimable ; ce qui fit qu'il re- » vint le lendemain, & parla ainsi : Je » m'aperçus hier que mon discours vous

» déplut extrêmement : hé bien, prenez » que je ne vous aye rien dit ; il eſt vrai, » la moitié c'eſt trop ; il n'y a qu'à pren- » dre d'autres expédiens pour arriver au » but que je me ſuis propoſé ; aſſemblons » nos richeſſes dans un même endroit ; » nous le pouvons facilement, car elles » ne tiennent pas un gros volume : auſſi- » tôt il en diſparut les trois quarts.

A Paris, le 9. de la Lune de Chahban 1720.

LETTRE CXXXVIII.

RICA à NATHANAEL LEVI, Médecin Juif à Livourne.

TU me demandes ce que je penſe de la vertu des Amulettes, & de la puiſſance des Taliſmans. Pourquoi t'adreſſes-tu à moi ? Tu es Juif, & je ſuis Mahométan, c'eſt-à-dire, que nous ſommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours ſur moi plus de deux mille paſſages du ſaint Alcoran, j'attache à mes bras un petit paquet où ſont écrits les noms de plus de deux cens Dervis ; ceux d'Hali, de Fatmé & de tous les Purs ſont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Ce-

Cependant je ne désaprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à certaines paroles ; il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle : je crois que s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins; mais toi, tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mystérieuses, & sans cette sauvegarde, tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux ; ils flottent sans cesse entre de fausses espérances & des craintes ridicules, & au lieu de s'apuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des fantômes qui les séduisent.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres ? Quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler ? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour apaiser les tempêtes ? avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort ; avec ce que les Médecins apellent l'humeur peccante, & la cause morbifique des maladies pour les guérir ?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que ceux qui fatiguent leur raiſon pour lui faire raport de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire, pour s'empêcher d'en voir la véritable cauſe.

Tu me diras que de certains preſtiges ont fait gagner une bataille, & moi je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles pour ne pas trouver dans la ſituation du terrein, dans le nombre, ou dans le courage des Soldats, dans l'expérience des Capitaines, des cauſes ſuffiſantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cauſe.

Je te paſſe pour un moment qu'il y ait des preſtiges; paſſe-moi à mon tour pour un moment qu'il n'y en ait point, car cela n'eſt pas impoſſible : cette conceſſion que tu me fais, n'empêche pas que deux armées ne puiſſent ſe battre; veux-tu que dans ce cas-là aucune des deux ne puiſſe remporter la victoire?

Crois-tu que leur ſort reſtera incertain juſqu'à ce que quelque puiſſance inviſible vienne le déterminer? que tous les coups ſeront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Penſes-tu que la mort dans ces occaſions rendue preſente de mille maniéres, ne puiſſe pas produire dans les eſprits ces ter-

terreurs paniques, que tu as tant de peine à expliquer ? Veux-tu que dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide ? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre ? que le second qui quitte un troisiéme, ne lui fasse pas bientôt abandonner un quatriéme ? Il n'en faut pas davantage pour que le déſeſpoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement, qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être, aiment passionnément la vie. On sçait cela en général, & on cherche pourquoi dans une certaine occasion particuliére ils ont craint de la perdre.

Quoique les livres sacrés de toutes les nations soient remplis de ces terreurs paniques, ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole, parce que pour s'assurer qu'un effet, qui peut être produit par cent mille causes naturelles, est surnaturel, il faut avoir auparavant examiné si aucune de ces causes n'a agi, ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël,

naël, il me ſemble que la matiére ne mérite pas d'être ſi ſérieuſement traitée.

A Paris, le 20. de la Lune de Chabban, 1720.

P. S. COmme je finiſſois, j'ai entendu crier dans la rue une Lettre d'un Médecin de Province à un Médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, ſe publient, & s'achetent.) j'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du raport à notre ſujet: il y a bien des choſes que je n'entens pas; mais toi, qui eſt Médecin, tu dois entendre le langage de tes Confréres.

LETTRE

D'un Médecin de Province à un Médecin de Paris.

» IL y avoit dans notre Ville un mala-
» de, qui ne dormoit point depuis
» trente-cinq jours, ſon Médecin lui or-
» donna l'Opium, mais il ne pouvoit ſe
» réſoudre à le prendre, & il avoit la
» coupe à la main, qu'il étoit plus indé-
» terminé que jamais; enfin il dit à ſon
» Médecin: Monſieur je vous demande
» quartier ſeulement juſqu'à demain; je

» con-

» connois un homme qui n'exerce pas la
» Médecine, mais qui a chez lui un nom-
» bre innombrable de remédes contre
» l'insomnie ; soufrez que je l'envoye que-
» rir, & si je ne dors pas cette nuit, je
» vous promets que je reviendrai à vous.
» Le Médecin congédié, le malade fit
» fermer les rideaux, & dit a un petit la-
» quais : Tiens, vas-t'en chez Monsieur
» Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler.
» Monsieur Anis arrive. Mon cher
» Monsieur Anis, je me meurs, je ne
» puis dormir, n'auriez-vous point dans
» votre boutique la C. du G. ou bien quel-
« que livre de dévotion, composé par un
» R. P. J. que vous n'ayez pas pu vendre ?
» car souvent les remédes les plus gardés
» sont les meilleurs. Monsieur, dit le Li-
» braire, j'ai chez moi la Cour sainte du
» Pére Caussin en six volumes à votre
» service, je vais vous l'envoyer ; je sou-
» haite que vous vous en trouviez bien : si
» vous voulez les œuvres du Révérend
» Pere Rodriguez, Jésuite Espagnol, ne
» vous en faites faute ; mais croyez-moi,
» tenons-nous-en au pere Caussin, j'espé-
» re avec l'aide de Dieu, qu'une période
» du Pere Caussin vous ferra autant d'effet
» qu'un feuillet tout entier de la C. du G.
» Là-dessus Monsieur Anis sortit, &
» cou-

» courut chercher le reméde à ſa bouti-
» que. La Cour ſainte arrive, on en ſe-
» coue la poudre : le fils du malade, jeu-
» ne Ecolier, commence à la lire, il en
» ſentit le premier l'effet, à la ſeconde
» page il ne prononçoit plus que d'une
» voix mal articulée, & déja toute la
» compagnie ſe ſentoit affoiblie ; un inſ-
» tant après tout ronfla, excepté le ma-
» lade, qui après avoir été long-tems
» éprouvé, s'aſſoupit à la fin.

» Le Médecin arrive de grand matin :
» Hé bien, a-t'on pris mon Opium ? On
» ne lui répond rien : la femme, la fille,
» le petit garçon, tous tranſportés de joie,
» lui montrent le Pere Cauſſin. Il deman-
» ce que c'eſt : on lui dit, Vive le Pe-
» re Cauſſin ; il faut l'envoyer relier : qui
» l'eût dit ? qui l'eût cru ? C'eſt un mira-
» cle : Tenez, Monſieur, voyez donc le
» Pere Cauſſin, c'eſt ce volume-là qui a
» fait dormir mon Pere, & là-deſſus on
» lui expliqua la choſe comme elle s'é-
» toit paſſée.

Le Médecin étoit un homme ſubtil,
» rempli des myſtéres de la Cabale, & de
» la puiſſance des paroles & des eſprits :
» cela le frapa, & après pluſieurs reflé-
» xions, il réſolut de changer abſolument
» ſa pratique. Voilà un fait bien ſingulier,

» di-

» disoit-il. Je tiens une expérience, il faut » la pousser plus loin Hé pourquoi un » esprit ne pourroit-il pas transmettre à » son ouvrage les mêmes qualités qu'il a » lui-même ? Ne le voyons-nous pas » tous les jours ? au moins cela vaut-il » bien la peine de l'essayer : je suis las des » Apoticaires ; leurs Sirops, leurs Juleps, » & toutes les drogues Galéniques ruines » les malades & leur santé : changeons de » méthode, éprouvons la vertu des es- » prits. Sur cette idée, il dressa une nou- » velle Pharmacie, comme vous allez » voir par la description que je vous vais » faire des principaux remédes qu'il mit » en pratique.

Tisanne Purgative.

» Prenez trois feuilles de la Logique » d'Aristote en Grec, deux feuilles d'un » Traité de Théologie Scholastique le » plus aigu, comme par exemple du » subtil Scot, quatre de Paracelse, une » d'Avicenne, six d'Averroës, trois de » Porphire, autant de Plotin, autant de » Jamblique ; faites infuser le tout pen- » dant vingt-quatre heures, & prenez en » quatre prises par jour.

Pur-

Purgatif plus violent.

» Prenez dix A**. du C***. concer-
» nant la B**. & de la C**. des I**. faites-
» les diſtiller au bain-Marie ; mortifiez
» une goutte de l'humeur âcre & piquan-
» te qui en viendra dans un verre d'eau
» commune, avalez-le tout avec con-
» fiance.

Vomitif.

» Prenez ſi Harangues, une douzaine
» d'Oraiſons funébres indifféremment,
» prenant garde pourtant de ne point ſe
» ſervir de celles de M. de N., un Re-
» cueil de nouveaux Opera, cinquante
» Romans, trente Mémoires nouveaux ;
» mettez le tout dans un matras, laiſſez-
» le en digeſtion pendant deux jours,
» puis faites-le diſtiller au feu de ſable, &
» ſi tout cela ne ſuffit pas,

Autre plus puiſſant.

» Prenez une feuille de papier marbré,
» qui ait ſervi à couvrir un Recueil des
» Piéces des J. F. faites-la infuſer l'eſpace
» de trois minutes, faites chauffer une
» cuillerée de cette infuſion, & avalez.

Re-

Reméde très-ſimple pour guérir de l'Aſthme.

» Liſez tous les Ouvrages du Révérend » Pere Mainbourg, ci-devant Jéſuite, » prenant garde de ne vous arrêter qu'à » la fin de chaque période, & vous ſen- » tirez la faculté de reſpirer vous revenir » peu à peu, ſans qu'il ſoit beſoin de » réitérer le reméde.

Pour préſerver de la Galle, Gratelle, Teigne, Farcin des Chevaux.

» Prenez trois Catégories d'Ariſtote » deux degrés Métaphyſiques, une Diſ- » tinctions, ſix Vers de Chapelain, une » Phraſe tirée des Lettres de Mr. l'Abbé » de S. Cyran; écrivez le tout ſur un » morceau de papier, que vous plierez, » attacherez à un ruban, & porterez au » col.

Miraculum Chimycum de violenta fermentatione cum fumo, igne & flamma.

Miſce Queſnellianam infuſionam, cum infuſione Allemaniana; fiat fermentatio cum magna vi, impetu & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus alcali-

calinos ſales; fiet evaporatior ardentium ſpirituum: pone liquorem fementatum in Alembico; nihil inde extrahes, & nihil invennies, niſi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ *Anodini chartas duas, Eſcobaris relaxativi paginas ſex, Vaſquii emollientis folium unum; infunde in aquæ communis lib. iiij. ad conſomptionem dimidia partis colentur & exprimantur, & in expreſſione diſſolve Bauni deterſivi, & Tanburnii abluentis folia iij.*

Fiat Cliſter.

In Cloroſim, quam vulgus pallidos Colores, aut febrim amatoriam appellat.

Recipe Aretini *figuras quatuor*, R. Thomæ Sanchii *de Matrimonio folia ij.; infundantur in aquæ communis libras quinque.*

Fiat ptiſana aperiens.

Voilà les Drogues que notre Médecin mit en pratique avec un ſuccès inexprimable. Il ne vouloit pas, diſoit-il, pour ne pas ruiner ſes maladies, employer des remédes rares, & qui ne ſe trouvent preſque point, comme par exemple, une Epî-

Epître dédicatoire, qui n'ait fait bâiller personne ; une Préface trop courte, un Mandement fait par un Evêque, & l'ouvrage d'un Janséniste mépriſé par un Janséniſte, ou bien admiré par un Jéſuite : il diſoit que ces ſortes de remédes ne ſont propres qu'à entretenir la Charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie inſurmontable.

LETTRE CXXXIX.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

IL y a long-tems que l'on a dit que la bonne-foi étoit l'ame d'un grand Miniſtre.

Un particulier peut jouir de l'obſcurité où il ſe trouve, il ne ſe décrédite que devant quelques gens, il ſe tient couvert devant les autres ; mais un Miniſtre qui manque à la probité, a autant de témoins, autant de Juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oſerai-je le dire ? Le plus grand mal que fait un Miniſtre ſans probité, n'eſt pas de deſſervir ſon Prince, & de ruiner ſon Peuple ; il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux, c'eſt le mau-

mauvais exemple qu'il donne.

Tu ſçais que l'ai long-tems voyagé dans les Indes; j'y ai vu une nation naturellement généreuſe, pervertie en un inſtant, depuis le dernier des ſujets juſqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un Miniſtre; j'y ai vu tout un Peuple chez qui la généroſité, la probité, la candeur & la bonne-foi, ont paſſé de tout tems pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des Peuples, le mal ſe communiquer & n'épargner pas même les membres les plus ſains, les hommes les plus vertueux faire des choſes indignes, & violer dans toutes les occaſions de leur vie les premiers principes de la juſtice, ſur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils apelloient des loix odieuſes en garantie des actions les plus lâches, & nommoient néceſſité, l'injuſtice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus ſaintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renverſées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une inſolente pauvreté, inſtrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des tems, feindre un payement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le ſein de leurs bienfaiteurs.

J'en

J'en ai vu d'autres plus indignes encore, acheter presque pour rien, ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître soudain dans tous les cœurs une soif insatiable des richesses. J'ai vu se former en un moment une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuse industrie, mais par la ruine du Prince, de l'Etat & des Concitoyens.

J'ai vu un honnête Citoyen dans ces tems malheureux ne se coucher qu'en disant: J'ai ruiné une famille aujourd'hui, j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir, qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit: Je vois que j'accommode mes affaires; il est vrai que lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain payement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot; de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon; le pere en mourra de douleur, la mere périt de tristesse; mais je n'ai fait que ce qui est permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que com-

commet un Ministre, lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuses, ternit l'éclat des dignités, obscurcit la vertu même, & confond la plus haute naissance dans le mépris universel!

Que dira la postérité, lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses peres? Que dira le peuple naissant, lorsqu'il comparera le fer de ses ayeux avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour? Je ne doute pas que les Nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne dégré de noblesse qui les deshonore, & ne laissent la génération presente dans l'affreux néant où elle s'est mise.

A Paris, le 11. *de la Lune de Gemmadi*, 1720.

LETTRE CXL.

Le grand Eunuque à USBEK.

A Paris.

LEs choses sont venues à un état, qui ne se peut plus soutenir: tes femmes se sont imaginées que ton départ leur laissoit une impunité entiére; il se passe ici des choses horribles; je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis,

Zelis, allant il y a quelques jours à la Mosquée, laissa tomber son voile, & parut presqu'à visage découvert devant tout le Peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses Esclaves, chose si défendue par les loix du Serrail.

J'ai surpris par le plus grand hazard du monde une Lettre que je t'envoye; je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du Serrail, & il se sauva pardessus des murailles.

Ajoûte à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoissance; car sûrement tu es trahi. J'attends tes ordres, & jusqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une situation mortelle; mais si tu ne mets toutes tes femmes à ma discrétion, je ne te répons d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles aussi tristes à te mander.

Du Serrail d'Ispahan, le premier de la Lune de Rhegeb 1717.

LETTRE CXLI.

USBEK au premier Eunuque.

Au Serrail d'Ispahan.

RECevez par cette Lettre un pouvoir sans bornes sur tout le Serrail; commandez avec autant d'autorité que moi-même: que la crainte & la terreur marchent avec vous; courez d'apartemens en apartemens porter les punitions & les châtimens: que tout vi-

ve dans la conſt rnation, que tout ſonde en larmes devant vous; interrogez tout le Serrail; commencez par les Eſclaves; n'épargnez pas mon amour; que tout ſubiſſe votre tribunal redoutable; mettez au jour les ſecrets les plus cachés; purifiez ce lieu infâmes, & faites-y rentrer la vertu bannie; car dès ce moment je mets ſur votre tête les moindres fautes qui ſe commettront : je ſoupçonne Zelis d'être celle à qui la Lettre que vous avez ſurpriſe s'adreſſoit, examinez cela avec des yeux de lynx.

*De ***, le 11. de la Lune Zilbaye 1718.*

LETTRE CXLII.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

LE grand Eunuque vient de mourir, Magnifique Seigneur : comme je ſuis le plus vieux de tes Eſclaves, j'ai pris ſa place juſqu'à ce que tu ayes fait connoître ſur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après ſa mort on m'aporta une de tes Lettres qui lui étoit adreſſée, je me ſuis bien gardé de l'ouvrir, je l'ai envelopée avec reſpect, & l'ai ſerrée, juſqu'à ce que tu m'ayes fait connoître tes ſacrées volontés.

Hier un Eſclave vint au milieu de la nuit, me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le Serrail, je me levai, j'examinai la choſe, & je trouvai que c'étoit une viſion.

Je te baiſe les pieds, ſublime Seigneur, &

& je te prie de compter sur mon zéle, mon expérience & ma vieillesse.

Du Serrail d'Ispahan, le 5. de la Lune de Gemmadi, 1. 1718.

LETTRE CXLIII.

USBEK à NARSIT.

Au Serrail d'Ispahan.

MAlheureux que vous êtes, vous avez dans vos mains des Lettres qui contiennent des ordres prompts & violens; le moindre retardement peut me désespérer, & vous demeurez tranquile sous un vain prétexte!

Il se passe des choses horribles; j'ai, peut-être, la moitié de mes Esclaves qui méritent la mort: je vous envoye la Lettre que le premier Eunuque m'écrivit là-dessus avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans; lisez-les donc ces ordres, & vous périrez si vous ne les exécutez pas.

*De ***, le 25. de la Lune de Chalual 1718.*

LETTRE CXLIV.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

SI je gardois plus long-tems le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le Serrail.

J'étois le confident du grand Eunuque, le plus fidèle de tes Eſclaves. Lorſqu'il ſe vit près de ſa fin, il me fit apeller, & me dit ces paroles: Je me meurs, mais le ſeul chagrin que j'aye en quittant la vie, c'eſt que mes derniers regards ayent trouvé les femmes de mon Maître criminelles. Le Ciel puiſſe te garantir de tous les malheurs que je prévois! puiſſe, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore! Voilà les clefs de ces redoutables lieux, va les porter au plus vieux des Noirs; mais ſi après ma mort il manque de vigilance, ſonge à en avertir ton Maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je ne ſçais ce qu'il t'écrivit quelque-tems avant ſa mort ſur la conduite de tes femmes: il y a dans le Serrail une Lettre qui auroit porté la terreur avec elle, ſi elle avoit été ouverte; celle que tu as écrite depuis a été ſurpriſe à trois lieues d'ici: je ne ſçais ce que c'eſt, tout ſe tourne malheureuſement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue: depuis la mort du grand Eunuque, il ſemble que tout leur ſoit permis; la ſeule Roxane eſt reſtée dans le devoir, & conſerve de la modeſtie. On voit les mœurs ſe corrompre tous les jours. On ne trouve plus ſur le viſage de tes femmes cette vertu mâle & ſévére qui y régnoit autrefois: une joye nouvelle répandue dans ces lieux, eſt un témoignage infaillible, ſelon moi, de quelque ſatisfaction nouvelle: dans les plus petites choſes je remarque des libertés juſqu'alors inconnues; il régne même parmi tes Eſclaves une certaine indolence

ce pour leur devoir, & pour l'observation des régles, qui me surprend; ils n'ont plus ce zéle ardent pour ton service, qui semblóit animer tout le Serrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'Esclave qui en a soin, a été gagné, & qu'un jour avant qu'elles arrivassent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre, qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir, lorsque nous étions retirés. Le vieux Eunuque, qui est à present à notre tête, est un imbécille, à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colére vengeresse contre tant de perfidies, & si le Ciel vouloit pour le bien de ton service, que tu me jugeasses capable de gouverner, je te promets que si tes femmes n'étoient pas vertueuses, au moins elles seroient fidéles.

Du Serrail d'Ispahan, le 6. de la Lune de Rebiab, l. 1719.

LETTRE CXLV.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

ROxane & Zelis ont souhaité d'aller à la campagne, je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek, tu as des femmes fidéles & des Esclaves vigilans; je commande en des lieux où la vertu semble s'être choisi un azile; compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques Marchands Arméniens, nouvellement arrivés à Ispahan, avoient aporté une de tes Lettres pour moi, j'ai envoyé un Esclave pour la chercher, il a été volé à son retour, de maniére que la Lettre est perdue. Ecris-moi donc promptement, car je m'imagine que dans ce changement tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

Du Serrail de Fatmé, le 6. de la Lune de Rebiab, 1. 1719.

LETTRE CXLVI.

USBEK à SOLIM.

Au Serrail d'Ispahan.

JE te mets le fer à la main, je te confie ce que j'ai à present dans le monde de plus cher, qui est ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi, mais n'y porte, ni cœur, ni pitié; j'écris à mes femmes de t'obéïr aveuglement; dans la confusion de tant crimes elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos; rends-moi mon Serrail comme je l'ai laissé, mais commence par l'expier; extermine les coupables, & fais trembler ceux qui se proposoient de le devenir. Que ne peux-tu pas espérer de ton Maître pour des services si signalés? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-dessus de ta condition même, & de toutes les récompenses que tu as jamais desirées.

A Paris, le 4. de la Lune de Chaban 1719.

LET-

LETTRE CXLVII.

USBEK à ses Femmes.

Au Serrail d'Ispahan.

PUisse cette Lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim est votre premier Eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le Serrail s'abaisse devant lui ; il doit juger vos actions passées, & pour l'avenir il vous fera vivre sous un joug si rigoureux, que vous regretterez votre liberté, si vous ne regrettez pas votre vertu.

A Paris, le 4. de la Lune de Chabban 1719.

LETTRE CXLVIII.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

HEureux celui, qui connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquile, repose son cœur au milieu de sa famille, & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour.

Je vis dans un climat barbare, present à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse, une tristesse sombre me saisit, je tombe dans un accablement affreux ; il me semble que je m'anéantis, & je ne me retrouve moi-même, que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer, & enfanter dans

mon ame la crainte, les soupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Neffir, tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien : je te ferois pitié, si tu sçavois mon état déplorable ; j'attens quelquefois six mois entiers des nouvelles du Serrail ; je compte tous les instans qui s'écoulent ; mon impatience me les allonge toujours, & lorsque celui qui a été tant attendu, est prêt d'arriver, il se fait dans mon cœur une révolution soudaine ; ma main tremble d'ouvrir une Lettre fatale ; cette inquiétude qui me désespéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puisse être, & je crains d'en sortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais quelque raison que j'aye eu de sortir de ma Patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Neffir, rester dans cet affreux exil. Hé ! ne mourrois-je pas tout de même en proye à mes chagrins ! J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangére ; mais il s'oppose à toutes mes résolutions, il m'attache ici par mille prétextes ; il semble qu'il ait oublié sa Patrie, ou plutôt il semble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il est insensible à mes déplaisirs.

Malheureux que je suis ! Je souhaite de revoir ma Patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore ! Hé qu'y ferai-je ? Je vais raporter ma tête à mes ennemis. Ce n'est pas tout, j'entrerai dans le Serrail, il faut que j'y demande compte du tems funeste de mon absence, & si j'y trouve des coupables, que deviendrai-je ? & si la seule idée m'accable de si loin, que sera-ce, lorsque ma presence la rendra plus vive !

Que

Que sera-ce, s'il faut que je voye, s'il faut que j'entende ce que je n'ose imaginer sans frémir ? Que sera-ce enfin, s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même, soient des marques éternelles de ma confusion & de mon désespoir.

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi, que pour les femmes qui y sont gardées, j'y porterai tous mes soupçons, leurs empressemens ne m'en déroberont rien ; dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes inquiétudes ; dans un tems si peu propre aux réflexions ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, Esclaves vils, dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus sur votre condition, si vous connoissiez le malheur de la mienne.

A Paris, le 4. de la Lune de Chabban 1719.

LETTRE CXLIX.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

L'Horreur, la nuit & l'épouvante régnent dans le Serrail, un deuil affreux l'environne, un tigre y exerce à chaque instant toute sa rage ; il a mis dans les suplices deux Eunuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence ; il a vendu une partie de nos Esclaves, & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous restoient. Zachi & Zelis ont reçu dans leur chambre, dans l'obscurité de la nuit, un traitement indigne ; le sa-

sacrilége n'a pas craint de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre apartement, & quoique nous y soyons seules, il nous y fait vivre sous le voile; il ne nous est plus permis de nous parler; ce seroit un crime de nous écrire; nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux Eunuques est entrée dans le Serrail, où ils nous assiégent nuit & jour; notre sommeil est sans cesse interrompu par leurs défiances feintes ou véritables. Ce qui me console, c'est que tout ceci ne durera pas long-tems, & que ces peines finiront avec ma vie; elle ne sera pas longue, cruel Usbek, je ne te donnerai pas le tems de faire cesser tous ces outrages.

Du Serrail d'Ispahan, le 2. de la Lune de Maharran 1710.

LETTRE CL.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

JE me plains, Magnifique Seigneur, & je te plains; jamais serviteur fidéle n'est descendu dans l'affreux désespoir où je suis: voici tes malheurs & les miens, je ne te écris qu'en tremblant.

Je jure par tous les Prophétes du Ciel, que depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour sur elles, que je n'ai jamais suspendu un moment le cours de mes inquiétudes, j'ai commencé mon ministére par les châtimens, & je les ai suspendus, sans sortir de mon austérité naturelle.

Mais que te dis-je? Pourquoi te vanter ici un

fidélité qui t'a été inutile? Oublie tous mes services passés, regarde-moi comme un traître, & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la superbe Roxane, ô Ciel! à qui se fier désormais? Tu soupçonnois Zachi, & tu avois pour Roxane une sécurité entière; mais sa vertu farouche étoit une cruelle imposture, c'étoit le voile de sa perfidie; je l'ai surprise dans les bras d'un homme, qui, dès qu'il s'est vu découvert, est venu sur moi, il m'a donné deux coups de poignard; les Eunuques accourus au bruit, l'ont entouré, il s'est défendu long-tems, en a blessé plusieurs; il vouloit même entrer dans la chambre pour mourir, disoit-il, aux yeux de Roxane; mais enfin, il a cédé au nombre, & il est tombé à nos pieds.

Je ne sçai si j'attendrai, sublime Seigneur, tes ordres sévéres; tu as mis ta vengeance en mes mains, je ne dois pas la faire languir.

Du Serrail d'Ispahan, le 8. de la Lune de Rebiab, 1. 1720.

LETTRE CLI.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

OUi, je t'ai trompé, j'ai séduit tes Eunuques, je me suis jouée de ta jalousie, & j'ai sçu de ton affreux Serrail faire un lieu de délices & de plaisirs.

Je vais mourir, le poison va couler dans mes veines; car que ferois-je ici, puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée: je viens d'envoyer devant moi ces

ces gardiens sacrilèges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices? que pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs? Non, j'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre, j'ai réformé tes loix sur celles de nature, & mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait, de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidèle, de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre, enfin de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on apellât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour; si tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-tems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis; nous étions tous deux heureux, tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage sans doute te paroît nouveau, seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage? Mais c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne, la plume me tombe des mains, je sens affoiblir jusqu'à ma haine, je me meurs.

Du Serrail d'Ispahan, le 8. de la Lune de Rebiab, 1. 1720.

FIN.

TABLE

DU TOME II.

LETTRE LXXII. Rica à ***.

L'Académie Françoiſe ; déciſions de ce Tribunal peu reſpectées du Peuple ; ſon Code ; fonctions de ſes quarante Têtes, pag. 3

LETTRE LXXIII. Rica à Usbek, à ***.

Hauteur, impertinence de certaines perſonnes de qualité ; parallèle de cette ſotte fierté avec ce qui fait le caractére de la veritable grandeur, 5

LETTRE LXXIV. Usbek à Rhedi.

Combien les Chrétiens ſont peu perſuadés de leur Religion ; quelle en eſt la cauſe ; contradiction de leurs actions avec leurs maximes, 7

LETTRE LXXV. Usbek à ſon ami Ibben, à Smirne.

Réflexion ſur le ſuicide : combien l'homme eſt peu de choſe dans l'Univers, 9

LETTRE LXXVI. Rica à Usbek, à ***.

Mœurs & préjugés ridicules des Eſpagnols

& des Portugais ; leur pareſſeuſe nonchalance ; leur ſervile reſpect pour le Moines & l'Inquiſition, 12

LETTRE LXXVII. Usbek à Rhedi,

Réflexions ſur le génie des Légiſlateurs, & ſur l'autorité paternelle, 18

LETTRE LXXVIII. Le grand Eunuque à Usbek,

Examen que font les Eunuques des dimenſions des apas ſecrets des femmes qu'ils achétent pour le Serrail de leurs Maîtres,

LETTRE LXXIX. Usbek à Rhedi,

Diférens Gouvernemens de l'Europe ; déſordres cauſés par la rigueur des Loix, 22

LETTRE LXXX. Narcum, Envoyé de Perſe en Moſcovie, à Usbek,

Vaſte étendue des conquêtes des Tartares, 26

LETTRE LXXXI. Rica à Ibben, à Smirne.

Heureux talent en France de parler ſans rien dire, 27

LETTRE LXXXII. Usbek à Rhedi.

Idée de la juſtice en général ; celle de Dieu eſt immuable : combien il eſt néceſſaire à l'homme de conſerver des ſentimens d'équité, 29

LETTRE LXXXIII. Rica à ***.

Magnificence des Invalides, vraiment digne

digne d'éloge, 32

LETTRE LXXXIV. Usbek à Mirza, à Ispahan.

Utilité du Tolérantisme & de la pluralité de Religions dans un Etat, 33

LETTRE LXXXV. Rica à ***.

Dissensions intestines des familles, matière la plus ordinaire des procès en France, 37

LETTRE LXXXVI. Rica à ***.

Sociabilité des François ; gens intrigués fort communs parmi eux ; on les retrouve par tout : Epitaphe plaisante d'un homme de cette humeur, 40

LETTRE LXXXVII. Usbek à Rhedi, à Venise.

Paris, séjour de la liberté & de l'égalité de condition. Comparaison des Grands de la Cour de France à ceux de la Cour de Perse, 42

LETTRE LXXXVIII. Usbek à Ibben, à à Smirne.

Amour de la gloire ; pouvoir de cette passion sur les François, les Grecs & les Romains. 44

LETTRE LXXXIX. Usbek au même, à Smirne.

Passion des François pour le point d'honneur ; sévérité de ses loix que nulle autorité ne peut abroger : fureur des

duels, 47
LETTRE XC. Usbek à Rhedi, à Veniſe
Mort de Louis XIV. *ſes ſuites*, 49
LETTRE XCI. Usbek, à ſon Frere Santon, au Monaſtére de Casbin.
Vie auſtére des Solitaires : ce qu'entendent les Chrétiens par les niches & les eſpiégleries que leur faiſoit le Diable, 51
LETTRE XCII. Usbek à Rhedi, à Veniſe.
Vaines recherches des cauſes de la ſociété ; celles de la corruption du Droit public en Europe & en Orient, 53
LETTRE XCIII. Usbek au même.
Vrais Principes du Droit public, 55
LETTRE XCIV. Le premier Eunuque à Usbek, à Paris.
Plaiſirs que ces ſortes de monſtres prennent à exciter de la jalouſie entre les femmes de leurs Maîtres ; à quel deſſein il ſe ſerve de cet artifice, 54
LETTRE XCV. Usbek à Heſſein, Derwis de la Montagne de Jaron.
Découverte des loix générales du mouvement ; leur admirable ſimplicité ; fécondité de leurs principes, 61
LETTRE XCVI. Usbek à Ibben, à Smirne.
Révolutions de fortune fort ſubites en France.

ce. Tribunal redoutable aux Financiers. Laquais, pepiniére de grands Seigneurs, 66

LETTRE XCVII. Rica à Rhedi, à Veniſe.

Viciſſitude des modes en France, 68

LETTRE XCVIII. Rica au même.

Les François conſtamment inconſtans, mépriſent les Etrangers pour des bagatelles, & adoptent leurs loix; inconveniens d'une telle conduite dans l'adminiſtration de la Juſtice, 70

LETTRE XCIX. Usbek à ***.

Infaillibilité des Mandemens Epiſcopaux, ſource de leurs lumiéres, 73

LETTRE C. Usbek à Ibben, à Veniſe.

Différens Etats de l'Europe: la douceur du Gouvernement fait la ſûreté & le plus ferme apui de l'autorité des Souverains: compariſon de cette politique à celle des Orientaux, 75

LETTRE CI. Usbek au même.

Mauvaiſe politique des Princes qui ſe rendent inviſibles à leurs peuples, 79

LETTRE CII. Usbek au même.

Fondemens de l'autorité Royale: crime de lèze Majeſté, ſelon les Anglois, 81

LETTRE CIII. Rhedi à Usbek à Paris.

Réflexions ſur l'uſage pernicieux des nou-

velles inventions, 84

LETTRE CIV. Usbek à Rhedi, à Veniſe.

Réponſe aux objections de la précédente, ou preuves détaillées des avantages que de nouvelles découvertes procurent à la ſociété, 86

LETTRE CV. Rica à Ibben, à Smirne.

Pouvoir des Confeſſeurs & des Maîtreſſes ſur l'eſprit des Princes Européens. Crédit des femmes à la Cour de France, 92

LETTRE CVI. Usbek à ***.

Journaux littéraires : ils ſoulagent le Lecteur de la longueur aſſommante de certains ouvrages ; ménagemens des Journaliſtes pour les Auteurs, 95

LETTRE CVII. Rica à ***.

Querelles pédanteſques de l'Univerſité ; ridicule des formalités, 97

LETTRE CVIII. Rica à ***.

Rôle d'une jolie femme, difficile à ſoutenir, 98

LETTRE CIX. Rhedi à Usbek, à Paris.

Combien peu la terre eſt peuplée en comparaiſon de ce qu'elle l'étoit autrefois, 100

LETTRE CX. Usbek à Rhedi, à Veniſe.

Cauſes phiſiques qui ont dépeuplé la terre en différens tems,

LETTRE CXI. Usbek au même.
Causes morales de cette dévastation, la Poligamie & les Eunuques en Orient, 108

LETTRE CXII. Usbek au même.
Ce qui produisoit un peuple nombreux chez les Romains, 111

LETTRE CXIII. Usbek au même.
Le divorce interdit aux Chrétiens, met obstacle à la propagation, 114

LETTRE CXIV. Usbek au même.
L'Etat Ecclésiastique & Monastique chez les Catholiques, Romains, & d'autres causes, rendent plusieurs Pays moins peuplés qu'ils ne pourroient l'être, 118

LETTRE CXV. Usbek au même.
Le Mahométisme & le commerce des Nègres dépeuplent les côtes d'Afrique, 122

LETTRE CXVI. Usbek au même.
Préjugés qui favorisent la propagation du genre humain, ou y mettent obstacle, 123

LETTRE CXVII. Usbek au même.
Ce qui rend les Peuples Sauvages peu nombreux,

LETTRE CXVIII. Usbek au même.
Les Colonies dépeuplent un Pays sans en peupler un autre; la cruauté Espagnole ravage l'Amérique, 127

LETTRE CXIX. Usbek au même.

TABLE
Ce qui contribue à multiplier une Nation, 135
LETTRE CXX. Usbek au Mollak Mehemet Hali, Gardien des trois Tombeaux à Com.
*Il attribue les défaites des Turcs à leur séparation de la Secte d'*Hali, 136
LETTRE CXXI. Rica à ***.
Diversité d'opinions sur les peines & les recompenses de la vie future : Histoire plaisante sur ce sujet, 137
LETTRE CXXII. Rica à Usbek, à ***.
Disgrace du Prince de ***, 140
LETTRE CXXIII. Rica à Ibben, à Smirne.
Mort du Roi de Suéde Charles XII. *Son Ministre condamné à perdre la tête, dangereux conseils d'un homme d'Etat*, 141
LETTRE CXXIV. Rica à Usbek à ***.
Caractére d'un Géométre, & sa plaisante rencontre avec un Traducteur, 143
LETTRE CXXVI. Rioa à ***.
Portrait des Nouvellistes ; traits comiques qui les caractérisent, 147
LETTRE CXXVI. Rhedi à Rica, à Paris.
Origine du Gouvernement Républicain en Occident, 153
LETTRE CXXVII. Rica à ***.

Façons

Façons bizarres de penſer de différens perſonnages que l'on rencontre dans les Caffés, 158
LETTRE CXXVIII. Rica à ***.
Ignorance d'un Prieur de Moines ; ſon exactitude à ſe rendre au Réfectoire, 161
LETTRE CXXIX. Rica au même.
Deſcription d'une Bibliothéque ; revûe amuſante des différentes matiéres qui en font la diſtribution. Interprêtes, Myſtiques, Caſuiſtes. 162
LETTRE CXXX. Rica au même, ſur le même ſujet.
Grammairiens, Gloſſateurs, Commentateurs, Orateurs, Géométres, Métaphiſiciens, Phiſiciens, Médecins, Chimiſtes, & Livres de ſcience occulte. 165
LETTRE CXXXI. Rica au même, ſur le même ſujet.
Hiſtoriens nationaux, 168
LETTRE CXXXII. Rica au même, ſur le même ſujet.
Poëtes & Romanciers, 171
LETTRE CXXXIII. Usbek à Ibben, à Smirne.
Fréquent changement de Miniſtres en France. Siſtême de Law. 175
LETTRE CXXXXIV. Rica au même.
Belles actiosn de deux Reines de Suéde, 179
LET-

LETTRE CXXXV. Rica à Usbek, à ***.

Exil du Parlement à Pontoise, 178

LETTRE CXXXV. Rica à Usbek, à ***.

Il envoie malicieusement à ce jaloux un Conte Persan sur le Paradis des femmes, & sur la punition singuliére d'un mari de cette espéce, 180

LETTRE CXXXVII. Rica à Usbek, à ***.

Manie des Antiquaires. Ingénieuse allégorie sur le Siſtême de Law. 194

LETTRE CXXXVIII. Rica à Nathanaël Levi, Médecin Juif, à Livourne.

Réflexions sur les vertus que la superſtition attribue aux Amulettes & Taliſmans. Nouvelle Pharmacopée d'Auteurs ſoporatifs, purgatifs, &c. 202

LETTRE CXXXIX. Usbek à Rhedi, à Veniſe.

Malheurs cauſés dans un Etat par le Siſtême de Law. 205

LETTRE CXL. Le grand Eunuque à Usbek, à Paris.

Il lui aprend les déſordres de ſon Serrail, 216

LETTRE CXLI. Usbek au premier Eunuque, au Serrail d'Ispahan.

Il lui donne plein pouvoir de châtier les cou-

coupables, 218
LETTRE CXLII. Narsit à Usbek, à Paris.
Il lui aprend la mort du premier Eunuque, 219
LETTRE CXLIII. Usbek à Narsit, au Serrail d'Ispahan.
Il lui fait une sévére réprimande de n'avoir point lû & éxécuté les ordres qu'il donnoit à son prédécesseur. 220
LETTRE CXLIV. Solim à Usbek, à Paris.
Il lui aprend de nouveau le relâchement de ses Femmes par la négligence des Eunuques, 221
LETTRE CXLV. Narsit à Usbek, à Paris.
Il lui marque qu'il n'a point reçu ses derniers ordres, 223
LETTRE CXLVI. Usbek à Solim, au Serrail d'Ispahan.
Il le fait Chef des Eunuques, avec ordre de punir sévérement ses Femmes, 224
LETTRE CXLVII. Usbek à ses femmes, au Serrail d'Ispahan.
Il leur ordonne avec colére d'obéir au nouveau Chef des Eunuques, 225
LETTRE CXLVIII. Usbek à Nessir, à Ispahan.
Il lui peint d'une maniére vive, les cruels tourmens que lui font souffrir sa jalousie

& ſes ſoupçons. 225
LETTRE CXLIX. Roxane à Usbek, à Paris.
Elle ſe plaint de la dureté du nouveau Chef des Eunuques, 228
LETTRE CXLX. Solim à Usbek, à Paris.
Il lui aprend l'infidélité de Rozane, ſa Favorite, 229
LETTRE XLI. Rozane à Usbek, à Paris.
Elle lui marque ſa haine, & la réſolution qu'elle a priſe de s'empoiſonner, après s'être vengée dee Eunuques qu'elle a fait mourir, 231

Fin de la Table.

LE
TEMPLE
DE GNIDE,

Par l'Auteur des Lettres Perſannes.

P[illegible]

T R A [illegible]

UN Ambassadeur [illegible]
ce à la Porte. Ou[illegible]
comma par son pouvoir
les Esclaves [illegible]
quelques Mandarins [illegible]
porta en Présent [illegible]
les Mandarins [illegible]
re les mains, l'[illegible]
rage dont je [illegible]
tion.

Peu de [illegible]
quelqu'à nou[illegible]
dans la rue [illegible]

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

UN Ambaſſadeur de France à la Porte Ottomane, connu par ſon goût pour les Lettres, ayant acheté pluſieurs Manuſcrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces Manuſcrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu de Poëtes Grecs ſont venus juſqu'à nous, ſoit qu'ils ayent péri dans la ruine des Bibliothéques

ou par la négligence des familles qui les poſſédoient.

Nous recouvrons de tems en tems quelques piéces de ces tréſors. On a trouvé des ouvrages juſques dans les tombeaux de leurs Auteurs, &, ce qui eſt à peu près la même choſe, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un Evêque Crec.

Ce Poëme ne reſſemble à aucun ouvrage de ce genre que nous ayons.

Cependant les régles, que les Auteurs des Poëtiques ont priſes dans la nature, s'y trouvent obſervées.

La deſcription de Gnide, qui eſt dans le premier Chant, eſt d'autant plus heureuſe, qu'elle fait, pour ainſi dire, naître le Poëme, qu'elle eſt non pas un ornement du ſujet, mais une partie du ſujet même, bien différente de ces deſcriptions que les anciens ont tant blâmées, qui ſont étrangéres & recher-

cherchées : *Purpureus latè qui ſplendeat, unus & alter aſſuitur pannus.*

Les épiſodes du ſecond & du troiſiéme Chant naiſſent auſſi du ſujet ; & le Poëte s'eſt conduit avec tant d'art, que les ornemens de ſon Poëme en ſont auſſi des parties néceſſaires.

Il n'y a pas moins d'art dans le quatriéme & le cinquiéme Chant. Le Poëte, qui devoit faire réciter à Ariſtée l'hiſtoire de ſes amours avec Camille, ne fait raconter au fils d'Antiloque ſes avantures, que juſques au moment qu'il a vu Thémire, afin de mettre de la variété dans les recits.

L'hiſtoire d'Ariſtée & de Camille eſt ſinguliére, en ce qu'elle eſt uniquement une hiſtoire de ſentiment.

Le nœud ſe forme dans le ſixiéme Chant, & le dénoûment ſe fait très-heureuſement dans le ſep-

tiémé par un ſeul regard de Themire.

Le Poëte n'entre pas dans le détail du racommodement d'Ariſthée & de Camille ; il en dit un mot, afin qu'on ſçache qu'il a été fait, & il n'en dit pas davantage, pour ne pas tomber dans une uniformité vicieuſe.

Le deſſein du Poëme eſt de faire voir que nous ſommes heureux par les ſentimens du cœur, & non pas par les plaiſirs des ſens ; mais que notre bonheur n'eſt jamais ſi pur, qu'il ne ſoit troublé par les accidens.

Il faut remarquer que les Chants ne ſont point diſtingués dans la traduction ; la raiſon en eſt que cette diſtinction ne ſe trouve pas dans le Manuſcrit Grec, qui eſt tres-ancien. On s'eſt contenté de mettre une note à la marge au commencement de chaque Chant.

On ne ſçait, ni le nom de l'Auteur,

teur, ni le tems auquel il a vécu ; tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas antérieur à Sapho, puiſqu'il en parle dans ſon ouvrage ; il y a même lieu de croire qu'il vivoit avance Térence, & que ce dernier a imité un paſſage qui eſt à la fin du ſecond Chant. Car il ne paroît pas que notre Auteur ſoit plagiaire, au lieu que Térence a volé les Grecs, juſqu'à inſérer dans une ſeule de ſes Comédies deux piéces de Menandre.

J'avois d'abord eu deſſein de mettre l'original à côté de la traduction ; mais on m'a conſeillé d'en faire une édition à part, & d'attendre les ſçavantes Notes qu'un homme d'érudition y prépare, & qui ſeront bien tôt en état de voir le jour.

Quant à ma traduction, elle eſt fidèle ; j'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon Auteur, n'étoient point des beautés, & j'ai

pris l'expreſſion qui n'étoit pas la meilleure, lorſqu'elle m'a paru mieeux rendre ſa penſée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le ſuccès qu'a eu celle du Taſſe : celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je courre la même carriére que lui ; il s'y eſt diſtingué d'une maniére à ne rien craindre de ceux mêmes à qui il a donné le plus d'émulation.

LE TEMPLE DE GNIDE.

VENUS préfére le ſéjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte ; elle ne deſcend point de l'Olimpe, ſans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à ſa vue, qu'il ne ſent plus cette horreur ſacrée, qu'inſpire la preſence des Dieux. Quelquefois elle ſe couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine, qui ſort de ſes cheveux parfumés d'ambroſie.

La Ville eſt au milieu d'une contrée, ſur laquelle les Dieux ont verſé leurs

bienfaits à pleines mains ; on y jouit d'un printems éternel ; la terre heureusement fertile y prévient tous les souhaits ; les troupeaux y paissent sans nombre ; les vents semblent n'y regner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs ; les oiseaux y chantent sans cesse ; vous diriez que les bois sont harmonieux ; les ruisseaux murmurent dans les plaines ; une chaleur douce fait tout éclore ; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la Ville est le Palais de Vénus ; Vulcain lui-même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidéle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les Dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce Palais ; il n'y a que les Graces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les diamans y brillent de toutes parts ; mais j'en peins les richesses, & non pas les beautés.

Les Jardins en sont enchantés : Flore & Pomone en ont pris soin : leurs Nimphes les cultivent, les fruits y renaissent sous la main qui les cueille : les fleurs succédent aux fruits. Quand Vénus s'y promène, entourée de ses Gnidiennes,

vous

vous diriez que dans leurs jeux folâtres elles vont détruire ces jardins délicieux, mais, par une vertu secrette, tout se répare en un instant.

Vénus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide : ses Nimphes se confondent avec elles : la Déesse prend part à leurs jeux : elle se dépouille de sa majesté ; assise au milieu d'elles, elle voit régner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs, le Berger vient les cueillir avec sa Bergére ; mais celle qu'elle a trouvée, est toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les Bergéres fugitives ; il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les Nymphes aprochent de ses bords, il s'arrête, & ses flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuyent plus. Mais lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore, ses eaux tournent autour d'elle, quelquefois il se souleve, pour l'embrasser mieux, il l'enleve, il fuit, il l'entraîne.

Ses compagnes timides commencent à pleurer; mais il la soutient sur les flots, & charmé d'un fardeau si cher, il la proméne sur sa plaine liquide, jusqu'à ce qu'enfin désespéré de la quitter, il la porte lentement sur le rivage, & console ses compagnes.

A côté de la prairie, est un bois de mirthe, dont les routes font mille détours. Les Amans y viennent se conter leurs peines: l'Amour qui les amuse, les conduit par des routes toujours plus secrettes.

Non loin de là est un bois antique & sacré, où le jour n'entre qu'à peine, des chênes, qui semblent immortels, portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse, vous diriez que c'étoit la demeure des Dieux, lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiére du jour, on monte une petite colline, sur laquelle est le Temple de Vénus: l'univers n'a rien de plus saint, ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce Temple, que Vénus vit pour la premiére fois Adonis: le poison coula au cœur de la Déesse. Quoi, dit-elle, j'aimerois un mortel, hélas

hélas je sens que je l'adore : quoiqu'il ne m'adresse plus de vœux, il n'y a plus à Gnide d'autre Dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle apella les Amours, lorsque, piquée d'un défi téméraire, elle les consulta avec les Graces. Elle étoit en doute, si elles s'exposeroit nuë aux regards du Berger Troyen : elle cacha sa ceinture sous ses cheveux ; ses Nimphes la parfumérent ; elle monta sur son char traîné par des cignes, & arriva dans la Phyrgie. Le Berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit, && ses regards errerent & moururent, la Pomme d'or tomba aux pieds de la Déesse ; il voulut parler, & son désordre décida.

Ce fut dans ce Temple que la jeune Psiché vint avec sa mere. L'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut surpris lui-même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit-il, que je blesse ; je ne puis soutenir mon arc, ni mes flêches. Il tomba sur le sein de Psiché. Ah ! dit-il, je commence à sentir que je suis le Dieu des plaisirs

Lorsqu'on entre dans ce Temple, on sent dans le cœur un charme secret, qu'il est impossible d'exprimer : l'ame est saisie

sie de ces raviſſemens que les Dieux ne ſentent eux-mêmes, que lorſqu'ils ſont dans la demeure céleſte.

Tout ce que la nature a de riant, eſt joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble, & de plus digne des Dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par-tout orné de peintures, qui ſemblent reſpirer. On y voit la naiſſance de Vénus, le raviſſement des Dieux qui la virent, ſon embarras de ſe voir nue, & cette pudeur qui eſt la premiére des graces.

On y voit les amours de Mars & de la Déeſſe. Le Peintre a repréſenté le Dieu ſur ſon char, fier & même terrible; la Renommée vole autour de lui, la Peur & la Mort marchent devant ſes courſiers couverts d'écume; il entre dans la mêlée, & une pouſſiére épaiſſe commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languiſſamment ſur un lit de roſes: il ſourit à Vénus; vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins qui reſtent encore. Les Plaiſirs font des guirlandes dont ils lient les deux Amans: leurs yeux ſemblent ſe confondre; ils ſoupirent, & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui ſe jouent autour d'eux.

Il

Il y a un apartement séparé, où le Peintre a representé les nôces de Vénus & de Vulcain; toute la Cour céleste y est assemblée : le Dieu paroît moins sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La Déesse regarde d'un air froid la joye commune, elle lui donne négligemment une main, qui semble se dérober, elle retire de dessus lui des regards, qui portent à peine, & se tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau on voit Junon, qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidelité éternelle, les Dieux sourient, & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le Dieu impatient, qui entraîne sa divine Epouse : elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de là, on le voit qui l'enléve, pour l'emporter sur le lit nuptial. Les Dieux suivent en foule : la Déesse se débat, & veut échaper des bras qui la tienne; sa robe fuit ses genoux, la toile vole; mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin,

Enfin, on le voit qui vient de la poſer ſur le lit que l'himen a préparé : il l'enferme dans les rideaux, & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune ſe retire, il eſt charmé de la voir s'éloigner. Les Déeſſes jouent entre elles ; mais les Dieux paroiſſent tristes, & la triſteſſe de Mars a quelque choſe d'auſſi ſombre que la noire jalouſie.

Charmée de la magnificence de ſon Temple, la Déeſſe elle-même y a voulu établir ſon culte ; elle en a réglé les cérémonies, inſtitué les fêtes & elle y eſt en même tems la Divinité & la Prêtreſſe.

Le culte qu'on lui rend preſque par toute la terre, eſt plutôt une profanation qu'une Religion. Elle a des Temples, où toutes les filles de la Ville ſe proſtituent en ſon honneur, & ſe font une dot des profits de leur dévotion. Il y en a d'autres, où chaque femme mariée va une fois en ſa vie ſe donner à celui qui la choiſit, & jette dans le ſanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres, où les courtiſannes de tous les Pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin, où les hommes ſe font eunuques,

&

& s'habillent en femmes, pour servir dans le Sanctuaire, consacrant à la Déesse, & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le Peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendit des honneurs plus dignes d'elle. Là les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque Amant adresse ses vœux à sa Maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la Beauté, on l'adore comme Vénus même; car la Beauté est aussi divine qu'elle.

Les cœurs amoureux viennent dans le Temple, demander à la Déesse de les attendrir encore.

Ceux qui sont accablés des rigueurs de leur Maîtresse, viennent soupirer dans le Temple: ils sentent diminuer leurs tourmens, & entrer dans leur cœur la flateuse espérance.

La Déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais Amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa Maîtresse, comme on adore les décrets des Dieux, qui deviennent plus justes lorsqu'on ose s'en plaindre.

On

On met au rang des faveurs divines le feu, les transports de l'amour & la fureur même; car moins on est maître de son cœur, plus il est à la Déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur, sont des profanes : qui ne peuvent pas entrer dans le Temple : ils adressent de loin leurs vœux à la Déesse, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des désirs.

La Déesse inspire aux filles de la modestie, & les fait estimer au prix que l'imagination toujours prodigue y sçait mettre.

Mais jamais dans ces lieux fortunés elles n'ont rougi d'une passion sincère, d'un sentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se rendre ; mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une Amante affligée, accablée des rigueurs d'un Amant, il prend une flèche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux Amans qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits.

Quand

Quand il en voit donc l'amour s'affoiblir, il le fait soudain renaître, ou mourir ; car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels, dont il blessa Phédre & Ariane, qui mêlés d'amour & de haine, servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le Dieu donne de l'amour, Vénus donne des graces.

Les filles entrent chaque jour dans le Sanctuaire, pour faire leur prière à Venus. Elles y expriment des sentimens naïfs, comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flamme pour Tircis est éteinte : je ne te demande pas de me rendre mon amour, fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante Déesse, donne-moi la force de cacher quelque tems mon amour à mon Berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythére, disoit une autre,

je

je cherche la ſolitude ; les jeux de mes compagnes ne me plaiſent plus, j'aime peut-être. Ah ! ſi j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jennes garçons viennent reciter des hymnes en l'honneur de Vénus ; ſouvent ils chantent ſa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main ſa Maîtreſſe, chantoit ainſi : Amour, lorſque tu vis Pſiché, tu te bleſſas ſans doute des mêmes traits dont tu viens de bleſſer mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu ſentois mes feux, & moi j'ai ſenti tes plaiſirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide, j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimé je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je reſterai toute ma vie à Gnide avec elle ; mais que deviendrois-je, ſi Vénus alloit la prendre pour la mettre au nombre des Graces !

Nous irons dans le Temple, & jamais il n'y ſera entré un Amant ſi fidéle ; nous irons dans le Palais de Vénus, & je croirai que c'eſt le Palais de Thémire ; j'irai dans la prairie, & je cueillirai des fleurs, que je mettrai ſur ſon ſein :

peut-

peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage, où tant de routes vont se confondre, & quand je l'aurai égarée, je lui donnerai un baiser, & ce baiser me rendra si hardi..... L'Amour qui m'inspire, me défend de révéler ses mistéres.

Il y a à Gnide un Antre sacré que les Nimphes habitent, où la Déesse rend ses oracles: la terre ne mugit point sous les pieds, les cheveux ne se dressent point sur la tête, il n'y a point de Prêtresse comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie; mais Vénus elle-même écoute les mortels, sans se jouer de leurs espérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de l'Isle de Créte étoit venue à Gnide; elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens, elle sourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, soutenoit son bras sur un troisiéme, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art, le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O! ciel, que d'allarmes ne causa-t'elle point aux vraies Amantes! Elle se présenta à l'Oracle, aussi fiére que les Déesses; mais soudain nous entendîmes une voix, qui sortit du Sanctuaire: Perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusques

cues dans les lieux où je régne avec la candeur : Je vais te punir d'une maniere cruelle : je te laisserai le cœur comme il est, tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive, & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une Courtisanne de Nocretis vint ensuite, toute brillante des dépouilles de ses Amans. Va, lui dit la Déesse, tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs ; mais elle ne les donne pas : ton cœur est comme le fer ; & quand tu verrois mon fils même, tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches, qui les demandent & qui s'en dégoûtent, va leur montrer des charmes que l'on voit soudain, & que l'on perd pour toujours, tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque tems après vint un homme riche, qui levoit les tributs du Roi de Lydie. Tu me demandes, dit la Déesse, une chose que je ne sçaurois faire, quoique je sois la Déesse de l'Amour. On achete des beautés pour les aimer, mais tu ne les aimes pas, parce que tu les achetes : tes tresors ne seront point inuti-

inutiles, il serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune-homme de Doride, nommé Aristhée, se presenta ensuite : il avoit vu à Gnide la charmante Camille, il en étoit éperdûment amoureux, il sentoit tout l'excès de son amour, & il venoit demander à Vénus, qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la Déesse ; tu sçais aimer, j'ai trouvé Camille digne de toi ! j'aurois pu la donner au plus grand Roi du monde ; les Rois la méritent moins que les Bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La Déesse me dit : Il n'y a point dans mon Empire de mortel qui me soit plus soumis que toi ; mais que veux-tu que je fasse ? je ne sçaurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah ! lui dis-je, grande Déesse, j'ai mille graces à vous demander : faites que Thémire ne pense qu'à moi, qu'elle ne voie que moi, qu'elle se réveille en songeant à moi, qu'elle craigne de me perdre, quand je suis present, qu'elle m'espére dans mon absence, que toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.

Il

Il y a à Gnide des jeux ſacrés, qui ſe renouvellent tous les les ans les femmes y vienent de toutes parts diſputer le prix de la beauté. Là les Bergéres ſont confondues avec les filles des Rois ; car la beauté ſeule y porte les marques de l'Empire. Vénus y préſide elle-même ; elle décide ſans balancer, elle ſçait bien qu'elle eſt la mortelle heureuſe qu'elle a le plus favoriſée.

Héléne remporta ce prix pluſieurs fois : elle triompha lorſque Théſée l'eut ravie, elle triompha lorſqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam, elle triompha enfin lorſque les Dieux l'eurent renduë à Ménelas après dix ans d'eſpérance : ainſi ce Prince, au jugement de Vénus même, ſe vit auſſi heureux époux, que Théſée & Paris avoient été heureux Amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles ſur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du Soleil. Il en vint quinze de l'Iſle de Lesbos, & elles ſe diſoient l'une à l'autre : Je me ſens toute émuë, il n'y a rien de ſi charmant que vous ; ſi Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu

milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet ; rien n'aprochoit de la blancheur de leur téint, & de la régularité de leurs traits ; tout faiſoit voir, ou promettoit un beau corps, & les Dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'Iſle de Chypre. Nous avons, diſoient-elles, paſſé notre jeuneſſe dans le Temple de Vénus, nous lui avons conſacré notre virginité & notre pudeur même, nous ne rougiſſons point de nos charmes ; nos maniéres, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage ſur une pudeur qui s'allarme ſans ceſſe.

Je vis les fille de la ſuperbe Lacédémone ; leur robe étoit ouverte par les côtés depuis la ceinture, de la maniére la plus immodeſte ; & cependant elles faiſoient les prudes, & ſoutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la Patrie.

Mer fameuſe par tant de naufrages, vous ſçavez conſerver des dépôts précieux ! Vous vous calmâtes lorſque le

navire Argo porta la Toiſon d'or ſur votre plaine liquide, & lorſque cinquante beautés ſont parties de Colchos & ſe ſont confiées à vous, vous vous êtes courbée ſous elles.

Je vis auſſi Oriane ſemblable aux Déeſſes ; toutes les beautés de Lydie entouroient leur Reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient préſenté à Vénus une offrande de deux cens talens. Candaule étoit venu lui-même, plus diſtingué par ſon amour que par la pourpre Royale : il paſſoit les jours & les nuits à dévorer de ſes regards les charmes d'Oriane ; ſes yeux erroient ſur ſon beau corps, & ſes yeux ne ſe laſſoient jamais. Hélas ! diſoit-il, je ſuis heureux ; mais c'eſt une choſe qui n'eſt ſçue que de Vénus & de moi ; mon bonheur ſeroit plus grand, s'il donnoit de l'envie ! Belle Reine, quittez ces vains ornemens, faites tomber cette toile importune, montrez-vous à l'univers, laiſſez le prix de la beauté, & demandez des Autels.

Auprès delà étoient vingt Babyloniennes ; elles avoient des robes de pourpre brodées d'or, elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur

leur beauté, les richeſſes qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs; leurs maris étoient auprès d'elles, & ils diſoient: Les loix nous ſoûmettent à vous en l'honneur d'Iſis; mais votre beauté a ſur nous un empire plus fort que celui des loix; nous vous obéiſſons avec le même plaiſir que l'on obéit aux Dieux, nous ſommes les plus heureux eſclaves de l'univers. Le devoir vous répond de notre fidélité; mais il n'y a que l'Amour qui puiſſe nous promettre la vôtre.

Soyez moins ſenſibles à la gloire que vous aquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maiſon auprès d'un mari tranquile, qui pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre dans le ſein de votre famille le cœur que vous lui raportez.

Il vint des femmes de cette Ville puiſſante, qui envoyoit ſes vaiſſeaux au bout de l'univers; les ornemens fatiguoient leur tête ſuperbe, toutes les parties du monde ſembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où com-

mence le jour ; elles étoient filles de l'Aurore, & pour la voir, elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparoître leur mere, elles se plaignoient de leur mere, qui ne se montroit à elles que comme au reste des mortels.

Je vis sous une tente une Reine d'un Peuple des Indes ; elle étoit entourée de ses filles, qui déja faisoient espérer les charmes de leur mere : des Eunuques la servoient, & leurs yeux tomboient par terre ; car depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui sont aux extrémités de la terre, disputérent aussi le prix. Il n'y a point de Pays dans l'univers, où une Belle ne reçoive des hommages ; mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent apaiser l'ambition d'une Belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite ; belles sans ornemens, elles avoient des graces au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les presens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphire. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante, & d'a-

d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille ; elle avoit dit : Je ne veux point disputer le prix de la beauté, il me suffit que mon cher Aristhée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célébres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix ; car les Déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus, je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais si grand spectacle : les peuples étoient séparés des peuples, les yeux erroient de pays en pays depuis le Couchant jusqu'à l'Aurore, il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les Dieux ont partagé la beauté entre les Nations, comme la nature l'a partagée entre les Déesses. Là on voyoit la beauté fiére de Pallas, ici la grandeur & la majesté de Junon, plus loin la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniére particuliere d'exprimer sa prudence, & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux ; car les unes

découvroient la gorge & cachoient leurs épaules, les autres montroient les épaules & couvroient la gorge, celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes, & là on rougissoit de ce qu'ici on apelloit bienséance.

Les Dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leurs ouvrages. De toutes les Déesses, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, & que les Dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de Belles : elles n'eurent pas le tems d'être ses Rivales, elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle apella les Graces : Allez la couronner, leur dit-elle ; de toutes les beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.

Pendant que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la Déesse, j'entrai dans un bois solitaire, j'y trouvai le tendre Aristhée : nous nous étions vus le jour que nous allâmes consulter l'Oracle, c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir ; car

car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit; il sembloit que la tendre amitié étoit descendue du ciel, pour se replacer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie : voici à peu près ce que je lui dis.

Je suis né à Cibaris, où mon pere Antiloque étoit Prêtre de Vénus. On ne met point dans cette Ville de différence entre les voluptés & les besoins, on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille, on donne des prix aux dépens du Public à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles; les Citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des Magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle, & les faveurs des Dieux sur Cibaris ne servent qu'à encourager le luxe, & à flater la molleſſe.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils employent tant de tems à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la Ville.

Les femmes se livrent, au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les espérances de chaque jour; on ne sçait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé, on n'est occupé que de ce qu'on apelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre, & toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagemens qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la dernière, tout cela est inconnu à Cibaris.

Encore si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire; mais non, les yeux sont accoûtumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Cibarites plus de délicatesse,

teſſe, ils ne peuvent plus diſtinguer un ſentiment d'avec un ſentiment.

Ils paſſent leur vie dans une joie purement extérieure, ils quittent un plaiſir qui leur déplaît pour un plaiſir qui leur déplaira encore, tout ce qu'ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût.

Leur ame, incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines : un Citoyen fut fatigué toute une nuit d'une feuille de roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La molleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſçauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds, les voitures les plus douces les font évanouir ; lorſqu'ils ſont dans les feſtins, l'eſtomac leur manque à tous les inſtans.

Ils paſſent leur vie ſur des ſiéges renverſés, ſur leſquels ils ſont obligés de ſe repoſer tout le jour, ſans s'être fatigués, ils ſont briſés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils ſont des eſclaves tous prêts pour le premier maître.

Dès que je ſçus penſer, j'eus du dégoût pour la malheureuſe Cibaris. J'aime la vertu, & j'ai toujours craint les Dieux immortels. Non, diſois-je, je ne reſpirerai pas plus long-tems cet air empoiſonné; tous ces eſclaves de la molleſſe ſont faits pour vivre dans leur Patrie, & moi pour la quitter.

J'allai pour la derniére fois au Temple, & m'aprochant des Autels, où mon Pere avoit tant de fois ſacrifié: Grande Déeſſe, dis-je à haute voix, j'abandonne ton Temple, & non pas ton culte; en quelque lieu de la terre que je ſois, je ferai fumer pour toi de l'encens; mais il ſera plus pur que celui qu'on t'offre à Cibaris.

Je partis, & j'arrivai en Créte. Cette Iſle eſt toute pleine des monumens de la fureur de l'Amour. On y voit le Taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour ſatisfaire les égaremens de Paſiphaé, le Labirinthe: dont l'Amour ſeul ſçut éluder l'artifice, le Tombeau de Phédre, qui étonna le Soleil comme avoit fait ſa mere, & le Temple d'Ariane, qui, déſolée dans les déſerts, abandonnée par un ingrat, ne ſe repentoit pas encore de l'avoir ſuivi.

On y voit le Palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres Capitaines Grecs, car ceux qui échapérent aux dangers d'un élément colére, trouvérent leur maiſon plus funeſte encore. Vénus irritée leur fit embraſſer des épouſes perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette Iſle, ſi odieuſe à une Déeſſe qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie. Je me rembarquai, & la tempête me jetta à Leſbos. C'eſt encore une Iſle peu chérie de Vénus, elle a ôté la pudeur du viſage des femmes, la foibleſſe de leur corps & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laiſſe brûler les femmes de Leſbos d'un feu légitime, épargne à la nature humaine tant d'horreur ! Mityléne eſt la Capitale de Leſbos, c'eſt la Patrie de la tendre Saphos. Immortelle comme les Muſes, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuſe à elle-même, trouvant ſes ennuis dans ſes charmes, elle hait ſon ſexe & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme ſi vaine peut-elle être ſi cruelle ! Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues que quand tu t'irrites !

Enfin je quittai Lesbos, & le sort me fit trouver une Isle plus profane encore, c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de Temple, jamais les Lemniens ne lui adressèrent de vœux. Nous rejettons, disent-ils, un culte qui amollit les mœurs. La Déesse les en a souvent punis; mais sans expier leur crime, ils en portent la peine, toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer: cherchant toujours quelque terre chérie des Dieux, les vents me portèrent à Delos. Je restai quelques mois dans cette Isle sacrée; mais soit que les Dieux nous prévinnent quelquefois sur ce qui nous arrive, soit que notre ame retienne de la Divinité, dont elle est émanée, quelque foible connoissance de l'avenir, je sentis que mon destin que mon bonheur même m'appelloient sous un autre climat.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquile, où l'ame plus à elle-même semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie, il m'aparut, je ne sçus pas d'abord si c'étoit une mortelle, ou une Déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne; elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit ravissante comme elle; tous ses traits

traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble ; vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique ; ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse ; sa taille étoit charmante, elle avoit cet air que la nature donne seule, & dont elle cache le secret aux Peintres même. Elle vit mon étonnement, elle en sourit. Dieux ! quel souris ! Je suis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la seconde des Graces : Vénus qui m'envoie, veut te rendre heureux ; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son Temple de Gnide. Elle fuit, mes bras la suivirent, mon songe s'envola avec elle, & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'Isle de Delos, j'arrivai à Gnide, & je puis dire que d'abord je respirai l'amour ; je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis ; je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer ; mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque Beauté divine. J'avançai, & je vis de loin de jeunes filles qui jouoient dans la prairie ; je fus d'abord entraîné vers elles.

les. Insensé que je suis, disois-je, j'ai, sans aimer, tous les égaremens de l'amour, mon cœur vole déja vers des objets inconnus, & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'aproche, je vis la charmante Thémire; sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre; je ne regardai qu'elle, & je crois que je serois mort de douleur, si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette Bergére: je renonce à toutes les autres beautés, elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.

Je contai au jeune Aristhée mes tendres amours; ils lui firent soupirer les siens; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit, je n'oublierai rien, car je suis inspiré par le même Dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, me dit-il, vous ne trouverez rien que de très-simple: mes avantures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; & comme mon amour pour Camille fait le bonheur,

il

il fait auſſi toute l'hiſtoire de ma vie.

Camille eſt fille d'un des principaux habitans de Gnide ; elle eſt belle ; mais elle a des graces plus belles que la beauté même ; elle a une phiſionomie qui va ſe peindre dans tous les cœurs, les femmes qui font des ſouhaits, demandent aux Dieux les graces de Camille ; les hommes qui la voyent, veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble, mais modeſte, des yeux vifs & tous prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes inviſiblement aſſortis pour la tirannie des cœurs.

Camille ne cherche point à ſe parer ; mais elle eſt mieux parée que les autres femmes.

Elle a un eſprit que la nature refuſe preſque toujours aux Belles. Elle ſe prête également au ſérieux & à l'enjoûment : ſi vous voulez, elle penſera ſenſément, ſi vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'eſprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque choſe de ſi naïf, qu'il ſemble qu'elle ne parle

le que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait a les charmes de la simplicité; vous trouvez toujours une Bergére naïve : des graces si legéres, si fines, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela Camille m'aime : elle est ravie quand elle me voit, elle est fâchée quand je la quitte; & comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit, je lui dis que je l'adore, elle le sçait; mais elle est ravie comme si elle ne le sçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle dit que je fais le bonheur de la sienne; enfin, elle m'aime tant, qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, sans oser lui dire que je l'aimois, & sans oser presque me le dire à moi-même; plus je la trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, tes charmes me touchoient, mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier; je vous

voulois effacer de mon cœur ton adorable image: que je ſuis heureux, je n'ai pu y réuſſir, cette image y eſt reſtée, & elle y vivra toujours !

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, & je cherche la ſolitude ; j'avois des vues d'ambition, & je ne déſire plus que ta preſence ; je voulois errer ſous des climats réculés, & mon cœur n'eſt plus citoyen que des lieux où tu reſpires : tout ce qui n'eſt point toi s'eſt évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de ſa tendreſſe, elle a encore quelque choſe à me dire, elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je ſuis ſi charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire pour qu'elle touche encore mon cœur ; bientôt régne entre nous ce doux ſilence, qui eſt le plus tendre langage des Amans.

Quand j'ai été abſent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle, parle-moi de nos amours, ou ſi tu n'as rien à me dire, cruel, laiſſe-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embraſſant ; Tu es triſte. Il eſt vrai, lui dis-je, mais la triſteſſe des Amans

eſt

eſt délicieuſe ; je ſens couler mes larmes, & je ne ſçais pourquoi, car tu m'aimes ; je n'ai point de ſujet de me plaindre, & je me plains ; ne me retire point de la langueur où je ſuis, laiſſez-moi ſoupirer en même-tems mes peines & mes plaiſirs.

Dans les tranſports de l'amour mon ame eſt trop agitée, elle eſt entraînée vers ſon bonheur ſans en jouir, au lieu qu'à preſent je goûte ma triſteſſe même : n'eſſuye point mes larmes ; qu'importe que je pleure, puiſque je ſuis heureux.

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Helas ! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois ; car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entens louer Camille par tous ceux qui la connoiſſent, je ſuis flaté de ces louanges, comme ſi elles m'étoient perſonnelles, & je ſens en ce moment que j'ai de l'amour propre.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'eſprit, que je ſuis enchanté de ſes moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dit rien.

Quand

Quands elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand tout-à-coup je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impostures des Amans ; ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi, mais je jure par les Dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'aperçois de loin, mon esprit s'égare, elle aproche, & mon cœur s'agite, j'arrive auprès d'elle, & il me semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur, elle me la refuse, & dans un instant elle m'en accorde une autre ; ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur & son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit : Ne vous suffit-il pas que je vous aime ; que pouvez-vous désirer après mon cœur ; Je désire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour justifie.

Camille, si je cesse un jour de t'aimer,

mer ; puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! puisse-t'elle effacer le reste d'une vie, que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant !

Aristhée soupira, & se tut, & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille que pour penser à elle.

Pendant que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes, & après avoir erré long-tems, nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux ; nous vîmes un antre obscur, nous y entrâmes, croyant c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh ! Dieux, qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste ! A peine y eus-je mis le pieds, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dressèrent sur la tête : une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour ; à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nous peines ! J'avance dans ce lieu, où jamais le Soleil n'entra & que les vents n'agiterent jamais, j'y vis la jalousie ; son

aspect

aſpect étoit plus ſombre que terrible, la pâleur, la triſteſſe, le ſilence l'entouroient, & les ennuis voloient autour d'elle. Elle ſouffla ſur nous, elle nous mit la main ſur le cœur, elle nous frapa ſur la tête, & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monſtres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels, allez trouver une Déeſſe plus puiſſante que moi. Nous vîmes une affreuſe Divinité à la lueur des langues enflammées, des ſerpens qui ſifloient ſur ſa tête, c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ſes ſerpens, & le jetta ſur moi; je voulus le prendre; déja, ſans que je l'euſſe ſenti, il s'étoit gliſſé dans mon cœur. Je reſtai un moment comme ſtupide; mais dès que le poiſon ſe fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers: mon ame fut embraſée; & dans ſa violence tout mon corps la contenoit à peine; j'étois ſi agité qu'il me ſembloit que je tournois ſous le fouet des furies. Enfin je m'abandonnai, nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable, nous allions de la jalouſie à la fureur, & de la fureur à la jalouſie: nous crirons, Thémire, nous crions, Camille; ſi Thémire, ou Camille, étoient venues, nous

nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin nous trouvâmes la lumiére du jour ; elle nous parut importune, & nous regrettâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté : nous tombâmes de lassitude, & ce repos même nous parut insuportable ; nos yeux nous refusérent des larmes & notre cœur ne put plus former des soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquile ; le sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh ! Dieux, ce sommeil même devint cruel ! J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles ombres : je me réveillois à chaque instant sur une infidélité de Thémire ; je la voyois.... non, je n'ose encore le dire ; & ce que j'imaginois seulement la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténébres & la lumiére. Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me réprit : Ami, m'écriai-je, leve-toi, allons exterminer

ner les troupeaux qui paiſſent dans cette prairie ; pourſuivons ces Bergers, dont les amours ſont ſi paiſibles. Mais non, je vois de loin un Temple, c'eſt, peut-être, celui de l'Amour ; allons briſer ſa ſtatue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes, & il ſembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles : nous traverſâmes les bois, les prés, les guerets, nous ne fûmes pas arrêtés un inſtant : une coline s'élevoit en vain, nous y montâmes, nous entrâmes dans le Temple, il étoit conſacré à Bacchus. Que la puiſſance des Dieux eſt grande ! notre fureur fut auſſi tôt calmée. Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec ſurpriſe le déſordre où nous étions.

Grand Dieu, m'écriai-je, je te rends moins graces d'avoir apaiſé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. En m'aprochant de la Prêtreſſe : Nous ſommes aimés du Dieu qui vient de calmer les tranſports dont nous étions agités ; à peine ſommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons ſenti ſa faveur preſente : nous voulons lui faire un ſacrifice, daignez l'offrir pour nous, divine Prêtreſſe. J'allai cher-

chercher une victime, & je l'aportai à ſes piés.

Pendant que la Prêtreſſe ſe préparoit à donner le coup mortel, Ariſtée, prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie ſur le viſage des hommes, nos plaiſirs ſont un culte pour toi, & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux !

Quelquefois tu égares doucement notre raiſon ; mais quand quelque Divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puiſſes nous la rendre.

La noire jalouſie, tient l'amour ſous ſon eſclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend ſur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans ſa demeure affreuſe.

Après que le ſacrifice fut fait, tout le peuple s'aſſembla autour de nous, & je racontai à la Prêtreſſe comment nous avions été tourmentez dans la demeure de la Jalouſie, & tout-à-coup nous entendîmes un grand bruit & un mélange confus de voix & d'inſtrumens de muſique. Nous ſortîmes du Temple, & nous vîmes arriver une troupe de Bacchantes, qui frappoient la terre de leurs thirſes, criant à haute

te voix *Ehoue*. Le vieux Siléne suivoit monté sur son âne ; sa tête sembloit chercher la terre, & si-tôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure, la troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flute, & les Satires entouroient leur Roi. La joie régnoit avec le desordre ; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons, le vin menoit à la gayeté, la gayeté ramenoit au vin. Enfin je vis Bacchus : il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers portant par-tout la joie & la victoire.

A ses côtés étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le Dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel ; il essuya vos larmes ; si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un Dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit, Aimez-moi ; Thésée fuit, ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie, je vous rends immortelle pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char, je vis descendre Ariane, elle entra dans le Temple. Aimable Dieu, s'écria-t'elle; resions dans ces lieux, & soupirons-y nos amours, faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle: c'est auprès de ces lieux que la Reine des cœurs a posé son empire; que le Dieu de la joie régne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déja si fortunés.

Pour moi, grand Dieu, je sens déja que je t'aime davantage, que tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable: il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espérent, & qui sont plus bornés quand ils désirent, que quand ils jouissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le Ciel on n'est occupé que de sa gloire, ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres que l'on sçait aimer; & pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs, & mes larmes mêmes, te rediront sans cesse mes amours.

Le Dieu sourit à Ariane, il la mena dans le Sanctuaire. La joie s'empara de

de nos cœurs, nous sentîmes une émotion divine : saisis de Siléne, & des transports des Bacchantes, nous prîmes un thirse, & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus ; mais bien-tôt nous sentîmes que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités ; mais la sombre tristesse avoit saisi notre ame, & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles Déesses ne nous avoient agités, que pour nous faire ressentir des malheurs auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le Temple de Bacchus, bien-tôt nous étions entraînés vers celui de Gnide ; nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ses douceurs que l'on a coûtume de sentir, lorsque sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déja ravie, & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristhée, que je trou-

verai le Berger Licas avec Camille ; que ſçais-je, s'il ne lui parle pas dans ce moment ? O ! Dieux, l'Infidéle prend plaiſir à l'entendre !

On diſoit l'autre jour, repris-je, que Tircis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide ; il l'a aimée, ſans doute qu'il l'aime encore, il faudra que je diſpute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour Licas chantoit ma Camille : Que j'étois inſenſé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me ſouviens que Tircis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : Malheureux que je ſuis, elle les a mis ſur ſon ſein ! C'eſt un preſent de Tircis, diſoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds !

Il n'y a pas long-tems que j'allois avec Camille faire à Vénus un ſacrifice de deux tourterelles, elles m'échapérent & s'envolérent dans les airs.

J'avois écrit ſur des arbres mon nom avec celui de Thémire, j'avois écrit mes amours, je les liſois & reliſois ſans ceſſe, un matin je les trouvai effacées.

Camille, ne déſeſpére point un malheureux qui t'aime ; l'amour qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le pourſuivrai juſques dans le Temple, & je le punirai, fut-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'Antre ſacré, où la Déeſſe rend ſes oracles. Le Peuple étoit comme les flots de la mer agitée; ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponſe.

Nous entrâmes dans la foule, je perdis l'heureux Ariſthée; déja il avoit embraſſé ſa Camille, & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin, je ſentis ma jalouſie redoubler à ſa vue, je ſentis renaître mes premiéres fureurs, mais elle me regarda, & je devins tranquile: c'eſt ainſi que les Dieux renvoyent les furies, lorſqu'elles ſortent des enfers.

O! Dieux, me dit-elle, que tu me coûtes de larmes! Trois fois le Soleil a parcouru ſa carriére, je craignois de t'avoir perdu pour jamais; cette parole me fait trembler. J'ai été conſulter l'Oracle, je n'ai point demandé ſi tu m'aimois; hélas! je ne voulois que ſçavoir ſi tu vivois encore: Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuſe, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe, ſi ſon ame en étoit capable. Les Dieux, dans les mains deſquels je ſuis, peuvent me faire perdre la raiſon; ces Dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle jalouſie m'a agîté, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles: j'en tire cet avantage, que je ſens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuſe ſituation où m'a miſe la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois ſolitaire, il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits; c'eſt un grand crime, Thémire, de te croire infidèle.

Jamais les bois de l'Elizée, que les Dieux ont faits exprès pour la tranquilité des ombres qu'ils chériſſent, jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future, ni les jardins des Heſpérides, dont les arbres ſe courbent ſous le poids de l'or qui compoſe leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la preſence de Thémire.

Je me ſouviens qu'un Satire, qui ſuivoit une Nimphe qui fuyoit toute éplo-

rée,

rée, nous vit, & s'arrêta. Heureux Amans, s'écria-t'il, vos yeux sçavent s'étendre & se répondre, vos soupirs sont payés par des soupirs; mais moi, je passe ma vie sur les traces d'une Bergére farouche; malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune Nimphe, seule dans ces bois, nous aperçut, & soupira. Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un Amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine; il avoit suivi Diane, qu'un Daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui: il accordoit sa lire, elle attire les roches, les arbres la suivent, les lions restent immobiles; mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, apellés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les lévres de Thémire, je le trouvai ensuite sur son sein; il s'étoit sauvé à ses pieds, je l'y trouvai encore; il se cacha sous ses genoux, je le suivis, & je l'aurois tou-

jours

jours ſuivi, ſi Thémire toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté : il étoit à ſa derniere retraite, elle eſt ſi charmante qu'il ne ſçauroit la quitter. C'eſt ainſi qu'une tendre Fauvette, que la crainte & l'amour retient ſur ſes petits, reſte immobile ſous la main avide qui s'aproche, & ne peut conſentir à les abandonner.

Malheureux que je ſuis ! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie ; elle entendit mes priéres, elle devint plus ſévére ; je fus téméraire ; elle s'indigna, je tremblai ; elle me parut fâchée, je pleurai ; elle me rebuta, je tombai, & je ſentis que mes ſoupirs alloient être mes derniers ſoupirs ſi Thémire n'avoit mis la main ſur mon cœur, & n'y eût rapellé la vie.

Non, dit-elle, je ne ſuis pas ſi cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, ſi tu ne veux que les miens ſe ferment pour jamais.

Elle m'embraſſa ; je reçus ma grace, hélas ! ſans eſpérance de devenir coupable.

Comme la Piéce ſuivante m'a paru être du même Auteur, j'ai cru devoir la traduire, & la mettre ici.

UN jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphiſe, je trouvai l'Amour, qui dormoit couché ſur les fleurs, & couvert par quelques branches de mirthe, qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui le ſuivent toujours, étoient allés folâtrer loin de lui, il étoit ſeul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; ſon arc & ſon carquois étoient à ſes côtés, & ſi j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphiſe prit l'arc du plus grand des Dieux, elle y mit un trait, ſans que je m'en aperçuſſe, & le lança contre moi. Je lui dis en ſouriant: Prens-en un ſecond, fais-moi une autre bleſſure, celle ci eſt trop douce. Elle voulut ajuſter un autre trait, il lui tomba ſur le pied, & elle cria doucement: C'étoit le plus peſant qui fût dans le carquois de l'Amour; elle le reprit, le fit voler, il me fra-

pa-

pa, je me baissai : Ah ! Céphise, tu veux donc me faire mourir. Elle s'approcha de l'Amour : Il dort profondément; dit-elle, il s'est fatigué à lancer ses traits, il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah ! je n'y puis consentir ; car il nous a toujours favorisés. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, & lui tirer une flêche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien, qu'il se réveille ; que pourra-t'il faire, que nous blesser davantage ? Non, non, laissons-le dormir ; nous resterons auprès de lui, & nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de mirthe & de roses : Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour ; les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jetta sur lui, & elle rioit de voir le petit Dieu presque enséveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle ; il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait un plus sur la terre d'hommes volage ? car le petit Dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit, tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frapé

pé de crainte. Arrête, Céphise. Elle ne m'entendit pas ; elle coupa le sommet des aîles de l'Amour, laissa ses ciseaux, & s'enfuit.

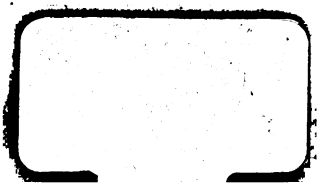
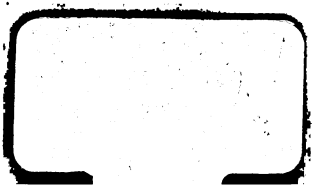
Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler, & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas ; il vit sur les fleurs le bout de ses aîles, il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'aperçut du haut de l'Olimpe, lui envoya un nuage, qui le porta dans le Palais de Gnide, & le posa sur le sein de Vénus. Ma mere, dit-il, je battois de mes aîles sur votre sein, & on me les a coupées : hé, que vais-je devenir ? Mon fils, dit la belle Cipris, ne pleurez point, restez sur mon sein, ne bougez pas, la chaleur va les faire renaître ; ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes ? Embrassez-moi, elles croissent, vous les aurez bientôt comme vous les aviez ; j'en vois déja le sommet qui se dore : dans un moment.... C'est assez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me hazarder. Il s'envola, il se reposa auprès de Vénus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor ; il alla se reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Vénus ; il l'embrassa encore, & badina avec elle, & enfin,

enfin, il s'éleva dans les airs, d'où il régne sur toute la nature.

L'Amour pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus volage de toutes les Belles ; il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé, elle a aimé Daphnis, & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour ! c'est moi que vous punissez : je veux bien porter la peine de son crime ; mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir.

FIN.

JUL 15 1925



JUL 15 1926